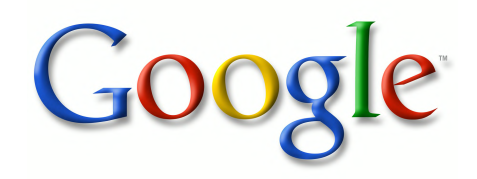
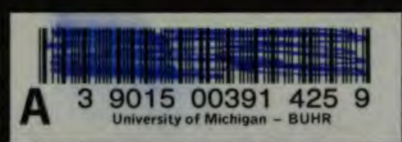
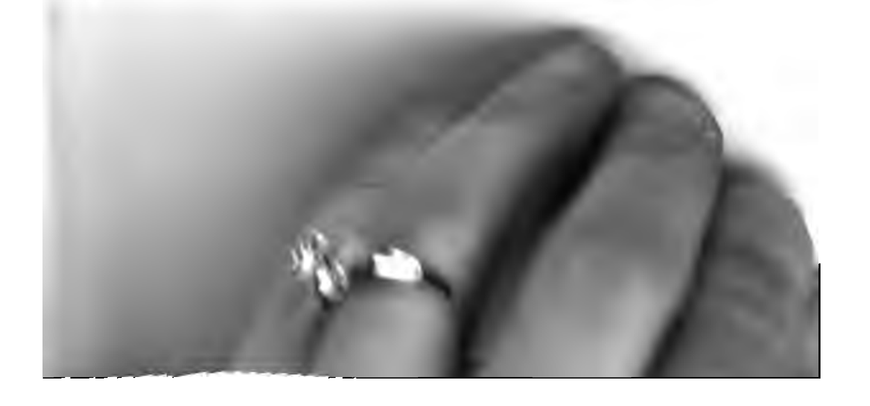








PETIT MANUEL

DE

CRITIQUE.

Sera contrefait tout exemplaire non revêtu de la griffe de l'auteur.

A. Grétry

Paris — Imp. de Ad. Lainé et J. Havard, r. des Sts-Pères, 19.

PETIT MANUEL

DE

CRITIQUE

PAR

A. GRATRY

PRÊTRE DE L'ORATOIRE,

PROFESSEUR DE THÉOLOGIE MORALE A LA SORBONNE

PARIS

CHARLES DOUNIOL
LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Tournon, 29.

JACQUES LECOFFRE
LIBRAIRE-ÉDITEUR
90, rue Bonaparte, 90.

1866

LETTRE

DE NOTRE S. P. PIE IX

AU P. GRATRY,

AU SUJET DE L'OUVRAGE

INTITULÉ

LES SOPHISTES ET LA CRITIQUE.

DILECTO FILIO A. GRATRY,

PRESBYTERO ORATORII ET PROFESSORI SORBONICO THEOLOGIÆ MORALIS.

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam Benedictionem.

Dum auditus avertitur a veritate, et passim convertitur ad fabulas, expedit omnino, impietatem earum, inextricabiles tenebras, monstrosa commenta, intrinsecam pugnam patefieri, ut fideles cavere discant a philosophico illo fastu apparatuque verborum, quo stultitia obtrudi solet obducta velamine scientiæ sublimioris. Profecto si libidinibus compressis, disjectisque præjudicatis opinionibus, acrius intenderetur animus in detestabilem illius doctrinæ indolem, ipsa ejus absurditas ac turpitudo non modo contemptum induceret, sed ad adversa prorsus studia considerantem impelleret, et ad veritatem revocaret ac religionis amorem. Id quum Tu, parietem fodiens, latentesque ostendens abominationes pessimas, insaniamque, et contradictiones perficere studueris, non sine amplissima bonorum laude, oblatum a Te volumen libentissime excepimus; et quamvis nostris abstracti curis illius lectioni nondum operam dare potuerimus, propositum Tuum laboremque susceptum omni plane commendatione dignum censuimus. Futurum autem confidimus, ut auspicatam pugnam, quam jamdiu cum impio sophismate iniisti, prosequaris alacriter, et veritatis armis errorem confodere pergas. Gratiam ad hoc uberrimam Tibi ominamur, ejusque auspicem, ac propensissimæ in Te voluntatis nostræ pignus, Apostolicam Benedictionem peramanter impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die 15 octobris 1864, Pontificatus Nostri anno XIX.

PIUS NONUS.

A NOTRE CHER FILS A. GRATRY,

PRÊTRE DE L'ORATOIRE ET PROFESSEUR DE THÉOLOGIE MORALE EN SORBONNE.

Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

Dans un temps où « l'oreille des hommes trop souvent se « détourne de la vérité pour s'ouvrir à des fables, » il est tout-à-fait à propos de mettre à nu ce que ces fables impies renferment de ténèbres inextricables, de monstrueuses erreurs et d'intrinsèques contradictions. Il est bon d'apprendre aux fidèles à se défier de ce faste philosophique et de cet apparat des mots, qui introduisent la *sottise même*, sous le nom de haute science.

Certes, si l'on faisait taire la passion, si l'on mettait à part le préjugé, pour diriger avec fermeté l'attention de l'esprit sur le caractère propre de cette détestable doctrine, il est certain que sa honteuse laideur et son absurdité, non-seulement provoqueraient le mépris, mais repousseraient en sens contraire tout esprit attentif, et le ramèneraient au vrai et à l'amour de la religion.

C'est là ce que vous avez entrepris d'accomplir : vous avez percé cette muraille, vous avez mis à jour ces abominations cachées, cette perversité, cette folie et ces contradictions, au grand applaudissement des honnêtes gens.

Aussi, avons-nous reçu avec joie votre volume, et quoique détournés par tant d'affaires, nous n'ayons pu encore donner nos soins à cette lecture, nous avons cependant jugé que votre but et votre œuvre sont dignes de tout éloge.

Nous avons en outre confiance que vous saurez poursuivre avec vigueur la lutte que, depuis longtemps déjà, vous avez entreprise contre l'impiété sophistique, et continuer à vaincre l'erreur par les armes de la vérité. Nous vous présageons pour cela des grâces très-abondantes. Dans cette confiance et comme gage de notre particulière bienveillance, nous vous donnons très-affectueusement notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près la Basilique de Saint-Pierre, le 15 octobre 1864, l'an XIX[e] de notre pontificat.

PIE IX.

PRÉFACE.

L'un des dialogues de Platon est intitulé : *le Sophiste*. C'est un titre classique.

Il y a des sophistes. Il n'y en a pas eu toujours. Il n'y en aura pas toujours. Il y en a aujourd'hui sous nos yeux.

Si cela est, et si je le démontre, n'ai-je pas le droit de le dire ?

Le mot de *sophiste* n'a jamais été sous ma plume un mot vague, ni une aigre épithète adressée à tous ceux qui enseignent l'erreur. C'est un mot scientifique nettement défini.

D'accord avec Aristote et Platon, j'appelle sophiste quiconque rejette, en théorie et en pratique, l'axiome premier de la raison.

Or, s'il y a aujourd'hui, en France, des écrivains qui nient, en théorie et en pratique,

l'axiome premier de la raison, n'est-il pas utile de nommer cette étrange école par son nom ?

Que si, de plus, cette école se présente comme apportant au monde un nouvel instrument intellectuel, un nouveau principe de penser, qui doit mettre un abîme infranchissable entre l'avenir et le passé de l'esprit humain, n'est-il pas juste de soumettre cette espèce de raison nouvelle à l'épreuve de l'ancienne raison ?

J'avoue bien que le mot sophiste, si rigoureusement limité qu'il soit à un vice, bien défini, de la pensée, et nullement du caractère ou de la vie, constitue cependant, contre un écrivain, une dure et absolue condamnation. Mais je démontre précisément dans cet écrit qu'une dure et absolue condamnation est nécessaire contre une orgie intellectuelle qui n'a pas d'analogue, depuis vingt siècles, dans l'histoire de l'esprit humain.

Quant aux attaques de cette École contre

le Christianisme, j'entreprends, dans le présent ouvrage, de leur opposer, si je puis, plus qu'une réfutation. J'y voudrais, outre un ensemble de réponses que je crois décisives, j'y voudrais, dis-je, opposer une méthode, une méthode préventive générale, applicable à l'état présent de l'erreur.

Cette méthode n'est autre que celle qui fut léguée par un vieux laboureur à ses fils: méthode pour trouver un trésor dans un champ.

Je propose cette méthode au public, et je la présente en action. En outre, j'offre au lecteur des matériaux choisis sur lesquels il la peut appliquer lui-même. Et ceci est le point essentiel. La lecture de mon livre n'est rien. Le travail personnel sur les matériaux que je donne aurait, tout au contraire, une vertu décisive.

J'intitule donc ce livre : *Manuel de Critique*, parce qu'il donne à la fois la méthode et l'exemple, et les matériaux.

Je crois pouvoir annoncer ici que quiconque

voudra faire par lui-même, par sa propre attention et raison, en quelques jours, ou seulement en quelques heures, le travail de critique que j'ose recommander à tous, celui-là sera certainement, pour toute sa vie, pleinement éclairé sur cette forme étrange de l'erreur, qui est l'erreur contemporaine en Religion et en Philosophie.

PETIT MANUEL

DE

CRITIQUE

CHAPITRE I.

I.

La Critique est née de nos jours, a-t-on dit. Nous souhaitons, en effet, que la Critique naisse de nos jours, et arrive à tous les esprits.

Il est temps d'armer les esprits, au milieu de l'immense mêlée d'ignorance et d'arrogance intellectuelle qui nous enveloppe. *In magno inscientiæ bello!* disait le Livre de la Sagesse [1].

Et ne peut-on pas dire qu'il serait temps aussi d'introduire dans l'éducation un élément

[1] Sap. XIV, 22.

nouveau, LA CRITIQUE, et de donner à l'homme qui entre dans la vie quelques principes sur l'art de discerner et de juger les livres et les doctrines?

Cet élément d'éducation n'est-il pas même le premier de tous, s'il s'agit de l'éducation personnelle que se doivent ceux qui ont reçu d'autrui le bienfait de la première éducation? Ne faut-il pas savoir d'abord s'orienter sur l'océan, toujours plus orageux, de la pensée du siècle?

La presse est, dans le monde, une force nouvelle. Elle est née il y a trois siècles. Depuis un siècle elle a, pour le moins, centuplé sa puissance. Depuis un demi-siècle, la liberté d'imprimer tout est établie par toute la terre. A peu près tous les hommes savent lire, et, en même temps, presque aucun homme n'est en état de juger ce qu'il lit. Nul ne sait se défendre contre aucun livre. Dans la classe moyenne des esprits, chacun se laisse former en peu de temps, parfois en quelques jours, à l'image du journal qui lui vient. Ce qui est écrit est écrit,

ce qui est imprimé gouverne. Les masses sont absolument écrasées et broyées par l'irrésistible puissance de la presse quotidienne. Les esprits les plus cultivés eux-mêmes ne savent pas se défendre. J'ai vu de grandes intelligences absolument trompées par les écrits les plus absurdes.

Qui peut, sous l'énorme et croissante quantité de matière imprimée, conserver l'attention, la lucidité, la liberté, le mouvement propre? L'esprit parmi nous est perdu; sa liberté individuelle est détruite, l'individu pensant demeure absorbé dans la masse, si de saines, régulières, vigoureuses habitudes de critique ne viennent apprendre à chaque esprit à se défendre et à se dégager. Tout homme libre, autrefois, portait l'épée. Cela redevient nécessaire, si l'on veut qu'il y ait parmi nous des esprits libres.

Mais il ne s'agit pas seulement de critique défensive personnelle; il faut, de plus, la critique publiée et poursuivie contradictoirement: la polémique.

N'est-il donc pas possible que la polémique devienne quelque jour moins aveugle? Peut-on vivre toujours dans cette tempête de cris confus, dans cette mêlée de colère et de haines, et de coups portés au hasard, dont aucun ne décide rien, et où chacun se croit vainqueur tant qu'il continue à crier?

C'est en donnant à tous les esprits cultivés, s'il se peut, quelques principes et quelques habitudes de critique véritable, qu'on pourra former un public capable de juger et d'imposer silence aux bavards inutiles ou coupables.

Il y a aujourd'hui, comme toujours, dans la guerre des esprits, beaucoup trop de colère, de fiel, de haine et de mépris; mais j'aperçois un autre mal. Quand on n'est pas poussé par la colère, il y a beaucoup trop de mollesse coupable, d'indifférence niaise, de tolérance absurde.

Faire cesser la colère, tout en rétablissant la vigueur du discernement et l'amour de la vérité, serait la grande merveille de la vraie polémique. Qui fera ce miracle? Qui peut nous rame-

ner à la sagesse et à cette polémique, véritablement scientifique et sincère, qui serait un travail en commun?

Quant à moi, je désire vivement, dans cet écrit, éviter ces extrêmes, et montrer la droite voie que la Critique doit suivre. Je ne puis me flatter de ne tomber dans aucune faute, apparente ou réelle; mais je promets du moins, à cet égard, une grande bonne volonté. La règle que je conseille et que je m'efforce de suivre n'est autre que la vieille règle, que l'on ose à peine énoncer tant la formule est devenue banale : respect et charité pour les personnes, justice et vérité pour les doctrines. Mais voici comment je l'entends.

Les hommes sont surtout faibles et variables et inconnus : inconnus d'eux-mêmes et des autres. Ils ne savent ce qu'ils font, ils ne savent ce qu'ils disent, et il est très-difficile de le savoir. De là la première partie de la règle. « Pardonnez-leur, mon Père, parce qu'ils ne « savent ce qu'ils font [1], » disait le Sauveur, sur la croix.

[1] Luc, XXIII, 34.

Faut-il, pourtant, comme on le pratique aujourd'hui, saluer et complimenter ceux qui propagent l'erreur? L'erreur n'est-elle jamais coupable? Et quelle est donc la cause principale de l'erreur? Est-ce que le plus doux et le plus clairvoyant des maîtres n'a pas dit : « Qui fait le bien arrive à la lumière, qui fait le mal hait la lumière et s'en détourne[1]?» Cela n'est-il pas évident? N'est-ce pas là le principe premier, l'éternelle loi de la logique vivante? Donc, s'il faut le respect, la charité toujours, il faut aussi justice et vérité, et quelquefois sévère indignation contre les dangereux et coupables propagateurs de l'erreur et du mal.

J'espère et je désire bien vivement conserver pour tous ceux que je nomme, non pas seulement la justice, mais le respect et la charité. Avant tout j'attaque un système, un esprit, chose impersonnelle. Ensuite, j'attaque des livres. Puis j'attaque un état intellectuel, une habitude logique qui n'est pas l'homme entier, et qui, d'ailleurs, peut changer demain. Que

[1] Qui facit veritatem venit ad lucem... Qui male agit odit lucem. Joan. III, 21.

si je suis forcé, par exemple, de dire : « Ce livre, ou cet état d'esprit, est sophistique, » je ne dis pas pour cela toujours : « Cet homme est un sophiste. » On peut, dans un mauvais moment de la pensée, entrer dans l'école des Sophistes, sans en prendre l'esprit pour toujours. On peut répéter leurs paroles sans être pleinement leur disciple. Tel les suit aujourd'hui, qui, à mes yeux, porte dans l'âme les fondements du vrai.

Je fais ici d'avance toutes ces réserves, et toute autre réserve de justice ou de convenance.

En outre, si la dure expérience m'a prouvé qu'il y a, dans le monde lettré, des esprits sans bonne foi, je suis certain aussi que l'on peut se tromper de bonne foi, et que l'erreur n'est pas toujours coupable. Je suis certain de l'éclatante bonne foi de plusieurs de ceux que je blâme, et, dans aucun, je ne suppose la mauvaise foi [1].

[1] Qu'on me permette de me plaindre de la manière dont aujourd'hui l'on nous traite dans la polémique, nous surtout

Mais voici la seconde partie de la règle, et l'autre devoir du critique : justice et vérité pour

prêtres catholiques. J'ai déjà lu souvent l'équivalent de ces paroles : « Les prêtres sont très-méchants ; ils se défendent « quand on les attaque. » Le lendemain du jour où parut la *Vie de Jésus* de M. Renan, un critique fort connu s'écriait : « Vous allez voir qu'ils vont se jeter sur ce livre... Telle est *la logique de notre tartuferie !* » Un autre, tout récemment, nous reproche, à propos de M. Renan, de ne savoir que l'*insulter,* et voici comment lui-même nous traite, sans discuter nos arguments. Il nous déclare *intolérants* et *malveillants,* ne sachant qu'*insulter, dénoncer, diffamer... gonflés de fiel dévot,* pratiquant la *méthode des orthodoxes, qui consiste à enfiler des passages détachés de leur contexte... pleins d'humeur orthodoxe... de rodomontades orthodoxes, incapables de comprendre les autres.* En supposant donc qu'il y ait de notre côté violence, vivacité, mauvais goût quelquefois, nos adversaires sont-ils exempts de ces défauts? Voici, par exemple, la brochure de mon très-honorable collégue l'abbé Freppel, laquelle, par des raisons solides et manifestes, détruit le livre de M. Renan, en montrant que c'est un livre faux. Que disent nos adversaires? Ils ne tiennent absolument aucun compte des arguments décisifs auxquels ils ne sauraient répondre, et se bornent à nous repousser du geste et de la parole, comme *gonflés d'humeur orthodoxe* et de *fiel dévot.* Est-ce là de la justice et de la critique? Suis-je gonflé de fiel dévot quand j'ai raison d'être indigné? Et n'ai-je pas raison d'être indigné quand on insulte Jésus-Christ?

Et parce que nous sommes loyaux et que nous citons, mot

les doctrines. Il faut les caractériser; il faut les nommer par leur nom.

Par exemple, s'il y a aujourd'hui des Sophistes et si je le démontre rigoureusement, dois-je, par charité, supprimer le nom de Sophiste? Ce mot n'est-il pas dans la langue? N'y a-t-il pas des cas où il s'applique? n'exprime-t-il pas une forme définie de l'erreur? Je l'emploie donc, car je dois nommer les choses par leur nom. Ce mot implique, je le sais bien, une vigoureuse et absolue condamnation. Mais est-ce qu'une vigoureuse et absolue condamnation n'est pas précisément indispensable, s'il se trouve qu'il y a aujourd'hui, dans une certaine partie du monde pensant, une orgie intellec-

pour mot, les erreurs que nous combattons, on nous accuse d'*enfiler des textes!*

Mais alors il faudrait désigner les textes mal cités, détournés de leur sens.

Quant à moi, dans le présent ouvrage, je citerai beaucoup de textes; mais je préviens qu'à la fin du volume on trouvera, sous forme d'appendice, les textes entiers et continus dans lesquels j'ai puisé. Je supplie le lecteur de travailler lui-même ces documents précieux. C'est là ce que je lui demande avec le plus d'instance.

tuelle qui n'a pas d'analogue, depuis vingt siècles, dans l'histoire de l'esprit humain? Si cela est certain et absolument démontré, que dois-je faire? Dois-je n'en rien dire? Que veut-on? Veut-on, comme on l'a proposé, bannir le mot *erreur?* Faut-il, comme on l'exige, admettre l'identité de l'erreur et de la vérité? N'est-il pas clair qu'après avoir demandé le respect et la tolérance des personnes, on demande aujourd'hui le respect et la tolérance des erreurs? J'ai sous les yeux une discussion entre deux écrivains qui, l'un et l'autre, veulent la tolérance de l'erreur. L'un dit à l'autre : « Il semble que, selon vous, Dieu n'est qu'une abstraction. Mais si Dieu n'est qu'une abstraction, franchement, il n'y a pas de Dieu. Si pourtant vous pensez autrement que moi, et si, pour vous, Dieu n'est qu'une abstraction, je me garderai bien malgré cela de vous accuser d'athéisme. »

Qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi vous gardez-vous d'accuser d'athéisme celui qui, selon vous, enseigne qu'il n'y a pas de Dieu, ou

que Dieu n'est qu'une abstraction, ce qui, selon vous, est même chose?

Voilà des procédés qui sont l'abolition de la critique, du jugement et de la raison. Critiquer, juger, raisonner, c'est séparer le vrai du faux. Vous proposez de les confondre. Vous abolissez la critique, vous niez la raison.

II.

Imperturbable affirmation du vrai, condamnation vigoureuse de l'erreur : voilà le devoir de la raison et de la parole.

Il est temps de sortir de cet effacement de la raison, de ce ramollissement de la pensée, de ce sommeil de l'attention qui semble vouloir s'établir dans les habitudes intellectuelles de ce siècle.

Il est temps que la critique paraisse et se popularise, et qu'elle entre dans l'éducation.

La critique, a-t-on dit, a pour essence la né-

gation du surnaturel. Et moi, je dis : L'essence de la critique, c'est l'attention.

Mais « notre siècle a perdu deux choses, di-
« sait un grand esprit : il a perdu, dans l'ordre
« intellectuel, l'attention, et dans l'ordre moral
« le respect, » le respect qui n'est autre chose que l'attention de l'âme entière.

Malheureusement, cela est vrai : l'attention est une faculté qui se perd. Et il est manifeste que la perte ou le relâchement de l'attention, dans l'ordre littéraire, moral, philosophique et religieux, est une calamité pour toute la civilisation contemporaine.

Or il y a aujourd'hui en Europe un groupe d'esprits qui, s'ils ne sont démasqués et domptés par l'attention publique, nous ramènent à la barbarie.

Dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle, nous avons sous les yeux, en France, un phénomène psychologique très-rare et très-nouveau. C'est l'existence d'une monstruosité intellectuelle, qui apparait pour la seconde fois dans l'histoire de l'esprit humain.

Il y a dans le monde réel, aussi bien dans le monde des esprits que dans le monde des corps, il y a quelquefois des monstres. Il y a des esprits altérés dans leurs proportions essentielles, retournés dans leurs formes fondamentales, et ne se rapportant au type normal de l'esprit humain, que par des relations analogues à celles qui, en physiologie, rattachent le monstre au type. Sans nulle déclamation, ni exagération, sans la moindre ironie, parlant scientifiquement, j'affirme et je vais démontrer ceci : Il y a aujourd'hui parmi nous une école *sophistique*, qui est dans l'ordre intellectuel une monstruosité proprement dite. Et l'on va voir que cet étrange état mental constitue, parmi nous, la forme actuelle de l'erreur.

Or le premier degré de l'art de penser et de lire, le premier pas de la critique, ce serait de savoir du moins, parmi les esprits et les livres, discerner ce qui est manifestement monstrueux.

J'essaye, dans ce *Manuel de critique,* de pro-

pager selon mes forces cet art du discernement des esprits et du discernement des livres. Je cherche à montrer en action les principes nécessaires de la critique, et, en outre, je mets sous les yeux du lecteur, dans l'Appendice, les textes entiers et suivis dont je fais l'analyse. Ces textes, selon moi, le lecteur doit les lire avec plus d'attention et de soin que mon livre lui-même. Car tout ce que je pourrai dire n'est rien si, après m'avoir lu, on ne consent à travailler soi-même, de sa personne, à vérifier de ses propres yeux, et à juger par sa propre raison, les textes que je dénonce à l'attention publique, et qui contiennent l'erreur fondamentale qu'il s'agit aujourd'hui de juger, de condamner et d'extirper.

CHAPITRE II.

I.

Il y a des Sophistes. Il n'y en a pas eu toujours. Il n'y en aura pas toujours. Il y en a aujourd'hui parmi nous.

Je vais mettre les faits sous les yeux du lecteur, après avoir donné d'abord, en peu de mots et d'après les anciens, la définition classique du *Sophiste*. Nous verrons sa filiation et sa description générale, qu'il s'agira de vérifier par les faits et les textes contemporains.

Les Sophistes grecs, on le sait, prétendaient soutenir à la fois, sur toute question, le *pour* et le *contre,* et particulièrement cette assertion contradictoire : que l'être et le néant sont la même chose.

D'ordinaire on suppose que ce défi porté au sens commun n'était qu'un jeu ou un travail de mercenaires, plaidant pour toutes les causes. C'est une erreur. Il y avait là, du moins chez quelques-uns, une prétention philosophique. Et c'est pourquoi Platon et Aristote n'ont cessé de combattre cette école de l'absurde.

Aristote les caractérise en disant qu'ils soutiennent, en logique, l'identité des *contraires* (τἀνάντια) et des *contradictoires* (ἀντιφάσεις) [1]; et, dans l'ordre réel, l'identité de tous les êtres; en sorte que, d'après leurs principes, « un « homme, un mur, une galère et un Dieu, « seraient même chose [2]. »

Platon définit le sophiste : celui qui pose la contradiction par système (ἐναντιοποιολογική) [3], et qui affirme absolument que, dans le même sens et sous le même rapport, l'*autre* est le *même*, et que le *même* est l'*autre;* que, par exemple, l'*être* et le *néant* sont même chose.

[1] *Met.* III (IV) 5.

[2] *Met.* III (IV) 4. « καὶ ταὐτὸν ἔσται καὶ ἄνθρωπος καὶ θεὸς καὶ τριήρης. »

[3] *Le Sophiste.* Lisez la dernière page de ce dialogue.

Aristote et Platon ont traité cette secte avec le plus profond mépris, mais ils ont pris la peine de la poursuivre à fond jusque dans sa raison d'être. Par des chefs-d'œuvre d'analyse, ils en ont démontré les causes, et ils en ont mis à nu les racines dans les replis de la pensée malade des esprits retournés, dit Platon, de la lumière vers les ténèbres. Or qui ne sait que de nos jours, au commencement de notre siècle, un Allemand, Hegel, a dit en parlant des Sophistes grecs : « Il n'y a pas une seule « de leurs propositions que je n'admette dans « ma logique. » Ce sophiste est l'auteur d'un système que lui-même a nommé le système de l'*identité,* et qui consiste à soutenir, dans l'ordre réel, l'identité de tous les êtres, et, dans l'ordre logique, l'identité des contraires et des contradictoires.

Or Hegel est le père des Sophistes français contemporains que je veux faire connaître. Il est bien entendu qu'à peu près aucun d'eux ne s'avoue disciple de Hegel; quelques-uns même le réfutent avec force; tous cependant

sont pénétrés de sa doctrine, et ceux-là même qui la réfutent en admettent les principes, tout en les repoussant.

II.

J'appelle Sophiste quiconque détruit, en théorie et en pratique, l'axiome premier de la raison, hors duquel on ne peut ni penser ni parler, savoir : qu'on ne peut affirmer et nier en même temps, la même chose, dans le même sens et sous le même rapport.

Je sais très-bien sous quel prétexte les Sophistes du dix-neuvième siècle prétendent affirmer et nier en même temps les contraires. Je connais leur doctrine beaucoup mieux qu'ils ne la connaissent. Je sais qu'il y a, dans le monde intellectuel, des extrêmes et des oppositions que l'on peut comparer à des pôles nécessaires et féconds, à la dualité des sexes, aux deux formes de l'électricité : oppositions destinées à se fondre dans l'unité, et à produire par leur embrassement le feu, la lumière

et la force. Mais, outre cette opposition, naturelle et providentielle, il y a la division perverse, qui est précisément l'obstacle à la féconde réunion des forces. Or je vois bien que l'inspiration de ce retour à l'unité, au début de ce siècle, semblait avoir été confiée aux profondeurs du génie allemand. Mais on a perverti l'inspiration. Des esprits faibles, et dénués de sens moral et de sens logique, apercevant, dans une lueur vague, la grande loi de la vie, et les nécessaires distinctions que contient l'unité réelle, ont osé nommer pôles vivants, le bien, le mal, le vrai, le faux. Ils ont nommé synthèse l'affirmation simultanée de ces contradictoires, l'identité de ces contraires irréductibles, et qui se détruisent l'un par l'autre. C'est comme s'ils appelaient communion le meurtre d'un homme par un homme. Privés, comme je l'ai dit, de sens logique et de sens moral, au lieu de travailler à la synthèse des vérités, ils ont entrepris l'impossible et horrible mélange de l'erreur et de la vérité, puis celui du bien et du mal. Ils se sont faits apôtres de

cette identité impie. Ils ont créé un esprit radicalement faux, précisément absurde, qui, aujourd'hui, chassé d'Allemagne où il est né, cherche à se propager en France dans toutes les directions de la pensée.

J'affirme donc qu'il existe aujourd'hui en France une école d'écrivains, qui méritent le nom de *Sophistes* parce qu'ils nient l'axiome premier de la raison : — très-étrange accident de notre siècle ; car depuis Aristote et Platon, qui détruisirent les Sophistes grecs, il n'y avait pas eu, dans notre monde gréco-romain, un autre essai de recommencer les Sophistes.

Je dis que cette école a pour principe, posé en théorie et suivi en pratique, l'abolition de la différence entre l'affirmation et la négation. Les esprits, heureusement peu nombreux, dans lesquels ce principe est entré, n'ont plus le sens de la contradiction ; ne distinguent plus l'absurde de l'évident ; perdent toute consistance intellectuelle, tout frein logique, toute forme rationnelle déterminée, et laissent incessamment découler de leurs lèvres, sans le

sentir, le *oui*, le *non*, le *pour*, le *contre*, sur tout sujet.

Et cette secte, à partir d'un pareil principe et d'un pareil état mental, travaille en ce moment à maculer les sciences, et tout ce qui fut jamais nommé philosophie, morale et religion.

Mais, comme le phénomène que je décris est une monstruosité proprement dite, à laquelle il est impossible de croire si on ne la voit de ses yeux, je me hâte de montrer aux lecteurs des faits tellement décisifs, que le doute ne sera pas possible.

III.

J'ai parlé ailleurs du chef de cette école et de son premier disciple en France. Tout ce que j'ai écrit à ce sujet subsiste, et reste inattaquable et inattaqué[1]. Bien plus, mes assertions

[1] Voyez l'*Étude sur la Sophistique contemporaine*, que l'on peut regarder comme un chapitre détaché du présent ouvrage. Voyez aussi le second livre de *la Logique*, où se trouve exposée la doctrine de Hegel, jugée dans ses principes et dans ses résultats, par Aristote et par Platon, qui l'ont connue d'avance par les sophistes grecs.

se vérifient chaque jour par les nouveaux développements de la secte.

J'en appelle au dernier travail qui, à ma connaissance, ait été publié en France à ce sujet; travail assez important selon moi, publié en 1861, dans la *Revue des Deux-Mondes* [1].

L'auteur de ce travail est l'un des écrivains que je combats. J'ai le très-vif désir de le combattre sans le blesser. J'ai les meilleures raisons de porter à cette âme affection chrétienne et respect. Je n'oublierai jamais les preuves que, le premier, il a bien voulu me donner de ces mêmes sentiments. Mais, ceci étant bien entendu, je dois dire que je vais adresser les plus sévères reproches à l'écrivain.

L'auteur, dans cette étude de l'Hégélianisme, juge d'abord l'école sophistique à peu près comme je la juge moi-même. Mais aussitôt après, si j'en puis croire mes yeux, il se retourne, et il accepte, ou semble accepter, le principe des Sophistes, la substance et l'esprit, et la principale forme de leur doctrine.

[1] *Hegel et l'Hégélianisme*, M. Scherer, numéro du 15 février.

J'ai donc à distinguer deux parties dans ce travail, l'une que j'approuve, où l'école des Sophistes est bien jugée, et l'autre qui, comparée à la première, demeure inexplicable, et qu'on ne peut blâmer trop sévèrement.

Après une exposition du système de Hegel, qui, pour être exacte, devait être et est en effet absolument inintelligible, l'auteur annonce qu'il va juger la pensée de Hegel et il dit[1] : « On ne peut lire Hegel sans se demander s'il « faut le prendre au sérieux... Ses formules « craquent et laissent échapper de tous côtés « la substance des choses... Il entend nous « donner la philosophie de l'absolu. Cet ab« solu, pour qui regarde derrière les mots, « c'est le néant personnifié, c'est-à-dire la *con« tradiction* même. Or l'Hégélianisme n'est pas « autre chose que la philosophie de ce néant. « Ce n'est pas tout. Si le principe de Hegel est « vide, sa méthode est ambiguë. Tantôt elle se « regarde comme dispensée de rien prouver,

[1] *Hegel et l'Hégélianisme.* Voir à l'Appendice les textes A et B.

« sous prétexte que l'absolu se sert de preuve « à lui-même, tantôt elle se vante de la rigueur « de ses procédés. »

S'agit-il de la philosophie de la nature, « l'ar- « bitraire ici se trahit partout. Les formules « du philosophe sont tour à tour trop larges « ou trop étroites... il ne sait que faire des « étoiles fixes ;... il n'y voit qu'une dartre « sur la face du ciel... » Dans l'admirable et riche variété de la nature « Hegel ne voit « qu'une marque d'impuissance, et s'il est « difficile de classer les faits, c'est, pense-t-il, « que la nature, en réalisant l'idée, n'a pas su « la suivre d'assez près. »

Quelle est cependant la prétention de Hegel? « C'est que l'absolu s'est réalisé, et qui plus est « qu'il s'est réalisé dans la philosophie de He- « gel. Cela veut dire que cette philosophie est « le dernier mot de la philosophie, le dernier « mot de l'histoire, le dernier mot de l'univers. » Quel put être l'effet de cette doctrine sur les intelligences qui l'avaient plus ou moins ad- mise? Effet étrange : « La contradiction logi-

« que avait cessé d'être un signe du faux, pour « devenir un élément du vrai. Rien n'était plus « admis, à moins qu'on n'en pût dire à la fois le « *oui* et le *non*. La pensée avait perdu sa loi... « Le plus puissant mouvement de la pensée « spéculative avait abouti au scandale, à la « folie, au néant. »

Aussi, « comme doctrine, l'hégélianisme a « fait son temps. Comme système, il n'existe « plus qu'à l'état de formule stérile, de ritour- « nelle dialectique; c'est le gobelet du presti- « digitateur sous lequel on retrouve ce qu'on « a caché et rien de plus. La réalité lui a été « sévère. Il a été mis à l'épreuve, il n'a pas ré- « sisté.

« Le système de Hegel est plein de dispara- « tes, c'est un mélange de puissance et de « faiblesse. Il attire et repousse tour à tour. Il « séduit par la hardiesse de la tentative, par la « grandeur de la conception, par la richesse « des ressources par la force soutenue de l'exé- « cution. Il scandalise par *les violences faites à* « *la réalité,* par *les tours de passe-passe* au moyen

« desquels l'auteur arrive à ses fins, *par la* « *stérilité générale de l'œuvre. L'œuvre est stérile* « *parce qu'elle est contradictoire. Elle l'est dans* « *son essence, elle l'est dans ses termes.* On ne « peut l'énoncer sans en faire jaillir la contra- « diction. »

Tel est le jugement porté sur l'œuvre de Hegel, le père de cette école absurde qui cherche en ce moment (1866) à se développer en France. Ce jugement, certes, est vigoureux et net. Il est exactement conforme à celui que moi-même j'ai porté au second livre de la Logique en 1854. En lisant ces pages j'étais heureux de voir cet écrivain se séparer aussi nettement de l'école sophistique.

Mais quel n'a pas été mon étonnement, lorsque arrivant à la conclusion dernière de ce travail, j'y ai lu que l'auteur entendait « se placer « de nouveau en présence du système, non « plus pour en étudier le mécanisme, mais « pour chercher, sous l'enveloppe scolastique, « *la pensée vivante et éternelle.* »

Quoi! ce système dont on a établi qu'il re-

pose sur un *principe vide et contradictoire,* développé par une *méthode ambiguë,* par *des tours de passe-passe* et de *prestidigitation;* ce système qui *scandalise par ses violences à la réalité;* cette œuvre dont on affirme ceci : « Œuvre stérile « parce qu'elle est contradictoire; elle l'est « *dans son essence,* elle l'est *dans ses termes;* » voilà l'œuvre, voilà le système dont on veut maintenant chercher, sous l'enveloppe scolastique, la pensée vivante et éternelle !

Quoi ! l'on n'aperçoit pas que l'on pose ici une contradiction absolument irréductible ! Si l'on disait : Le système est stérile et contradictoire dans ses termes, on pourrait ensuite, à la rigueur, déclarer que, maintenant, laissant de côté « les termes, » c'est-à-dire « l'enveloppe scolastique du système, » on en cherche l'essence, la partie vivante et éternelle. On pourrait dire en même temps ces deux choses : L'œuvre est stérile dans ses termes et son enveloppe scolastique; l'œuvre n'est pas stérile dans son essence et sa pensée vivante.

Mais ce qui est impossible, ce qui affirme et

nie en même temps la même chose dans le même sens et sous le même rapport, c'est de soutenir d'un côté que cette œuvre est frappée de *stérilité générale parce qu'elle est contradictoire* DANS SON ESSENCE ET DANS SES TERMES; et, d'un autre côté, de vouloir trouver une *pensée vivante et éternelle* sous l'enveloppe scolastique d'un système que l'on déclare stérile et contradictoire DANS SON ESSENCE ET DANS SES TERMES.

Mais on ne s'arrête point à cela, et l'on procède « à cette recherche d'une idée vivante et « éternelle » dans « un mouvement de la pensée, « qui aboutit au scandale, à la folie et au « néant; » dans une doctrine dont le principe est la contradiction, dont la méthode est l'ambiguïté, la violence à la réalité, la pratique des tours de passe-passe, l'emploi du gobelet de prestidigitateur! C'est là, là même, que l'on cherche une pensée vivante et éternelle!

« C'est en périssant comme système, c'est en « brisant son enveloppe scolastique, dit-on, « que ce grand mouvement intellectuel a livré « au monde les pensées élevées ou profondes

« que nous lui devons, savoir : deux ou trois « idées que l'humanité s'est appropriées, et qui « suffisent à la gloire d'un philosophe, à la « gloire du pays et du siècle qui l'ont vu naî- « tre. »

Or quelles sont ces deux ou trois idées que l'humanité s'est appropriées, et qui suffisent à la gloire de l'Allemagne contemporaine et à celle du dix-neuvième siècle?

IV.

Ici, je préviens le lecteur que, depuis deux ans, j'ai relu tout au moins vingt fois les pages qui font connaître « ces pensées élevées ou pro- « fondes, » et que, pour ne pas m'exposer au reproche de citation tronquée, je donne en ce volume, dans leur entier, les douze pages dont je fais la critique. Je demande au lecteur de lire, de relire et de travailler ces douze pages. Je le supplie de vérifier avec la plus grande attention, dans le texte complet, toutes les citations qui vont suivre. Il comprendra, par ce premier

essai, l'utilité de ce *Manuel de critique* que je lui mets entre les mains.

Or ces deux ou trois idées que l'humanité s'est appropriées, et qui suffisent à la gloire de ce siècle, se ramènent au principe unique que voici :

« Il est un principe qui s'est emparé avec « force de l'esprit moderne, et que nous devons « à Hegel. Je veux parler *du principe en vertu « duquel une assertion n'est pas plus vraie que « l'assertion opposée*...

« La loi de la contradiction, tel est, dans le « système que nous avons étudié, le fond de « cette dialectique, qui est l'essence même des « choses...

« Cela veut dire que tout est relatif, et que « les jugements absolus sont faux.

« Cette découverte du caractère relatif des « vérités *est le fait capital de l'histoire de la pen- « sée contemporaine*. Il n'y a pas d'idée dont la « portée soit plus étendue, l'action plus irrésis- « tible, les conséquences plus radicales.

« Aujourd'hui rien n'est plus parmi nous

« vérité ni erreur. Il faut inventer d'autres « mots. Nous ne voyons plus partout que de« grés et que nuances, *nous admettons jusqu'à « l'identité des contraires*. Nous ne connaissons « plus la religion, mais des religions; *la morale, « mais des mœurs; les principes, mais des faits.* « Nous expliquons tout, et, comme on l'a dit, « l'esprit finit par approuver ce qu'il explique. « *La vertu moderne se résume dans la tolérance*...

« Tout n'est que relatif... bien plus, tout « n'est que relation! Vérité féconde pour la « science! Le vrai n'est plus vrai en soi. Le « vrai, le beau, le juste même, se font perpé« tuellement.

« Ainsi, nous comprenons tout parce que « nous admettons tout. *Nous nous préoccupons « moins de ce qui doit être que de ce qui est*. La « morale, qui est l'abstrait et l'absolu, trouve « mal son compte à une indulgence qui est « peut-être inséparable de la curiosité. *Les ca« ractères s'affaissent pendant que les esprits s'é« tendent et s'assouplissent*... mais aussi quelle « merveilleuse entente de l'histoire! »

Le lecteur doit vérifier immédiatement mes citations dans le texte complet et continu, qui est entre ses mains, à la fin du présent volume.

Et maintenant je pose à l'auteur de ces pages les questions que voici :

Est-ce bien là, selon vous, la pensée vivante et éternelle que l'humanité s'est appropriée et qu'elle doit à Hegel?

Ce principe en vertu duquel une assertion n'est pas plus vraie que l'assertion opposée, est-il, selon vous, vrai ou faux?

Est-ce un principe utile? Sa découverte est-elle un bien?

L'application de ce principe à la morale, à la justice, est-elle utile et salutaire?

Est-il bon que la morale trouve mal son compte à tout cela?

Est-il bon de ne plus connaître la morale, mais des mœurs?

Est-il bon de ne plus connaître les principes, mais des faits?

Est-il bon de tout approuver?

Est-il bon de résumer la vertu dans la tolérance?

Est-il bon que les caractères s'affaissent pendant que les esprits s'étendent et s'assouplissent?

Est-ce un fait que vous approuvez ou que vous déplorez?

Vous félicitez-vous de cette découverte du *caractère relatif des vérités*, qui, selon vous, est le fait capital de l'histoire de la pensée contemporaine? Êtes-vous heureux ou désolé d'affirmer qu'il n'est pas d'idée dont la portée soit plus étendue, l'action plus irrésistible, les conséquences plus radicales?

Tout cela est-il vrai ou faux, bon ou mauvais? Est-ce un progrès? est-ce une décadence? Sont-ce là en effet *les deux ou trois idées* qui suffisent, selon vous, à la gloire de Hegel, à celle de l'Allemagne et à celle du dix-neuvième siècle?

Répondez, je vous prie. Mais non : permettez-moi de répondre pour vous.

Non, votre raison n'admet pas qu'une assertion n'est jamais plus vraie que l'assertion opposée.

Non, votre conscience n'approuve pas que votre caractère s'affaisse pour que votre esprit s'assouplisse.

Il est faux que votre conscience ne connaisse plus ni morale, ni devoir, ni principes, mais seulement des faits.

Je le nie parce que je vous connais. On sait que plus d'une fois vous avez fait preuve de courage dans la recherche de la vérité.

On sait que votre caractère ne s'est point affaissé.

On sait qu'il y a pour vous des principes que vous savez défendre.

Non, Monsieur, ces lâches doctrines ne sont pas les vôtres. Non, ces plates assertions et leur niaise oscillation du pour au contre, qui constituent le mouvement risible de la molle pensée des sophistes, ne forment pas tout votre esprit, ni toute votre logique.

Mais alors, ne méritez-vous pas les reproches que je vous adresse ?

Ne dois-je point vous blâmer d'oser dire que cette stupide école, qui constitue la honte et

l'opprobre de l'Allemagne moderne et de notre siècle, suffit à la gloire d'un philosophe, à la gloire du pays et du siècle qui l'ont vu naître?

Comment se fait-il, puisque vous avez dit vous-même que le procédé de Hegel n'est que ritournelle dialectique, tour de passe-passe et de gobelet, comment venez-vous nous donner ici un complet et remarquable exemple de ce même procédé?

Vous venez juger les sophistes d'après leur propre procédé, que vous savez absurde.

Vous écrivez cent pages, par voie de *thèse, d'antithèse*, de *synthèse*. *Thèse*, vingt pages d'exposition des doctrines de Hegel. *Antithèse*, cinq pages de négation où vous flétrissez ce principe vide et contradictoire, cette méthode ambiguë, cette stérilité de la forme et du fond, de l'essence et des termes, et enfin ce honteux aboutissement au scandale, à la folie et au néant.

Et après cela, vous cherchez une *synthèse*, et vous conciliez tout, en affirmant que la loi de contradiction, en vertu de laquelle une assertion n'est jamais plus vraie que l'assertion op-

posée, loi qui, dites-vous, abolit la morale, la religion, la vérité, les principes et les caractères, vous venez dire que cette loi-là est l'éternelle et vivante pensée qui suffit à la gloire de ce siècle !

Vous avez commis là, Monsieur, une action littéraire déplorable : cela est manifeste. Mais alors suis-je coupable de le dire ? Suis-je violent parce que je cite vos textes ? Suis je intolérant parce que je signale publiquement ces faits publics ? Est-ce que je perds le respect de votre personne parce que j'affirme que vous avez le plus grand tort d'écrire de pareilles pages, quand votre cœur, votre raison, votre conscience, vos actions et toute votre personne protestent contre de telles doctrines ?

Mon affliction est très-profonde ; voilà la vérité. Ces choses me blessent et me désolent, parce que j'aime les âmes. Votre âme est faite pour donner au monde la lumière. Recueillez-vous, et voyez donc si ce que vous donnez est lumière.

V.

Malheureusement voici que, depuis ces pages inexplicables, vous en avez publié d'autres, où vous posez de nouveau en principe la doctrine sophistique[1]. Conformément à votre point de départ, « qu'une assertion n'est jamais plus vraie « que l'assertion opposée, » vous affirmez que la contradiction n'existe pas. « Au fond, dites« vous, et à le bien prendre, personne ne se « contredit jamais. L'accusation de contradic« tion n'est qu'une manière de déguiser l'igno« rance de celui qui l'intente. » Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que vous croyez réellement à l'identité des contradictoires.

Si les contradictoires sont identiques, il est clair que personne ne se contredit jamais. Mais, comme les contradictoires ne sont pas identiques, il est clair que, dans votre jugement sur Hegel, vous vous êtes contredit d'une contradiction absolue. Et ce n'est pas pour déguiser

[1] *Études critiques sur la littérature contemporaine.* Préface.

mon ignorance que j'intente cette accusation; car je connais, croyez-le, vos doctrines aussi bien, et j'ose dire, mieux que vous.

On le voit : il s'agit de savoir si les prédicateurs de l'identité des contraires et de l'assertion double ; si les prédicateurs des mœurs sans morale, des religions sans religion, et des faits sans principes; si les théoriciens de l'affaissement des caractères et de l'assouplissement des esprits; si ces sophistes vont conquérir l'esprit français. On ose écrire qu'ils ont déjà conquis toute la pensée contemporaine, et que l'humanité s'est emparée de cet esprit nouveau.

Qu'on se détrompe.

Quelques malheureux scribes sont seuls victimes complètes de cet esprit, et ont troublé jusqu'à un certain point l'esprit public. Et certes, si nous les laissions plus longtemps impunis, si nous ne parvenions à les réprimer, par cette critique qui a pour essence l'attention, — l'attention, dis-je, cette arme simple et redoutable que l'on cherche à ôter de nos mains, et que j'essaye par cet écrit de mettre en

toutes les mains,— oui, si l'on continuait à leur accorder plus longtemps la tolérance de l'inattention, ils pourraient faire du mal. Ils en ont déjà fait.

Sans nul doute, leur dirais-je, vous pouvez assouplir bien des esprits, faciliter à bien des caractères le travail de l'affaissement. Mais vous ne sauriez conquérir ni la France ni l'humanité. Vous pouvez faire beaucoup de mal, et retarder de cinquante ans, peut-être, la paix intellectuelle, la renaissance des convictions. Pendant ce temps, les peuples souffriront, les grandes iniquités internationales profiteront de ce qu'il n'y a plus de principes, mais seulement des faits. L'ordre et la liberté poursuivront leur sommeil. Mars, Vénus et Mercure verront grandir leur culte à un degré inconnu des anciens. Dans ces ténèbres d'ignorance et d'iniquité, les consciences et les âmes souffriront. Ce sera votre œuvre, Messieurs; mais vous aurez l'honneur d'inscrire vos noms parmi les promoteurs d'un mouvement intellectuel dont l'histoire parlera, et dont elle dira ce qui suit :

« En ce temps une bizarre tentative de re-
« nouveler les sophistes, oubliés depuis deux
« mille ans, se produisit en Allemagne, et un
« instant en France. C'est la seconde fois que
« cette monstrueuse singularité apparaît dans
« l'histoire de l'esprit humain. »

Ce sera là, je vous en avertis, toute votre récompense parmi les hommes.

VI.

Mais je n'ai pas fini ; je dois vous adresser encore une plainte.

Permettez-moi de vous demander si, enseignant et pratiquant la logique que nous venons de voir, vous êtes en droit de mépriser d'avance la logique de ceux qui, lorsqu'on les attaque, défendent leur foi en la divinité de Jésus-Christ; et s'il est juste de les insulter par ces paroles, que j'ai honte de transcrire ici : « Telle est la logique de notre tartuferie[1] ! »

[1] *Le Temps* du 7 juillet 1863. Je regrette de trouver cette page dans un journal ordinairement plus juste et plus sincèrement libéral.

Pourquoi sommes-nous des hypocrites, et quelle est donc notre logique? Moi, je montre quelle est la vôtre.

Je lis aujourd'hui même un travail d'un rhéteur distingué, qui parle à ce propos comme vous, et qui signale « tout ce qu'il entre d'hy« pocrisie » dans notre défense de la divinité de Jésus-Christ.

Je demande à tout honnète homme s'il est juste de nous traiter ainsi, et de nous appeler hypocrites parce que nous défendons nos convictions.

Que si, au même endroit, l'on affirme que l'auteur de l'étude sur Hegel « est le mieux pré« paré des juges » pour apprécier l'œuvre de M. Renan sur la vie de Jésus, je l'accorde en un sens. Je reconnais que l'état logique qui conduit à nommer « gloire de l'Allemagne et « du dix-neuvième siècle » la honteuse sophistique hégélienne, ce même état logique prépare pleinement un esprit à regarder M. Renan comme le « plus accompli de nos écrivains modernes, » et la *Vie de Jésus* « comme une œu-

« vre d'une beauté achevée, qui porte le ca-
« chet des choses définitives, et qui est née clas-
« sique.»

Mais laissez-moi vous dire quel parti nous tirons de ces faits, et des autres que je vais citer pour la défense de l'Évangile.

Notre raisonnement est bien simple. Si telle est la logique de ce groupe d'écrivains qui attaquent l'Évangile ; s'il est vrai qu'aucune assertion, dans leur bouche, n'est plus vraie que l'assertion contraire, nous n'avons donc plus devant nous des penseurs, des historiens, des philologues, des logiciens, des philosophes, mais des sophistes.

Que s'il paraît un livre intitulé *Vie de Jésus,* et si ce livre attaque non pas seulement la divinité, mais l'honneur même de Jésus-Christ ; si en même temps ceux qui admirent ce livre viennent démontrer à tous les yeux que cette vie de Jésus repose, non-seulement sur l'athéisme, mais sur la négation de la raison ; qu'il est le fruit exquis, l'œuvre achevée, classique, définitive de l'école sophistique la plus étrange,

la plus aveugle et la plus digne de pitié dont fasse mention l'histoire de la pensée humaine ; si les choses sont ainsi, vous comprenez nos déductions.

CHAPITRE III.

Il est donc vrai qu'il se trouve aujourd'hui des écrivains pour affirmer et approuver ceci : « Un principe s'est emparé avec force de l'es- « prit moderne, c'est ce principe en vertu du- « quel une assertion n'est pas plus vraie que « l'assertion opposée... Cette découverte est le « fait capital de l'histoire de la pensée contem- « poraine ; cette grande pensée, vivante et « éternelle... que l'humanité s'est appropriée... « suffit à la gloire du philosophe qui l'a donnée « au monde, à la gloire du pays et du siècle « qui ont vu naître ce philosophe. »

Il est clair que cela est faux, et que ni l'humanité, ni la pensée contemporaine, ne se sont emparées de ce principe, qui est l'absurde lui-

même en sa propre formule explicite, et le renversement de la raison.

Mais ce qui ne peut pas être contesté, c'est qu'il existe aujourd'hui une école de sophistes, qui en ce moment même, en France, après avoir fatigué l'Allemagne d'où elle se trouve chassée, travaille avec une verve et un succès croissants à la propagation de ce principe et de ses conséquences.

C'est la secte dont j'ai dénoncé, il y a quinze ans, le premier commencement perceptible [1].

C'est celle dont l'Évêque d'Orléans vient d'arracher le masque par son *Avertissement*. Le livre de la *Vie de Jésus* est probablement la réponse à cet *Avertissement*.

C'est à notre tour de répondre.

J'avoue que je suis animé à l'égard de cette secte du plus profond mépris et de la plus énergique indignation. Il s'agit de la secte, non pas des hommes. Je trouve donc que nous sommes aujourd'hui, à l'égard de l'erreur,

[1] *Étude sur la sophistique contemporaine.*

trop tolérants et trop indifférents. N'y a-t-il donc pas des devoirs intellectuels, et l'aristocratie intellectuelle n'a-t-elle point d'honneur à garder? Et ces devoirs sacrés, pour quiconque ne se joue pas de la vérité, ne sont-ils pas plus pressants que jamais? Il me semble que nous sommes arrivés à un âge des nations où Dieu veut imposer aux hommes de plus grands devoirs intellectuels. Comme, aux onzième et douzième siècles, les hommes de cœur, dans toute l'Europe, se sont dévoués et ligués pour sortir du chaos social, de même, dans cette tempête philosophique que traverse l'Europe, chaque homme doit savoir se défendre et défendre les faibles, et tous doivent savoir se grouper pour surveiller, combattre et vaincre les ténèbres sans cesse renaissantes.

Dieu a mis au milieu de nous la Vérité, de même qu'il y a mis le pain. Mais c'est à nous de gagner le pain et de gagner la vérité. La vérité n'appartient à chacun, et n'appartiendra aux nations, que lorsque les nations, lorsque chaque homme aura su la gagner lui-même

par la souffrance, le travail et la lutte. Dieu veut que l'on fasse valoir le *talent*. Ceux qui n'ont pas, par leur travail propre, augmenté le talent, ceux-là n'ont rien, dit l'Évangile; ils paraissent seulement avoir : *videtur habere*. Telle est la vérité dans l'âme ou dans le peuple qui ne sait pas la faire valoir et la défendre, *videtur habere*. Faire valoir le *talent*, c'est le progrès de vérité que Dieu demande aujourd'hui au monde, et il nous envoie comme épreuve le scandale de cette invasion sophistique. Depuis un demi-siècle, ces grosses ténèbres planent sur l'Europe, ce lourd chaos nous envahit. En ce moment la crise va juger et montrer si nous avons, ou si nous paraissons seulement avoir, la vérité, ou l'amour de la vérité.

Il se passe aujourd'hui en Europe, sur un plus grand théâtre et dans de plus grandes proportions, ce qui eut lieu en Grèce le jour où la philosophie est née. Que ceux qui croient, comme moi, que la marche de l'humanité est un travail sacré, un travail libre vers un but

sublime et divin, veuillent bien, en ce moment, élever leurs pensées et méditer ceci.

Il y a eu, au début de la vie intellectuelle du monde occidental, une crise, une lutte entre les ténèbres et la lumière, comme il arrive à l'adolescent, qui décide alors librement si sa vie sera dans les sens, l'égoïsme, le scepticisme, ou bien dans la raison et dans la liberté. Dans cette lutte, la folie et l'absurde, le scandale intellectuel, ont été glorieusement vaincus par des hommes éternellement grands, par Socrate, Aristote et Platon. Oui, la raison humaine a conquis, ce jour-là, son grand titre de gloire. La raison s'est trouvée plus forte que la folie. Eh bien! le monde traverse, en ce moment même, une épreuve analogue, épreuve incomparablement plus profonde et plus forte, parce que nous sommes tous, sans comparaison, mieux armés. Le doute, la négation, la folie et l'orgueil se soulèvent avec une sorte de rage, souvent risible, mais toujours dangereuse, contre l'universelle lumière de l'Évangile, de la science et de la raison.

Mais nous espérons bien que la raison moderne fera aujourd'hui, parmi nous, ce que fit, il y a deux mille ans, la raison des anciens. Elle saura séparer de nouveau les ténèbres de la lumière, et ramener l'éclatant triomphe de la sagesse et de la vérité sur la folie perverse des sophistes.

Il s'agit donc de discerner nettement les sophistes, et de les séparer résolûment.

Nous avons sous les yeux une secte d'athées et de sophistes. Voilà le fait. Si je veux signaler le fait, je dois dire *secte d'athées et de sophistes*. Ces trois mots doivent être rayés du langage humain, s'ils ne sont applicables, aujourd'hui même, au groupe d'esprits auquel je les applique. Les sophistes sont ceux qui n'admettent pas, soit en spéculation, soit en pratique, l'axiome fondamental et nécessaire de la raison, savoir : qu'on ne peut affirmer et nier la même chose, en même temps, dans le même sens et sous le même rapport. C'est l'évidence elle-même, le contraire est la propre formule de l'absurde.

Eh bien! les sophistes contemporains pratiquent-ils cela réellement? l'enseignent-ils en outre théoriquement?

Je réponds oui, et je le montre : car nous venons de voir dans cette étude de l'hégélianisme, par un disciple de Hegel, le précepte et l'exemple donnés avec une plénitude et une clarté qui ne laissent rien à désirer. Mais n'est-ce pas un fait unique, un accident bizarre? Nullement, nous en allons donner d'autres exemples.

CHAPITRE IV.

Il est un écrivain que l'on nomme parfois « le métaphysicien » de cette école, et dont les autres acceptent en effet et répètent les formules. C'est l'auteur de l'*Histoire critique de l'école d'Alexandrie* et du livre intitulé : *la Métaphysique et la Science.*

Homme du plus honorable caractère et de la plus entière bonne foi, il s'est précipité avec une ardente conviction dans le gouffre de la métaphysique hégélienne, emporté par l'espoir de sauver et de renouveler l'esprit humain.

Certes on ne peut dire de lui :

> ..... ardentem frigidus Ætnam
> Insiluit.

Il faudrait dire, tout au contraire :

..... ardentem fervidus Ætnam !

Quoi qu'il en soit, voici ce qui est arrivé. Dans ce gouffre, qu'on me permette de le déplorer, cet esprit a été dissous.

Jetons les yeux sur les deux ouvrages dus à la plume de cet écrivain. L'un et l'autre de ces ouvrages soutiennent en théorie, et pratiquent dans le fait, l'abolition de la différence entre l'affirmation et la négation. L'auteur est convaincu qu'il faut, sur tout sujet, affirmer le *oui* et le *non*. Et dans ses deux ouvrages il donne, mieux qu'aucun homme en France, le précepte et l'exemple. Pour abréger, nous chercherons dans le premier des deux ouvrages, l'exemple seulement, et le précepte dans le second.

I.

Mais avant cela, il faut ici répondre à la perpétuelle question que l'on s'adresse en lisant ces auteurs. Est-ce donc l'erreur absolue? Y

a-t-il erreur absolue dans un groupe d'hommes qui veulent penser? Je réponds non, pas plus qu'il n'y a de monstre absolu. Tout monstre se rattache au type par quelques rapports simples que la science a déterminés. Toute erreur se rattache au vrai par quelque rapport simple qu'il faut déterminer. Mais quelle est donc ici la vérité qu'on pervertit, et le rapport du faux au vrai? Quel est le fondement de la doctrine qui ramène à l'identité toute différence, opposition, contradiction, soit dans les choses, soit dans les idées? Le voici.

Comme tout monstre a pour base l'organisme vivant, toute erreur a pour base première la raison.

Or la raison est essentiellement une force qui cherche l'unité. Saint Augustin avait dit cela. Je l'ai développé avec détail, en Logique, et dans la *Connaissance de l'âme*.

Voilà le premier fondement du système de l'identité : la raison est une force qui cherche l'unité.

Mais comment la raison cherche-t-elle l'unité?

Elle la cherche de deux manières. Elle cherche à ramener à l'unité de substance la multitude des phénomènes, ou bien à l'unité de loi, à l'unité de cause, la multitude des faits. La raison cherche, soit l'*unité consubstantielle* des phénomènes dans la substance, soit l'*unité hiérarchique* des effets dans la cause. La raison cherche, dans le premier cas, l'unité qui est *identité*, et, dans le second cas, l'unité qui est *harmonie*. C'est pour cela précisément qu'il y a deux principes logiques essentiels. C'est pour cela, comme on l'a dit, que la raison a des pieds et des ailes, marchant tantôt par voie d'identité, pour aller des phénomènes à la substance, tantôt par voie de transcendance, pour aller de l'effet à la cause.

Or voici la genèse de la doctrine de l'identité. Cette doctrine mutile la raison en lui coupant les ailes. Elle voit que la raison cherche en tout l'unité. C'est vrai. Mais elle n'analyse pas assez, et ne voit pas que la raison a deux manières de chercher l'unité. Elle supprime la plus importante.

Le point de départ de cette déviation de la philosophie fut, au commencement du siècle, un grand élan vers l'unité. Il y avait une force dans cet élan. Mais, comme on l'a remarqué pour la vie physiologique, toute force nouvelle qui se développe, se développe d'abord avec excès. L'élan vers l'unité fut si aveugle que, confondant les deux démarches naturelles et nécessaires de la raison, l'on ne vit plus que l'identité. On y réduisit tout. On supprima les ailes de la raison. On fit un monstre par mutilation.

Mais la raison se révoltant et voulant cependant opérer son autre mouvement nécessaire, on fit une dialectique retournée qui alla de l'être au néant au lieu d'aller de la nature à Dieu. Alors ce monstre par mutilation devint en outre un monstre par renversement. C'est ce que j'ai expliqué ailleurs.

Mais, je l'espère, cette inspiration d'unité qu'avait reçue l'esprit humain au début de ce siècle, ne sera pas détruite par ces excès. L'inspiration est bonne et sainte. Tous les amis

de la philosophie doivent la recueillir avec respect. Quant à moi, c'est ce que j'ai fait toute ma vie. Je sais l'œuvre que Hegel eût dû faire, et j'y travaille selon mes forces. Je sais que l'esprit et la science, en s'élevant, se simplifieront, et verront l'unité, *identité* ou *harmonie,* là où l'on n'avait vu qu'inexplicable diversité. Je sais qu'il y a des dissonances qui concordent dans l'harmonie; je sais qu'il y a des contradictions, non point réelles, mais apparentes, qui se résolvent dans l'identité. Hegel avait dit un mot vrai : « Il est temps que l'idée de la « Trinité entre enfin dans la science. » Oui, ce grand dogme de la pluralité vivante dans l'unité de l'essence divine, est l'un des types éternels de la science. Il est temps qu'on en sache exploiter le trésor.

Mais ces progrès auxquels l'esprit humain, si dispersé, si divisé, aspirait par impulsion divine, au début de ce siècle, ces progrès ne pourront avoir lieu tant que nous n'aurons pas renversé l'obstacle, et séparé de la lumière, qui cherche à poindre, le ténébreux nuage dans

lequel des esprits égarés croient voir non-seulement l'identité absurde des irréductibles et des contradictoires, mais même l'identité impie du bien, du mal, de l'erreur et de la vérité.

Reprenons donc notre guerre à l'erreur et cherchons, dans les deux ouvrages du métaphysicien français de la *Philosophie nouvelle,* l'exemple et le précepte de l'absurde.

II.

Et d'abord voici l'*Histoire critique de l'école d'Alexandrie,* prise comme exemple de l'absolue contradiction pratiquée imperturbablement.

Il est bien entendu que c'est la nouvelle critique, née en ce siècle, que l'auteur applique au jugement de l'école d'Alexandrie. Or quelle est la conclusion de ces trois volumes, sur le propre sujet qu'ils traitent, sur ces trois choses, la méthode, la morale, et le caractère général de l'école d'Alexandrie? Voici les faits.

Quant à la méthode [1] « néoplatonicienne, elle

[1] Voyez l'Appendice, texte C.

« atteint son principe *sans sortir de la réalité.*
« Elle procède par intuition et *non par abstraction*... et *découvre, au lieu d'un type abstrait,*
« *un principe vraiment substantiel; l'unité de vie*
« *et d'être; l'universel réel et vivant.* Elle cherche
« son principe *non en dehors mais au fond de la*
« *réalité qu'elle n'abandonne jamais* dans ses
« abstractions les plus subtiles. » T. III, p. 238.

Ceci est la première face de la conclusion sur la méthode alexandrine.

Voici l'autre :

Cette même méthode, cette même analyse :
« *égare la philosophie dans un monde d'abstractions et de chimères.* Elle est la première qui
« ait cherché l'unité pour l'unité, c'est-à-dire
« *une abstraction,*... au lieu de l'être le non-être,
« au lieu de la lumière la nuit, au lieu de la
« perfection le néant. La méthode alexandrine
« aboutit au néant et à la mort. » T. III, p. 240.

Telle est cette conclusion à double face et à double fond sur la méthode alexandrine. Le lecteur est prié de bien constater par lui-même

que ces deux conclusions, absolument contradictoires, sont écrites à deux pages de distance, page 238 et page 240, et font partie de la même conclusion qui consiste, on le voit, à superposer l'*affirmation* et la *négation,* sur le même point, dans le même sens, et sous le même rapport.

Accumulons les faits. Voici la conclusion sur la Morale de l'école d'Alexandrie[1] :

« Les regards sans cesse fixés *sur un faux* « *idéal,* les moralistes de cette école ne com- « prennent qu'imparfaitement la vie, la vertu, « la perfection... » T. III, p. 425. « C'est une « doctrine morale qui détruit l'harmonie de « la vie humaine par la *séparation absolue de la* « *vie pratique* et de la vie contemplative. La « mort et le néant, voilà où aboutit l'extase... « Et c'est là ce qui fait *la tristesse et le désespoir* « des mystiques alexandrins. » (441.)

Première face de la conclusion; voici l'autre :

« Le platonisme et le stoïcisme ne professent

[1] Voyez l'Appendice, texte D

« pas un plus sérieux attachement *aux devoirs*
« *de la vie ordinaire*. Les chefs de l'alexandri-
« nisme *enseignaient* et *pratiquaient* admirable-
« ment *toutes les vertus* politiques au sein d'une
« société en ruine.

« Le mysticisme de cette école, quelque
« préoccupé qu'il soit de son idéal, *ne délaisse*
« *point les vertus pratiques* pour la contempla-
« tion et l'extase.

« *Ce caractère du mysticisme alexandrin ne*
« *saurait être trop mis en lumière. Le mystique*
« *néoplatonicien aime et admire le théâtre où la*
« *Providence l'a placé;* il *prend au sérieux* le rôle
« qui lui a été assigné et *en remplit tous les*
« *devoirs jusqu'au bout, c'est l'accomplissement*
« *calme et serein d'une destinée* qui, pour n'être
« pas définitive, n'en est pas moins *jugée excel-*
« *lente.* » (425-426.)

Voilà donc sur le caractère moral du mysticisme alexandrin, le *oui* et le *non* absolus, superposés dans les mêmes pages comme une seule et même conclusion.

Écoutez les deux conclusions de l'auteur sur

le caractère général de l'éclectisme alexandrin [1] :

« Synthèse merveilleuse, où cesse enfin le « long divorce entre la raison et l'expérience... « *cet éclectisme n'est point une simple juxtaposi-* « *tion, un rapprochement forcé de principes con-* « *traires, c'est une véritable alliance, la fusion* « *harmonieuse de doctrines dont la contradiction* « *disparaît dans l'unité d'un principe supérieur...* « Cette école rapproche et concilie toutes les « écoles... Elle parvient à réunir et à fondre « ensemble, en les transformant, tous les élé- « ments essentiels de la pensée grecque. » (460 et 461.)

Mais tout n'est pas dit. Voici la page 463. Vous avez vu le *oui*, voici le *non :*

« Voilà tout le néoplatonisme... *Mesure* « *étroite et peu éclectique!...* Le néoplatonisme « *n'est pas un cadre assez large pour l'alliance* « *des diverses doctrines* de la philosophie grec- « que ; ces doctrines n'y peuvent entrer que

[1] Voyez l'Appendice, texte E.

« par une mutilation qui leur enlève leur prin-
« cipal caractère. *Le prétendu éclectisme des*
« *Alexandrins n'est pas une conciliation impar-*
« *tiale de tous les éléments de la pensée dans l'in-*
« *térêt commun de la science et de la vérité. C'est*
« *une transformation forcée et artificielle de toutes*
« *les doctrines.* »

A laquelle de ces deux conclusions contraires et contradictoires dans les termes et dans le sens, faut-il s'en tenir? Qu'est donc le néoplatonisme?

Est-ce une *œuvre vraiment éclectique* (p. 460), ou bien une *mesure étroite et peu éclectique* (p. 464)? Est-ce une *synthèse merveilleuse* (460), ou *un cadre pas assez large pour l'alliance des diverses doctrines* (p. 464)? Cet éclectisme « qui
« n'est point une simple juxtaposition, un *rap-*
« *prochement forcé* de principes contraires, *mais*
« *une véritable alliance, la fusion harmonieuse* de
« doctrines dont la contradiction disparaît dans
« l'unité d'un principe supérieur; » cet éclectisme, dis-je, « n'est-il *qu'un prétendu éclectisme*
« *qui n'est pas une conciliation* impartiale de tous

« les éléments de la pensée, mais une *transfor-* « *mation forcée et artificielle* de toutes les doc- « trines ? » Lequel des deux ?

Voilà ce que je crois pouvoir nommer DISSOLUTION INTELLECTUELLE. Cet esprit est dissous.

Vous avez là un exemple insigne de la critique nouvelle, qui affirme le *oui* et le *non* sur chaque point. Voilà comme procède cette critique qui va par *thèse, antithèse* et *synthèse*. Voilà comment s'applique « le grand principe en « vertu duquel une assertion n'est jamais plus « vraie que l'assertion opposée ; » voilà le fruit de « la grande découverte du caractère relatif « des vérités, » en vertu de laquelle tout est à la fois vrai et faux.

Lecteurs, vous avez les faits sous les yeux.

Mais il faut étudier par vous-mêmes ces prodiges. Il faut les voir et les revoir, plusieurs fois, de vos propres yeux, dans les textes mêmes de l'auteur, pris dans leur suite et leur intégrité. Ces textes se trouvent en leur entier dans ce *Manuel de critique*. Il faut que ces exemples de jugements à double face et à dou-

ble fond, qui constituent le propre procédé des sophistes contemporains, soient publiés partout et que le public juge.

Voici qui est plus instructif encore, s'il est possible.

III.

Le second grand ouvrage du métaphysicien de l'école critique française a pour titre : *la Métaphysique et la Science*. Le but du livre est de démontrer l'athéisme. L'auteur lui donne la forme d'une démonstration de l'existence de Dieu.

Ce livre est un tissu de contradictions absolues, toujours les mêmes, revenant à chaque page, et tournant sans relâche l'une sur l'autre, comme les anneaux d'une vis sans fin.

Il n'y a donc pas lieu de citer ici des exemples de contradictions. Les trois volumes de cet ouvrage ne sont pas autre chose. Nous ferons mieux. Nous citerons, comme nous l'avons dit, les préceptes que donne l'auteur sur le devoir

qu'a la raison philosophique de proclamer comme nécessaire et absolument vrai ce que l'entendement vulgaire regarde comme absurde et contradictoire. L'exposition de ces doctrines est le début du livre, et en renferme tout l'esprit.

« *La nouvelle philosophie,* dit l'auteur, va plus « loin que Kant... Elle généralise le système « des antinomies, *en l'étendant à tous les objets « de la connaissance, elle en fait la loi universelle de « l'entendement.* Seulement, au lieu de s'arrêter « à cette contradiction, et d'en conclure, avec « Kant, l'impuissance du dogmatisme, elle la « résout dans le principe de l'identité[1]. »

Ainsi Kant soutenait qu'en certains cas la raison rencontre des antinomies ou contradictions, et que dès-lors elle ne peut passer outre, et ne peut pas dogmatiser dans le contradictoire, qui est l'absurde.

La *Nouvelle philosophie* se dit fille de Kant. Mais, au lieu d'affirmer qu'il existe, dans la

[1] *La Métaphysique et la Science*, t. III, éd. de 1863, p. 13. Voy. l'Appendice, texte F.

sphère intellectuelle, des antinomies, apparentes ou réelles, elle affirme que l'antinomie est partout ; puis, au lieu d'affirmer qu'en face de la contradiction, la raison ne peut passer outre, la jeune philosophie va en avant, et déclare que les contradictoires sont identiques.

Elle déclare, par une distinction absolument dénuée de sens, et qui repose sur la forme physique des mots, elle déclare que le principe de l'ancienne logique, l'axiome premier de la raison, est vrai dans la sphère de l'entendement, mais qu'il ne s'applique plus dans la sphère de la raison pure. « Tandis que le principe de con-
« tradiction est la loi de l'entendement, le
« principe de l'identité absolue est la loi de la
« raison. Ce que l'imagination et l'entende-
« ment regardent comme absurde et contradic-
« toire, est précisément ce que la raison pro-
« clame nécessaire et absolument vrai.... »

« L'identité est le principe de la raison,
« comme la contradiction est le principe de
« l'entendement. Si celui-ci gouverne toutes
« les sciences, celui-là règne en maître dans la
« métaphysique. »

En sorte que, comprenez-le bien, ce que le genre humain, avant l'avénement de la critique (1781), regardait *comme absurde et contradictoire, est précisément ce que la raison* (la raison nouvelle) *proclame nécessaire et absolument vrai.* D'où il résulte en outre qu'il y a maintenant deux logiques, l'une qui gouverne toutes les sciences, qui est l'ancienne logique, et l'autre, la logique nouvelle, particulière à la métaphysique, et par laquelle l'affirmation et la négation sont même chose.

On empile successivement, comme le fait l'auteur, négation et affirmation exactement superposées, et ce mélange donne précisément la vérité absolument vraie.

Je dis que le lecteur ne doit pas croire cela, s'il ne le vérifie lui-même. Il doit étudier les cinq pages de texte continu qui démontrent cette thèse, car on ne croit ces choses que quand on les voit de ses yeux.

IV.

La grande difficulté dans cette exposition du

propre caractère des Sophistes est d'arriver à faire comprendre et croire qu'en effet les Sophistes enseignent ce qu'ils enseignent, qu'ils veulent dire ce qu'ils disent.

Les Sophistes français sont toujours obligés, par le caractère même de la langue et du génie français, de mettre des réserves dans l'expression de leur pensée; et les Sophistes allemands, écrivant en allemand, le lecteur ne se fie jamais absolument aux traductions.

Or voici un document original que je rencontre heureusement.

C'est un texte français écrit par un Allemand, par M. Michelet de Berlin, le chef actuel de l'école des Sophistes prussiens, écrivant en français une esquisse de logique[1].

L'auteur « espère » dans cette esquisse de logique hégélienne présenter « des catégories « acceptables à l'esprit de tous les peuples ci- « vilisés » et peut-être « jeter les fondements « d'une logique universelle, destinée sans doute

[1] Ce travail a paru dans la *Revue philosophique et religieuse*. Paris, 1856. Voy. texte G.

« à changer radicalement la manière de voir « de la philosophie vulgaire. »

Or l'auteur reproduit simplement la doctrine hégélienne connue.

Les deux catégories fondamentales sont celles de l'être et du néant. « Le néant, dit-il, est « une catégorie plus riche que l'être (p. 3). Le « néant a donc autant de droit à l'existence que « l'être lui-même (p. 4).» Ce droit à l'existence charmera, j'espère, le lecteur.

D'ailleurs : « L'être et le néant sont identi- « ques (p. 4). »

Ceci est le point de départ du système et son principe.

L'auteur avoue que les deux notions d'*être* et de *néant* sont *contraires et contradictoires*. « Il « n'y a, dit-il, qu'un exemple où des notions « soient *contradictoires* et *contraires* en même « temps. C'est l'opposition primitive d'où nous « étions partis, l'être et le rien ou le néant (p. 13). »

Ainsi ces deux notions que le Sophiste déclare *contraires* et *contradictoires*, il les dit *iden-*

tiques : « l'être et le néant sont identiques. » Et c'est là le principe et le point de départ de la logique nouvelle. En outre, tous les contraires sont identiques : « Toutes les catégories par-« courues et à parcourir sont des preuves de « l'identité des contraires (p. 13). »

Les contraires, aux yeux du vrai sophiste, ne sont pas identiques sous un certain rapport, et contraires sous un autre rapport. C'est sous le même rapport que ces choses sont à la fois contraires et identiques. Ceci est l'essence du système, ce qu'exprime avec une précision trop peu remarquée la célèbre formule : *Identité de l'identique et du non-identique.*

« Remarquons que les choses différentes ne « sont pas différentes à cet égard et identiques « sur un autre point, mais par rapport à la « même chose. *Elles sont différentes parce qu'el-« les sont identiques.* »

« De même la vérité et l'erreur sont oppo-« sées et identiques. Leur identité forme la « vérité, qui n'est donc pas hors de l'erreur. « Telle est aussi l'identité du bien et du mal « (p. 12). »

Le lecteur est prié surtout de remarquer ceci qui est le dernier mot de cette métaphysique :

« EN QUOI deux choses sont-elles différentes ?

« Cet EN QUOI, c'est leur identité. »

CET EN QUOI textuel, non traduit par nous, mais sorti tel qu'il est, en français, de la plume du dernier Hégélien, n'est-il pas, sans comparaison, supérieur au fameux QUOI QU'ON DIE de Molière ? Ce dernier, — j'ose le rabaisser, — ce dernier n'est comique que par le son des mots, mais celui que j'offre au lecteur, outre le son qui n'est pas moins exquis, a, dans le sens, une profondeur vraiment incomparable, sans parler de la merveilleuse personnification que l'on fait ici de l'EN QUOI !

Mais qui saura le bien comprendre ? Qui pourra croire que l'EN QUOI de la différence, CET EN QUOI même, est l'EN QUOI de l'identité ?

V.

Cette métaphysique se traduit en littérature par des phrases comme celles-ci, déjà citées :

« Au fond, et à le bien prendre, personne ne « se contredit jamais. L'accusation de contra- « diction n'est qu'une manière de déguiser l'i- « gnorance de celui qui l'intente...

« Faut-il le dire? je crois médiocrement aux « vérités toutes faites... L'univers n'est que le « flux éternel des choses. Et il en est du beau, « du vrai, du bien, comme du reste. Ils ne « sont pas, ils se font : une vérité, pour rester « vraie, a besoin d'être constamment renouve- « lée... d'être complétée par ses contraires... « Fixez-la, elle vous échappe, et vous ne tenez « plus qu'un mensonge. »

C'est pour cela que les *penseurs* qui sont dans cet état mental flétrissent de la qualification d'*orthodoxe* quiconque admet une vérité. Pour eux, les catholiques sont orthodoxes, les protestants sont orthodoxes, et les déistes sont orthodoxes, parce qu'ils admettent des vérités déterminées.

Ils oublient de flétrir les géomètres, qui, à ce compte, sont les plus orthodoxes des hommes.

Par tout ce qui précède, j'ai démontré ceci : il y a des Sophistes, je parle de Sophistes proprement dits, qui nient en théorie et en pratique l'axiome premier de la raison. Il y a, dis-je, aujourd'hui parmi nous, des Sophistes proprement dits. Il n'y en avait pas au dix-huitième siècle, ni au dix-septième, ni au seizième, ni au moyen âge, ni dans aucun des siècles précédents, sinon au siècle d'Aristote et de Platon. Ces deux princes de la philosophie ont détruit cette monstruosité accidentelle de l'esprit humain, qui, de nouveau, essaye d'exister aujourd'hui, et qui sera détruite le jour où l'œil de l'attention se fixera sur elle.

CHAPITRE V.

Mais je suis loin d'avoir fini l'entière description de la secte, et j'en poursuis l'étude en justifiant la très-dure qualification qu'il est nécessaire d'appliquer à cette école, savoir : *secte d'athées et de Sophistes.*

Le mot *Sophiste* est justifié. Je vais maintenant justifier les deux autres : *secte d'athées.*

I.

Jamais peut-être l'esprit sectaire ne s'est montré aussi aveugle, aussi étroit, aussi superbe, aussi plein de risible enthousiasme pour tout ce qui est de la secte, et surtout aussi plein de mépris pour ce qui n'en est pas.

Si l'on veut s'en faire quelque idée, il faut

relire, dans l'énergique et salutaire et nécessaire *Avertissement* de l'Évêque d'Orléans, le chapitre intitulé : *Leurs prétentions et leur but.*

Cette école se nomme elle-même l'école critique; et voici sa pensée : c'est que l'esprit humain date de « l'avénement de la critique [1]. »

« Il n'y a plus, disent-ils, de philosophie « vraiment vivante et actuelle que celle qui « procède de la grande école *critique* du der- « nier siècle. *Tout ce qui précède cette révolution* « *est mort.* Descartes et Leibnitz appartiennent « à l'histoire, aussi bien que Platon et Aristote. « Leur philosophie est d'un autre temps... Elle « ne peut plus répondre *aux besoins nouveaux de* « *la pensée moderne!...* Il faut autre chose à la « pensée de notre temps [2]. »

Ainsi tout est mort, excepté la secte. Elle seule peut satisfaire aux besoins nouveaux de la pensée moderne! Il paraît qu'il y a une pensée moderne, celle qui a fait la science nouvelle dont nous aurons l'occasion de parler.

[1] Vacherot, *la Métaphysique et la Science.* Préface.
[2] *Idem, ibidem.*

A propos des questions qui semblaient insolubles, ils disent : « La nouvelle philosophie « est venue mettre fin à cette antithèse par une « synthèse nécessaire, au nom d'une *logique « supérieure* à celle de l'entendement [1]. »

Il y a donc, depuis l'avénement de la critique, une logique de l'entendement et une logique de la raison. Il y a bien, en effet, deux logiques pour la philosophie nouvelle. Nous l'avons déjà vu.

La logique de l'entendement est celle des anciens et des modernes jusqu'en ces derniers temps. C'est Aristote et Platon, Descartes et Leibnitz, et tout le reste. Mais la logique de la raison date de l'avénement de la critique.

C'est donc cette secte, comprenez-le bien, qui introduit dans le monde la *raison :* avant eux, l'esprit humain se fatiguait dans la *sphère de l'entendement*.

Jusqu'à présent d'ailleurs les critiques nouveaux, même « les contemporains, n'ont fait

[1] Vacherot, *la Métaphysique et la Science,* t. II, p. 446.

« que préparer le terrain sur lequel LA SCIENCE « NOUVELLE, la vraie métaphysique du dix-« neuvième siècle, pourra élever ses construc-« tions ! »

Leur principe qu'ils nomment la critique, et dont ils disent : « La critique est née de nos « jours [1]; » ce principe, d'après eux, est « le « principe dominant de la vraie histoire, comme « de toute vraie science, et sans lequel on « peut dire que ni l'histoire ni la science n'exis-« tent [2]. »

C'est pourquoi « l'histoire n'a pas quarante « ans [3], » dit l'un deux. Un autre ajoute : « L'histoire est notre contemporaine... Du « temps de Bossuet elle n'existait pas..... la « critique était inconnue à Montesquieu [4]. » « Jusqu'à présent, » dit un troisième, « en fait « d'histoire on n'avait que des matériaux, mais « point de théorie scientifique. Cette théorie

[1] M. Renan, *Études d'histoire religieuse*, p. 1.

[2] M. Havet, *Revue des Deux-Mondes.*

[3] M. Renan, *Essais*, p. 106.

[4] M. Taine, *Philosophes français*, p. 298.

« commence à M. Comte..... Grâce à cette im-
« mense découverte, le circuit du monde intel-
« lectuel est fait, comme le fut jadis celui du
« globe terrestre par Vasco de Gama et Magel-
« lan. » Ainsi parle M. Littré [1].

Les choses étant ainsi, ils déclarent nettement : « que leur principe a mis entre le passé « et l'avenir, dans l'ordre intellectuel, un abîme « infranchissable. »

C'est, comme s'exprime l'un d'eux, « une nou-
« velle institution des intelligences ! »

« Cette institution des intelligences est l'in-
« fluence qui contribue le plus à séparer *le ré-*
« *gime mental* des modernes, du régime mental
« de l'antiquité [2]. » Le même auteur annonce
« UNE RÉGÉNÉRATION RADICALE, QUI, CHANGEANT
« TOUTES LES CONDITIONS MENTALES, CHANGERA
« PARALLÈLEMENT TOUTES LES CONDITIONS MATÉ-
« RIELLES [3]. » Jamais la barbarie sectaire a-t-elle été plus loin ?

[1] *Dictionnaire de Nysten*, art. *Sociologie et Physiologie.*
[2] M. Littré, *Conservation et positivisme*, p. 38.
[3] *Ibid.*, p. 170.

Je reconnais qu'il y a un abîme entre l'état mental de cette secte et l'état ordinaire et universel de l'esprit humain. J'admets que le principe nouveau constitue cet abîme. Mais ils ajoutent :

« Ceux qui refuseraient encore d'admettre ce principe n'ont rien à faire de nos livres, et nous, de notre côté, nous n'avons pas à nous inquiéter de leur opposition et de leur censure, car nous n'écrivons pas pour eux.... »

« Les deux critiques, disent-ils, sont sans ac-« tion l'une sur l'autre ; ce sont des lignes qui « ne peuvent se rencontrer, quoiqu'elles ne « soient pas parallèles [1]. »

Et ils déclarent, en toute occasion, qu'ils ne répondent à l'ancienne critique que par « la « grande doctrine du dédain transcendant ! »

« Le dédain, dit à ce propos l'un des maî-« tres [2], est une fine et délicieuse volupté « qu'on savoure à soi seul. Il est discret, car il « se suffit. »

[1] M. Havet, *Rev. des Deux-Mondes*.

[2] M. Renan, *Essai de morale et de critique*, p. 188.

Et ailleurs il ajoute : « Il est une certaine « élévation d'âme qui ne s'obtient que par l'ha- « bitude du mépris[1]. »

Donc nous en sommes venus à ce point qu'une secte de Sophistes commence à déclarer qu'elle ne discutera plus avec ceux qui n'admettent point d'abord le principe de la secte.

Voici donc un principe nouveau, qui est d'aujourd'hui même, puisque c'est lui qui divise l'esprit humain en deux époques, qui sont l'avenir et le passé. Ce principe a contre lui tout le passé du genre humain. Il s'établit aujourd'hui parmi nous; et, dès le premier jour, ses sectateurs déclarent qu'on n'écrit pas pour ceux qui refusent de l'admettre, et qu'on ne s'occupe point de ceux qui s'y opposent.

Assurément ceci est bien le plus étrange exemple d'excommunication que l'on puisse trouver dans l'histoire.

Mais quel est donc ce principe nouveau, qui doit être l'axiome de l'avenir? Je vais le faire connaître.

[1] M. Renan, *Essai de morale et de critique*, p. 209.

II.

D'abord, j'avoue que j'écris contre ceux et pour ceux qui admettent le principe nouveau, et qui rejettent l'ancien principe de l'esprit humain.

Je crois être en mesure d'affirmer qu'ils se trompent, lorsqu'ils soutiennent que les deux critiques n'ont pas de prise l'une sur l'autre. Car, s'il s'agit de la nouvelle critique, qui a pour essence ce principe « qu'une assertion « n'est jamais plus vraie que l'assertion oppo- « sée; » s'il s'agit de la critique qui a pour essence la négation du principe premier, nécessaire et fondamental de la raison, c'est-à-dire l'abolition de la différence entre l'affirmation et la négation, j'accorde que cette critique ne peut avoir la moindre prise sur la critique ancienne. Mais je soutiens que la critique ancienne, qui a pour essence l'attention, et qui s'appuie sur les lois et axiomes nécessaires et universels de la raison, peut atteindre la criti-

que nouvelle, puisqu'en ce moment même l'ancienne critique, si je ne me trompe, a l'honneur, par mes faibles mains, de tenir l'autre très-solidement.

Je pense donc que l'on peut toujours discuter avec l'adversaire de bonne foi, et même avec tout adversaire, fût-il de mauvaise foi. Dans ce cas, l'on ne parle pas pour l'adversaire de mauvaise foi, mais pour ceux qu'il pourrait tromper. D'ailleurs, je ne suppose ici, nulle part, la mauvaise foi. Donc, je leur parle et j'écris pour eux. Il y a un abîme entre nous, c'est évident. Mais la parole et la raison peuvent traverser l'abîme. Les âmes libres peuvent, quand elles veulent, changer leur direction, et, déployant leurs ailes dans la lumière, revenir de ce côté-ci de l'abîme, dans la demeure du genre humain. J'écris ce livre contre les Sophistes et pour eux. J'analyse leur doctrine, je discute leur principe, et je décris minutieusement leur forme intellectuelle et leur état mental, que je connais à fond.

Et d'abord je discute leur principe.

III.

On le croira difficilement, mais il faudra le croire en le voyant de ses propres yeux : ce principe qui sépare, par un abîme infranchissable, l'avenir et le passé du genre humain, ce principe qui constitue l'essence même de la science; ce principe que tout homme, aujourd'hui, doit adopter sans discussion, s'il veut être compté parmi ceux pour lesquels et auxquels on parle, ce principe n'est pas autre chose que l'athéisme.

L'athéisme sans phrases, l'athéisme sans discussion, voilà le principe et l'axiome de la philosophie nouvelle!

Mais, avant de porter contre aucun écrivain cette effroyable accusation, je me suis recueilli, et je dois dire que pendant plusieurs jours il m'a été comme impossible d'écrire sur ce sujet. Je crois avoir senti, en ma conscience, que Dieu m'avertissait. J'ai compris cet avertissement, ce me semble, et j'ai demandé la

grâce de voir les choses telles qu'elles sont au fond, et puis surtout de ne pas perdre, dans mon cœur ni dans mes paroles, la justice et l'amour que je dois à tout homme vivant. Aujourd'hui je suis bien certain que mes dispositions présentes, d'esprit et de cœur, me permettent de parler.

Et d'abord je dois dire que je n'ai rencontré, parmi les hommes connus, qu'un seul athée complet, conséquent, radical. Ce cas est rare.

L'athéisme absolu, signé et imprimé, a été constaté en Allemagne, dans l'orgie intellectuelle de 1848. Il s'est trouvé des misérables pour signer ceci : « Que chacun soit à lui-même son Dieu et apprenne à jouir contre tous. Puissé-je voir, au lieu de cette vertu vulgaire qui m'ennuie, de grands crimes, de robustes forfaits ! »

Si ces paroles n'ont pas été signées pendant l'ivresse proprement dite, voilà l'athéisme parfait.

Or, parmi les écrivains que je combats ici, et que je déclare et démontre sophistes et sec-

taires, il n'en est pas un seul qui ait cette sorte d'athéisme.

Ils disent dans leurs écrits, ils disent dans leur esprit qu'il n'y a pas de Dieu; mais ils ne le disent pas dans leur cœur.

C'est à eux que je pourrais dire : Vous croyez au devoir et au droit, à la justice, à la liberté, à la nécessité du dévouement, du travail pour vos frères : donc votre âme en cela tient à Dieu.

Et c'est, je crois, ce qui explique cet étrange phénomène, qu'enseignant l'athéisme et le propageant avec zèle, ils soutiennent néanmoins qu'ils ne sont point athées.

Qu'on veuille relire le chapitre intitulé *Dieu*, dans l'*Avertissement* de l'Évêque d'Orléans. Il est clair que tous ces écrivains enseignent qu'il n'y a pas de Dieu, puisqu'ils l'enseignent. On a les textes sous les yeux.

Et l'on est saisi de pitié, et l'on répète le mot : *athéisme plus un mensonge*, lorsqu'on voit par quels subterfuges pitoyables, et par quelles restrictions mentales ils soutiennent qu'ils ne

sont point athées, tout en disant qu'il n'y a pas de Dieu. Tous disent : Il n'y a rien au-dessus de l'homme et de la nature. Il n'y a au-dessus de l'homme, ni Dieu, ni Providence, ni aucun être intelligent et libre. Voilà ce qu'ils enseignent tous. Mais l'un ajoute : Je ne suis pourtant pas athée, car j'ai dit : « C'est l'homme qui est mon Dieu. » Ainsi parle M. Littré, et quelquefois M. Renan. L'autre dit : « Je ne suis pas athée, car je soutiens qu'il y a dans l'homme une certaine idée qui est Dieu. » Ainsi parle M. Vacherot, et quelquefois M. Renan. M. Havet dit aussi : « Ce qui n'est pas dans la nature n'est rien et ne saurait être compté pour rien, si ce n'est pour une idée. » Mais j'ignore s'il soutient que cette idée-là est son Dieu. Le père de toute la secte s'est élevé jusqu'à cette restriction mentale invraisemblable : « En dehors de l'homme et de la nature il n'y a rien que le néant. Et c'est ce néant qui est Dieu. Donc nous ne sommes point athées puisque nous proclamons Dieu. » Ainsi parlait Hegel, et quelquefois M. Renan.

Donc, en effet, tous ceux dont il s'agit ici, et quelques autres, enseignent nettement, dans leurs écrits, qu'il n'y a point de Dieu.

Nous, nous disons avec toute la philosophie et tout le cœur humain : Il y a la nature, il y a l'homme, il y a Dieu. Eux disent : Il y a la nature, il y a l'homme, et rien de plus. Ils sont donc athées, soit qu'ils ajoutent ou n'ajoutent pas « qu'il y a dans l'homme une certaine grande idée » qu'ils appellent Dieu.

Et cependant, je le répète, ce qui me touche, c'est l'énergique empressement et la chaleureuse conviction avec laquelle plusieurs d'entre eux soutiennent qu'ils croient en Dieu. Relisez, par exemple, certaines pages de M. Vacherot, pleines d'éloquence et de chaleur, où il prétend démontrer Dieu, parler à Dieu, adorer Dieu. Qu'on lise les pages où M. Littré parle de la sainteté du devoir, de l'amour sacré, du dévouement religieux avec lequel l'individu, sans attendre de récompense, doit travailler pendant sa vie entière, et se sacrifier tout entier pour le bien de l'humanité à venir. Ces

hommes-là disent dans leur esprit : Il n'y a pas de Dieu ; encore une fois, ils ne le disent pas dans leur cœur. Ils ne sont pas cet insensé qui a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu. Eux n'ont pas dit cela dans leur cœur, mais seulement dans leur esprit.

Or, pendant la prière réelle que je faisais à Dieu pour conserver dans cette polémique la justice et l'amour, je cherchais à lire dans mon âme l'état de ces âmes ; je cherchais à toucher, à voir et à comprendre, en vérité, le mouvement de ces cœurs, qui, tout en niant Dieu leur Père, parlent avec sincérité d'amour et de sacrifice pour leurs frères. Je cherchais, dis-je, à comprendre ces âmes et leur état, par mon âme même, qui, comme beaucoup d'autres en ce siècle, a traversé tous les états, et je me suis souvenu d'une crise où, le doute et la nuit survenant dans l'étendue entière de mon intelligence, il ne restait plus rien en moi qui fût visible. Ténèbres pures, vide absolu ! La veille, dans la lumière de la raison et de la foi, je voyais, ou du moins sentais tout. Et mainte-

nant voici la nuit mauvaise, voici l'heure des ténèbres, comme il est dit dans l'Évangile! Et il semble qu'il n'y a plus rien, et que le rien est le fond des choses.

Pourquoi ne suis-je pas tombé dans ce néant? Comment suis-je resté suspendu au-dessus de l'abîme? C'est qu'un point fixe me restait, et que je me tenais attaché par le cœur à la racine de l'infaillible, évidente, absolue, nécessaire et universelle religion, savoir : pitié, amour, travail pour les hommes qui souffrent. Et par là j'ai compris l'un des sens de ce texte étonnant de saint Paul : *Qui diligit proximum legem implevit.* « Qui aime ses frères accomplit « toute la loi. » J'ai compris le discours de Notre-Seigneur Jésus-Christ, promettant la vie éternelle à quiconque, en pratique, en esprit et en vérité, a eu pitié des hommes qui souffrent. J'ai compris saint Vincent de Paul, radicalement tenté contre la foi pendant trois ans, et retrouvant enfin la lumière et la foi radieuse au moment où, du sein de ses ténèbres, il jure solennellement de se consacrer tout en-

tier à la religion nécessaire et à l'infaillible devoir, en se donnant lui-même et toute sa force à ceux qui souffrent. Et c'est par tout cela que j'ai compris l'état des âmes qui ne voient plus qu'un point unique : amour des hommes. Or je sais, par la grande science chrétienne, que cet amour ne pourrait à aucun degré subsister, s'il n'y avait pas dans ces âmes quelque attache implicite à Dieu. J'entends quelque attache de sens intime et de volonté. Je sais quels trésors et quels germes peuvent rester enfouis dans les abîmes cachés du cœur, au milieu des plus profondes ténèbres de l'esprit.

Et voici que je me demande aujourd'hui si moi qui proclame Dieu avec ardeur, par la parole et la pensée, si moi je suis plus profondément attaché à Dieu que plusieurs de ceux qui, en ce moment, ont cessé de le voir, et l'ont quitté par la pensée. Ils blasphèment Dieu par la parole et la pensée, et ils sont bien coupables. Mais moi, qui le pense et le parle, je le blasphème peut-être par ma vie,

par mes longues résistances à ses plus fortes inspirations; je le blasphème peut-être plus odieusement et plus irréparablement, qu'ils ne le font par leur doctrine. Ils sont coupables, mais qui peut dire : Moi, je suis moins coupable qu'eux? Voilà la vérité que tout chrétien reconnaîtra, et que tout prêtre qui, dans la lutte intellectuelle, frappe, selon la justice, les dangereux et coupables docteurs de l'athéisme, doit porter dans son cœur.

Mais tout cela étant bien entendu, je recommence la lutte et suis forcé, contre ces écrivains dangereux et coupables, de reprendre ma terrible démonstration. J'ai dit *secte d'athées,* et je vais démontrer ce mot.

IV.

Je le répète, on le croira difficilement, mais il faudra le croire en le voyant : Le principe qui est né de nos jours; ce principe qui, disent les sophistes, sépare, comme par un abîme, l'avenir et le passé de l'esprit humain; ce principe qui constitue l'essence même de la science, c'est

l'athéisme : l'athéisme, ai-je dit, voilà le principe et l'axiome de la secte.

Mais quoi ! quelqu'un dit-il en propres termes : Notre principe c'est l'athéisme ; ou bien : Notre principe c'est la négation de Dieu ? Non, aucun des écrivains que j'ai en vue ne parle ainsi, car tous sont décidés à maintenir le nom de Dieu, peut-être même l'idée de Dieu. Ils ne disent pas : Notre principe premier, nécessaire et fondamental, c'est la négation de Dieu. Ils disent : *C'est la négation du surnaturel.* L'essence de la critique, c'est la négation du surnaturel. Tel est l'axiome.

Mais, à leurs yeux, qu'est-ce que le surnaturel? Écoutez cette définition : « Notre principe « consiste à se tenir constamment en dehors du « *surnaturel,* c'est-à-dire de *l'imaginaire*... C'est « le principe dominant de la vraie histoire, « comme de toute vraie science, que ce qui « n'est pas dans la nature n'est rien, et ne saurait être compté pour rien, si ce n'est pour « une idée[1]. »

[1] M. Havet, *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1863.

Ainsi, le principe de la secte ne consiste qu'à se tenir constammeut en dehors du *surnaturel,* c'est-à-dire à savoir que ce qui n'est pas dans la nature n'est rien, si ce n'est une idée ; en d'autres termes, à savoir qu'au-dessus de la nature il n'y a pas de Dieu, point de Dieu réel et vivant, mais seulement l'idée abstraite de Dieu.

« Le dogme nouveau, dit l'un d'eux, élimi-
« nant définitivement toutes les volontés *sur-*
« *naturelles* connues sous le nom de dieux,
« d'anges, de démons, *de providence,* montre
« que tout obéit à des lois naturelles qu'on
« appellera, si l'on veut, les propriétés imma-
« nentes des choses...... C'est là notre caté-
« chisme[1]. »

« La philosophie positive met hors de cause
« les théologies qui, sous forme de fétichisme,
« de polythéisme et de monothéisme, suppo-
« sent une action *surnaturelle*[2]. »

« Les sciences, dit le même écrivain, se

[1] Littré. *Conservation, révolution et positivisme,* p. 26.
[2] *Ibid.,* p. 61.

l'athéi [illegible] res et
cipe [illegible] natu-
Ma[illegible] l'idée
mes : [illegible] n'en
Notr[illegible] ré-
auc[illegible] marche
ains[illegible] pou-
de l[illegible]
dis[illegible] Renan,
et [illegible] oublier
di[illegible] marche
de[illegible] qui
T[illegible] ans

[illegible] homme

[illegible] suppo-
[illegible] erreur à
[illegible] part
[illegible] plus

« que dans la conduite matérielle de l'uni-
« vers[1]. »

Dans ces deux textes, l'athéisme est exprimé soit par ces mots : *pas d'être libre supérieur à l'homme;* soit par ces autres mots qui pour l'auteur sont équivalents : *aucun agent surnaturel.*

« L'expérience, dit le même auteur, a banni « définitivement des faits les agents intention- « nels et les volontés libres autres que celles de « l'homme[2]. »

Il est donc manifeste que, pour toute la secte, négation du *surnaturel* ne veut pas dire seulement négation du *miraculeux,* mais négation de Dieu, négation de tout être intelligent et libre autre que l'homme.

En sorte que le principe premier, l'axiome fondamental de toute la secte, c'est l'athéisme.

Quand ils déclarent que l'essence de la critique, c'est la *négation du surnaturel,* cela veut dire, vous le voyez, que l'essence de la critique, c'est la négation de Dieu.

[1] *Explications,* p. 24.
[2] *Origine du langage*, p. 240.

Mais nous l'avons déjà dit, ce n'est pas seulement leur principe, c'est, à leurs yeux, le principe indiscutable, qu'il faut admettre d'abord pour être capable de science ; et si quelqu'un à l'avenir refuse d'admettre ce principe, la secte déclare qu'elle cesse tout rapport intellectuel avec lui.

Écoutez encorc une fois ces déclarations :

« Ce principe a mis entre l'avenir et le passé, dans l'ordre intellectuel, un abîme infranchissable. *Ceux qui refuseraient encore d'admettre ce principe n'ont rien à faire* de nos livres, et nous, de notre côté, nous n'avons pas à nous *inquiéter de leur opposition et de leur censure*, car nous n'écrivons pas pour eux. Et si l'on n'entre pas dans cette discussion, « *c'est par l'impossibilité* « *d'y entrer sans accepter une proposition inac-* « *ceptable, c'est que le surnaturel soit seulement* « *possible* [1]. »

« C'est perdre son temps, dit M. Renan, que « de discuter encore avec celui qui croit *au sur-*

[1] M. Havet, *Revue des Deux-Mondes* du 1er août 1863.

« *naturel.* Le critique, sans disputer avec des « esprits bornés et décidés à rester tels, pour- « suivra sa route[1]. »

C'est donc plus qu'une secte d'athées, c'est une secte ayant pour principe même l'athéisme sans discussion. Mais comme je l'annonçais, il y a quinze ans, et comme l'Évêque d'Orléans le déclare dans son *Avertissement*, le principe de la secte, s'il faut tout dire, n'est pas seulement l'athèisme, et l'athéisme sans discussion, *c'est l'athéisme sans discussion, plus un mensonge ;* c'est la prétention d'établir l'athéisme en maintenant le nom de Dieu ; c'est un effort pour supprimer le sens de ce mot nécessaire, en conservant le mot ; conserver le vieux mot, en supprimant la chose ; en un mot l'athéisme, plus un mensonge.

Écoutez le chef de cette entreprise, le maître de cette métaphysique. Voici comment il conserve le nom de Dieu : « Dieu se démontre de « la manière la plus simple et la plus rigou-

[1] *Liberté de penser*, t. III, p. 464, 465.

« reuse, et comme une vérité mathématique...
« Toute affirmation, quel qu'en soit l'objet, est
« une affirmation de Dieu, et peut servir de
« matière à la démonstration de son existence
« et de ses attributs. Oui, on a eu raison de le
« dire, tout révèle, tout affirme, tout démon-
« tre Dieu, le brin de paille aussi bien que l'u-
« nivers[1]. »

Voilà donc Dieu bien démontré, oui, certes, mais quel Dieu? C'est le Dieu qui n'est pas, qui n'est qu'une abstraction, ou qui n'est qu'une idée dans l'homme. Écoutez la conclusion dernière du dialogue sur Dieu :

« Si Dieu n'est qu'une idée, objecte l'inter-
« locuteur au métaphysicien qui lui enseigne
« l'athéisme, il s'ensuit que l'existence de Dieu
« tient à celle de l'être pensant. Donc suppri-
« mez l'homme, et Dieu n'existe plus. Point
« d'humanité, point de pensée, point d'idéal,
« point de Dieu. »

Le métaphysicien répond : « Vous l'avez dit :

1 Vacherot, *la Métaphysique et la Science*, p. 513.

« Dieu n'existe que pour l'être pensant......
« Pourquoi le nier? Vous voyez assez clair
« maintenant dans ces questions pour n'être
« plus la dupe des mots [1]. »

Le lecteur voit comment, après deux volumes de préparation, l'initiateur avoue à l'initié qu'il n'y a point de Dieu : « Vous voyez assez clair « maintenant. »

Eh bien ! je le demande solennellement, est-il permis de se jouer ainsi de la parole, de la pensée, de la raison publique, en s'efforçant de démontrer l'identité de l'athéisme et de l'adoration?

V

Nous avons donc en effet devant nous une secte d'athées et de sophistes dont l'état mental est ceci : au-dessus de l'homme et du monde, ils ne voient rien. Point de Dieu, point de Père, point d'être supérieur à l'homme. Chacun d'eux

[1] Vacherot, *la Métaphysique et la Science*, p. 584 et 585.

peut dire en lui-même : « C'est moi, moi, dis-je, qui suis en ce moment le plus haut sommet d'intelligence et de conscience qu'ait atteint l'univers; et ce sommet, c'est Dieu, c'est moi. Ainsi pensent réellement ceux d'entre eux qui se croient plus grands que les autres. Hors de nous, disent-ils tous, les autres hommes sont des enfants. Nous seuls savons qu'il n'y a au-dessus de nous que le vide, nous savons que cet idéal qui semble nous appeler n'est que nous-mêmes, n'est qu'en nous et par nous.

« Rien n'était : voilà le principe de toute chose. Mais peu à peu le néant s'est ému, le vide s'est développé, les choses sont devenues, et elles sont montées jusqu'à nous.

« L'ensemble des choses est un effet sans cause, c'est un néant qui commence par s'étendre et finit par penser.

« Mais dès lors le néant est principe et devient; s'il est principe et s'il devient, s'il s'étend et s'il pense, il était donc. Donc le néant et l'être sont identiques. Comment tout ne serait-il pas identique, puisque tout n'est que ce principe

unique : vide et néant en développement?

« Voilà le fond de la métaphysique, le fond de ce qui est. Mais c'est aussi le fond de la logique, la loi du développement des êtres et des idées. Tout va du pour au contre, telle est la loi des choses et des idées, et ce que les anciens, et les hommes enfants d'aujourd'hui, regardent comme vrai et faux, bien et mal, ne sont que les deux faces ou les deux moments nécessaires des choses et des idées. Et ces deux faces des choses et des idées sont identiques. »

Tel est, je le répète, l'état mental de ces tristes sectaires, qui apportent au monde une méthode nouvelle qu'ils appellent la *critique*, laquelle a pour essence la négation de Dieu et du premier principe logique.

Et de fait, leurs écrits le montrent, ils ont perdu le principe logique essentiel. Ils ne peuvent raisonner, ils ne peuvent discuter. Ils ont perdu la distinction du *oui*, du *non*, du *pour*, du *contre*. Pour eux, c'est eux qui le prétendent, *aucune assertion n'est plus vraie que l'asser-*

tion contraire. Ils boivent la contradiction comme de l'eau. Ils ont perdu la possibilité de l'attention. A quoi bon l'attention qui discerne, si tout est identique?

— Mais quoi! me dit ici quelqu'un, toute cette littérature informe et tout l'ensemble de ces phénomènes ridicules, tout cela ne s'explique-t-il pas beaucoup plus simplement par cette seule hypothèse qui est claire, féconde, incontestable, nécessaire, intelligible à tous, savoir :

Il y a des sots!

— J'en conviens, certes, et cela était bien entendu dès le commencement de ce discours. Mais l'analyse de cette forme philosophique et scientifique de la sottise est devenue nécessaire aujourd'hui, puisque cette sottise forme secte, et reproduit, pour la seconde fois dans l'histoire de l'esprit humain, l'étonnant phénomène d'une école sophistique. Il est curieux et nécessaire d'analyser ce monstrueux et contagieux état mental, qui cherche à propager, au sein

du monde lettré, la négation du principe premier et nécessaire de la raison, et à poser la propre formule de l'absurde, l'identité des contradictoires, comme étant la formule du vrai.

L'analyse de cet état mental est d'ailleurs nécessaire pour expliquer les livres et l'enseignement de la secte, et pour montrer comment elle travaille à envahir la science, et à fonder une encyclopédie à son image.

Nous allons brièvement exposer au chapitre suivant comment elle a déjà maculé plusieurs sciences, non-seulement la littérature générale et la philosophie, mais l'histoire, la science de la nature, l'ensemble des sciences médicales; comment elle a même essayé, à son début, une absurde invasion jusque dans les mathématiques et dans l'astronomie. Ailleurs nous avons fait une étude particulière du résultat de son invasion dans l'exégèse et la théologie, en étudiant le livre de M. Renan intitulé : *Vie de Jésus* [1].

[1] Voir *les Sophistes et la Critique*, livre II.

VI.

Mais ce qui mériterait un livre à part, ce serait l'influence de la secte sur la morale. Si l'absurde pouvait se populariser, quelle serait, sans parler du principe d'identité (identité du *vrai* et du *faux*, du *bien* et du *mal*), quelle serait, je vous prie, l'influence pratique des dogmes déjà cités : « Il n'y a plus de morale, mais des « mœurs; plus de principes, mais des faits. La « vertu moderne se résume dans la tolérance. « Nous approuvons tout parce que nous com- « prenons tout? » Quelle serait l'influence morale de ces dogmes?

Évidemment, il suffit de poser la question.

Et j'avertis ceux qui propagent de pareils dogmes, et ceux qui les acceptent jusqu'à un certain point, ou ceux qui les tolèrent à titre de simple déduction scientifique, je les avertis qu'ils s'engagent plus loin peut-être qu'ils ne veulent.

Veulent-ils vraiment devenir les corrupteurs de leur génération?

Savent-ils où ils sont déjà descendus? Ignorent-ils que l'enfer est un gouffre en spirale, où l'on découle d'un cercle à l'autre, par voie d'identité, par simple déduction logique?

Je demande si, aujourd'hui sous nos yeux, le cercle des sophistes ne touche pas à celui des roués.

Je demande si ces deux cercles contigus n'ont pas déjà plusieurs membres communs.

Et je demande si les roués ne se moquent point déjà, peut-être, des sophistes, comme conservant encore quelques scrupules et quelque pédantisme de penseurs.

Je demande si la voie ordinaire de la presse publique suffit ou suffira longtemps à la propagation de tous les sentiments du groupe.

Je demande si l'on n'est pas descendu déjà jusqu'à la publication clandestine des choses que la police doit surveiller.

Qu'est-ce que ce cri vigoureux d'un homme de cœur qui, décrivant la nouvelle Babylone,

signale de petites pages confidentielles et clandestines, intitulées H. B. et dédiées « au petit « comité des vingt-cinq : brochure écrite avec « amour, imprimée avec luxe, et contenant les « plus incroyables débauches d'esprit que le « scepticisme entre deux vins ait jamais aven- « turées dans les ruelles [1]? »

Je demande si ces pages, à leur tour, n'établissent pas l'affinité et la contiguïté du cercle des roués avec le cercle, immédiatement inférieur, où sévit le code criminel?

« Ne saviez-vous donc pas, » s'écrie le critique indigné parlant à l'auteur de H. B., qui se vante d'avoir donné un certain conseil de roué, « ne saviez-vous donc pas, Monsieur, que vous « donniez un mauvais conseil? Ce crime est « prévu par le code criminel et puni de tra- « vaux forcés à perpétuité. »

Voilà où conduit la spirale, Messieurs, par voie d'identité.

[1] Il faut lire à ce sujet les plaintes énergiques de M. Pelletan, soit dans la *Nouvelle Babylone*, chap. VI, soit dans les *Heures de travail*, t. I, n° 22.

Et sachez bien que la spirale d'enfer existe dans tous les temps, chez tous les peuples, et prenez garde! Incomparablement plus effroyable dans l'antiquité, elle suffit encore aujourd'hui, quand on lui fournit des doctrines, à ruiner les nations pour des siècles.

Veuillez relire, dans le trente-neuvième livre de Tite-Live, la découverte que firent les magistrats romains d'un épouvantable nid de vipères, société clandestine établie sur un dogme unique : TENIR POUR ASSURÉ QUE RIEN N'EST MAL : *nihil nefas ducere, hanc summam inter eos religionem esse.* Les Consuls firent fermer les portes de Rome, et mirent la main sur plusieurs milliers d'initiés. Ceux qui s'étaient bornés à l'enseignement du dogme furent enfermés ou surveillés; ceux qui avaient passé à la pratique : « meurtre ou viol, faux témoignage, « fausses signatures, suppositions de testa« ments, » *qui stupris aut cædibus violati erant, qui falsis testimoniis, signis adulterinis, subjectione testamentorum;* ceux-là furent mis à mort.

Tel est le fond du gouffre des déductions, auquel vous donnez vos doctrines. Est-ce là ce que vous voulez? Ne voyez-vous donc pas que votre métaphysique, aussi bien que votre logique, est la propre philosophie qui règne dans ces abîmes? Ne comprenez-vous pas du moins que vous êtes les *penseurs conformes* à l'esprit et à l'entreprise de ceux qui, aujourd'hui, veulent transformer le centre de la France en Babylone nouvelle, en capitale des plaisirs du globe, en temple de Corinthe pour l'univers entier? Encore une fois, est-ce là ce que vous voulez?

CHAPITRE VI.

Tout ce qui précède n'est autre chose que la description des efforts de la secte pour maculer et pour détruire la logique et la métaphysique.

Ils font un effort analogue pour sophistiquer toutes les sciences.

En mathématiques, en physique, en astronomie, en chimie, leur entreprise ne saurait être que ridicule. Nous en allons parler très-brièvement.

Mais en psychologie, en physiologie, dans l'ensemble des sciences médicales d'une part, puis d'autre part dans la philosophie générale des sciences, en histoire, en exégèse et en théologie, leur invasion est très-nuisible et il y faut appeler l'attention.

I.

En mathématiques d'abord, il suffit de citer les puériles élucubrations de Hegel cherchant, dans la géométrie ou dans l'algèbre, l'identité du *pour* et du *contre,* du *plus* et du *moins*.

J'insiste sur Hegel, parce que l'on s'obstine à en faire un grand homme, et parce que la secte dont il est père continue à en adopter les principes et les résultats, tout en disant qu'il ne s'agit plus de Hegel.

Pour trouver, en algèbre, une analogie à l'identité des contraires, Hegel veut démontrer l'identité des deux signes algébriques *plus* (+) et *moins* (—). Pour cela il raisonne ainsi :

« Qu'on vous doive dix écus, ou que vous deviez dix écus, c'est toujours dix écus. Donc *plus* dix et *moins* dix sont même chose. »

Je lis aussi dans la même page « que — 8 + 3 « font onze unités. »

Et je copie sur le texte allemand de Hegel

(*Grande Logique,* tome IV, 52) les équations suivantes, posées comme bonnes, et commentées philosophiquement :

$$1^{o}\ +y-y=y$$
$$2^{o}\ +y-y=2y$$
$$3^{o}\ (+a)\times(-a)=+a^{2}.$$

Je parlerai plus tard de l'effort de Hegel, continué par ses disciples, pour abuser de la géométrie, à propos des notions d'infiniment petit et d'infiniment grand. On peut dire que, sous ce rapport, ils sont parvenus à pervertir, dans plusieurs esprits, la philosophie des mathématiques, et la grande idée de l'infini géométrique, sans laquelle, dit Pascal, on n'est pas géomètre. J'ajoute que cette mutilation de la philosophie mathématique exerce nécessairement quelque influence sur la philosophie générale, et sur le sort des deux catégories principales de l'esprit humain, la notion du fini et celle de l'infini. De là, cet incroyable renversement dont se plaignent les vrais penseurs : il n'est pas rare de rencontrer des

hommes ayant quelque teinture scientifique, qui soutiennent à la fois ces deux choses : l'une, que l'infini géométrique n'existe pas, c'est-à-dire qu'il n'y a pas, en géométrie, la notion de l'infini, mais seulement celle de l'indéfini; l'autre, que l'infini réel existe, par exemple dans le nombre infini des étoiles. Par un renversement étrange, ils nient l'infini abstrait de la géométrie, et, en physique, ils affirment l'infini concret : double absurdité. C'est le contraire qui est évidemment la vérité.

Disons en outre que Hegel trouve dans l'élément infinitésimal une occasion de proclamer l'identité de l'être et du néant. Car, dit-il, l'élément infinitésimal, c'est la quantité prise *au moment où, cessant d'être rien, elle n'est pas encore quelque chose*. Puisqu'elle cesse d'être rien, elle est donc *quelque chose;* n'étant pas encore quelque chose, *elle n'est rien*. Donc elle est à la fois *quelque chose* et *rien* : identité de l'être et du néant!

Laissons ces facéties.

II.

Quant à l'astronomie, citons un passage textuel de Hegel, où le sophiste, au milieu d'une dissertation dénuée de sens, prend à l'égard de la nature un ton de créateur et de juge qui touche au plus parfait comique. Je cite ce long passage à cause de l'importante conséquence que j'en prétends tirer :

« Les corps planétaires, comme étant immé-
« diatement concrets, dit-il, ont l'existence la
« plus parfaite. On a coutume de considérer le
« soleil comme plus parfait. Mais c'est que la
« raison vulgaire aime mieux l'abstrait que le
« concret. C'est aussi pour cela que l'on estime
« les étoiles fixes plus que les corps du système
« solaire... Mais les étoiles appartiennent au
« monde mort de la répulsion. Leur confi-
« guration peut être l'expression de rapports
« vrais, mais elles n'appartiennent pas à la
« matière vivante, laquelle est caractérisée par

« la distinction de centre à centre. L'armée « des étoiles n'est qu'un *monde formel*, où « n'existe qu'une première détermination uni- « latérale. Qu'on n'aille pas comparer le sys- « tème des étoiles au système solaire, qui est « le système de la réelle rationabilité. Qu'on « honore les étoiles pour leur placidité, mais « qu'on ne les juge pas comparables en dignité « aux corps concrets individuels (les planètes). « L'espace laisse de sa plénitude échapper beau- « coup de matière. Et cette éruption de lumière « est tout aussi peu admirable qu'une éruption « cutanée sur l'homme, ou que la grande abon- « dance des mouches. Que le calme des étoiles « fixes intéresse le sentiment; que les passions « s'apaisent dans la contemplation de cette « simplicité placide. Mais ce monde-là, au point « de vue philosophique, est dénué de l'intérêt « qu'il peut avoir pour le sentiment. Qu'il s'é- « tende en multiplicité dans l'immense espace, « ce n'est là que l'infini vide, extérieur, néga- « tif... Les étoiles fixes sont le domaine de « l'abstraite et indéfinie dispersion, et le hasard

« exerce une influence réelle sur leur groupe-
« ment [1]. »

On me dispensera de tirer de cette encyclopédie insensée des textes analogues sur la physique et la chimie; cet exemple suffit.

Je demande à tous les hommes qui s'occupent de science ce qu'il faut penser d'un pareil esprit. Que l'on veuille bien se représenter cette même impertinence d'assertion, cette même barbarie d'ignorance, ce même évanouissement de pensée, appliqués à l'histoire, à la religion, à la logique, à la morale, à la psychologie, à la physiologie. Or c'est précisément là ce qu'entreprend ce bavard ridicule dans l'encyclopédie d'où est tirée cette astronomie. Mais, parce que l'effronté sophiste, qui jamais ne fut autre chose qu'un sot illustre, annonce qu'il apporte au monde la lumière, et qu'il va détruire Dieu, la morale et le christianisme, aussitôt les lettrés s'attroupent, et la conspiration de la sottise, jointe au brutal esprit d'athéisme et de radi-

[1] *Encyclopédie*, § 268.

cale négation, qui ravage et qui tue tant d'âmes, fait de ce pauvre monstre un grand homme.

En quoi, je vous le demande, ce maître des Sophistes contemporains diffère-t-il de ces fous qui, tous les jours, accablent l'Académie des sciences de mémoires absurdes, où toute la science présente est démontrée fausse; où le système entier de la nature est expliqué à fond; où, pour le moins, l'art de faire de l'or est trouvé, ainsi que la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel? La philosophie hégélienne de la nature est de cet ordre, ainsi que tout le reste de la doctrine. Et aujourd'hui même, en France, la logique, la métaphysique, la psychologie, la physiologie et la théologie, traitées par les fils de Hegel, sont de la même valeur. C'est ce que nous allons montrer sans trop de paroles.

Occupons-nous d'abord de la tentative d'invasion de la secte dans le domaine des sciences physiologiques et médicales.

III.

Ici nous avons la joie de reconnaître que le bon sens des vrais savants commence à s'élever avec la plus grande énergie contre cette invasion de l'absurde. J'ai sous les yeux une leçon d'ouverture d'un cours de pathologie générale dirigée contre l'une des deux sections de la secte, et dont voici les premiers mots : « Je ne « sais pas un ensemble d'idées plus destructeur « de toute vraie science, et plus particulière- « ment funeste à la science des faits vitaux, que « celui que je viens combattre ici... Contre un « tel enchaînement de sophismes et de pré- « jugés... je crois utile de protester. Je me suis « pris trop souvent à regretter les abaissements « inouïs où demeurent plongées les questions « de doctrine, je déplore trop la langueur ac- « tuelle des intelligences, dont la plupart sem- « blent devenues impuissantes à penser, et qui, « dans cette impuissance, ont contracté le mé- « pris même de la pensée, pour que je ne tente

« pas un appel à des forces qui ne font peut-être
« que sommeiller[1]. »

Je demande au lecteur la permission de continuer ces citations pleines d'intérêt et de lumière.

« Parmi les tentatives de philosophie et de
« synthèse qui se poursuivent en ce moment
« dans notre science, il en est une, savamment
« et opiniâtrement conduite, qui flatte d'incu-
« rables faiblesses, systématise hardiment les
« plus infimes préjugés, élève à la hauteur
« d'un dogme le mépris et l'abandon de toutes
« les questions vivantes, éternelles préoccupa-
« tions des grands esprits, et fondements né-
« cessaires de toutes les sciences. Je veux par-
« ler de la philosophie qui s'intitule positive,
« laquelle, par des assauts incessants, s'efforce
« de se soumettre l'ensemble des connaissances
« biologiques. La science de l'être vivant sem-
« ble à bon droit la plus importante de toutes
« les conquêtes : la secte nouvelle comprend

[1] M. Chauffard : *Leçon d'ouverture du cours de Pathologie générale.*

« que ce domaine assuré lui vaudrait bientôt « tous les autres, et que la conception positive « du monde appartient à qui possède la conception positive de l'homme. La philosophie positive s'est donc faite essentiellement biologique et médicale : c'est à ce seul titre que je « dois l'examiner ici.

« ... Sous le haut patronage de M. Littré, « toute une école médicale s'organisa peu à « peu, et le code médical de la doctrine parut « enfin sous la forme d'un dictionnaire de médecine, où les noms associés de MM. Littré « et Robin désignent les auteurs d'une œuvre pleinement systématique et personnelle.

« Je viens d'appeler ce dictionnaire le code « médical du positivisme : ceux qui l'ont étudié ne trouveront pas exagérée cette expression. C'est vraiment un fait remarquable que « la persistance et l'abondance avec lesquelles, « à une foule de mots divers, reparaît l'exposition de la pensée positiviste. Cette pensée « embrasse tout : elle juge, à son point de vue, « et les systèmes généraux qui se partagent

« l'histoire de la médecine, et toutes les hautes « questions que soulève l'observation de l'être « vivant; elle mêle et les notions de philosophie « pure, et les notions de philosophie médicale; « elle traite de l'âme et de la logique, comme « du cerveau et de la sensation. Par d'innom- « brables circuits, le lecteur est sans cesse ra- « mené vers un point, la positivité, qui, nouvel « absolu, domine tout...

« Ce n'est pas sans amertume ni sans honte « que je vais aborder ce nouveau sujet... Ici, « plus l'ombre ni l'excuse de l'originalité, mais « la longue suite de sophismes décrépits que le « sensualisme répète, depuis le siècle dernier, « devant des générations sur lesquelles il pré- « lève un auditoire énervé, où le nombre com- « pense les adhésions saines et viriles. Irai-je, « après tant d'autres, frapper sur toutes ces « corruptions de la pensée, et trouverai-je d'as- « sez énergiques accents pour vous communi- « quer les étincelles d'un mépris que je ne « pourrais dissimuler? Oui, peut-on se sous- « traire à un sentiment d'amertume et de honte

« quand on voit réfugiés et vivants parmi nous, « que dis-je? acceptés par des savants d'une « autorité incontestée, des préjugés infimes « qui devraient être chassés depuis longtemps « de toute pensée éclairée, de toute raison dé« veloppée par la science et l'observation?...

« Nous nous bornerons à citer l'enseigne« ment de cette philosophie sur l'âme et sur « l'esprit, sur la pensée et sur l'idée, devenues « de simples dépendances de la biologie.

« L'*âme*, nous dit-on, exprime, considérée « anatomiquement, l'ensemble des facultés du « cerveau et de la moelle épinière, et, considé« rée physiologiquement, l'ensemble des fonc« tions de la sensibilité encéphalique, c'est-à« dire la perception, tant des objets extérieurs « que des objets intérieurs; la somme des be« soins, des penchants qui servent à la conser« vation de l'individu et de l'espèce, et aux « rapports avec les autres êtres; les aptitudes « qui constituent l'imagination, le langage, « l'expression; les facultés qui forment l'en« tendement; la volonté; et enfin le pouvoir

« de mettre en jeu le système musculaire et « d'agir par là sur le monde extérieur. Car, « nous disent MM. Littré et Robin, il faut ré- « server le nom d'âme à l'ensemble des facultés « du système nerveux central en sa totalité. On « peut donc définir logiquement l'*esprit* : la « propriété qu'a le cerveau de connaître le vrai « et le faux.

« On donne le nom d'*idée*, en physiologie, au « résultat exprimé ou non du mode d'activité « propre à chaque partie du cerveau. Le mot « *pensée,* pris comme substantif du verbe pen- « ser, désigne l'activité générale de toutes les « parties du cerveau mises en jeu lorsqu'on « poursuit *une idée simple, c'est-à-dire tel résultat* « *que peut fournir l'action* D'UNE SEULE PARTIE « CÉRÉBRALE, *ou composée, c'est-à-dire qui est le* « *résultat commun de l'action* DE PLUSIEURS PAR- « TIES.

« Tout est profond dans cette double défini- « tion, et il faut en méditer chaque membre « pour bien saisir ce que le tout contient. Je « n'arrêterai pourtant pas votre attention sur

« la lumineuse distinction entre l'idée et la pen« sée : l'une, résultat de l'activité propre de « chaque partie du cerveau; l'autre, indiquant « l'activité des parties du cerveau poursuivant « une idée. Non, la vraie découverte et le vrai « progrès sont la différence entre *l'idée simple* « fournie par *l'action d'une seule partie cérébrale,* « et *l'idée composée* résultat de *l'action de plu« sieurs parties;* chacune de nos idées a ainsi, « dans notre cerveau, son organe particulier et « sa place; et quand plusieurs organes fonc« tionnent à la fois, le produit est une idée « composée ! ! »

D'après ce qui précède, on peut commencer à comprendre ce que j'ai affirmé, savoir : que la secte d'athées et de sophistes qui se développe parmi nous a entrepris de maculer les sciences, et toutes les sciences, sans exception.

IV.

Déjà, par son influence délétère et conta-

gieuse comme la folie, elle a éteint parmi nous, depuis quelques années, une partie des forces de la pensée publique, et ôté l'exercice régulier de la raison à un certain nombre d'esprits.

Il est donc temps que la Critique, armée de toutes les forces de l'attention, du sens commun et de la science, tombe sur la secte, pour la détruire radicalement, et pour l'anéantir dans la lumière.

Il est temps que tous les esprits, qui prétendent à quelque usage de la pensée, se recueillent dans l'attention et s'exercent à la critique, c'est-à-dire au discernement des doctrines. Pour cela, il ne suffit pas de lire. O lecture, paresse déguisée! Il faut travailler, réfléchir, comparer et juger. Il faut voir de ses propres yeux; il faut penser soi-même, de sa personne; il faut que la raison, en vous, ait plusieurs fois réellement exercé, sur plusieurs cas particuliers, son légitime et nécessaire office de juge. Il faut introduire, dans l'éducation, quelques exercices méthodiques touchant l'art de juger. Il faut

que, dans les classes de rhétorique et de philosophie, et dans les catéchismes de persévérance, et jusque dans les pensionnats de filles et les couvents, chaque être doué de raison apprenne à se défendre contre le mensonge imprimé, et à maintenir fermement sa raison en présence de l'absurde. Il faut que chaque esprit sache se protéger contre les malfaiteurs littéraires, et repousser leurs attentats contre Dieu, contre l'âme, la vertu, la pudeur, la raison, la conscience et la foi.

J'offre en ce volume même, dans l'Appendice, des exemples choisis, très-curieux et très-instructifs, qui suffisent comme bases d'exercices.

Je supplie le lecteur de travailler et d'approfondir par lui-même ces textes sophistiques; je le supplie de conseiller aux autres le même travail. Et je ne cesserai de dire que quelques jours d'études, quelques heures de méditation sur ces textes, suffisent à éclairer pour toute sa vie, sur le point capital du discernement des doctrines, tout esprit attentif qui aura

suivi mon conseil. Que le lecteur me le pardonne, mais je suis décidé à répéter, à chaque page de ce livre, cette recommandation.

V.

Ce que j'ai cité ci-dessus, de Hegel, était manifestement ridicule. Mais ses disciples, déclarés ou secrets, font-ils mieux? Ceux qui parlent français et savent écrire — il y en a un dans ce cas — évitent, souvent du moins et dans la forme, ce qui choque le bon sens; mais, au fond, traitent-ils mieux que Hegel la science et la raison? Voici un exemple récent : il s'agit de la philosophie de la nature, de la philosophie générale des sciences, laquelle s'étend de l'atome jusqu'à Dieu.

M. Renan essaye de résumer à son point de vue la science de la nature. Qu'est-ce que ce résumé? Que l'auteur le sache ou l'ignore, tout cet essai est un plaidoyer en faveur de la doctrine sophistique de l'identité. L'auteur arrondit par le style, j'en conviens, les arêtes vives

de l'absurdité, mais il en maintient la substance dans tout son poids. En effet, s'il y a une idée dans ces pages, c'est celle-ci : L'univers est un tout identique, qui se transforme indéfiniment, et qui, à force de temps, à partir de rien, devient nature, puis homme, puis Dieu.

C'est bien d'une part la doctrine de l'identité, et d'autre part la doctrine du devenir indéfini sans cause. C'est l'essence même, l'essence précise, toute l'essence de la sophistique, qui consiste à nier les deux principes fondamentaux et nécessaires de la raison, savoir : en logique, *le principe de contradiction*, et en métaphysique, *le principe de causalité*.

Tout commence, dit l'auteur [1], par « une période atomique contenant déjà le germe de « tout ce qui devait suivre. »

Voilà l'identité de toute chose dans l'atome, qui contient le germe de tout, même de l'homme et de Dieu.

Mais l'atome, informe d'abord, se développe et devient molécule, c'est-à-dire corps déter-

[1] *Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1863.

miné. Mais par quelle cause? A force de temps.

« Ne pensez-vous pas que la molécule *pour-
« rait bien être, comme toute chose, le fruit du
« temps?* qu'elle est le résultat d'un phénomène
« très-prolongé, d'une agglutination continuée
« pendant des milliards et des milliards de siè-
« cles? » C'est bien là la doctrine hégélienne, qui conçoit le néant comme devenant peu à peu quelque chose, à force de temps. Pour suppléer à l'absence de cause, on demande des milliards d'années. Mais, si jamais on a pu dire : « Le temps ne fait rien à l'affaire, » c'est bien ici. Évidemment, là où il n'y a rien, le temps, quel qu'il soit, perd ses droits.

Continuons. Toujours à force de temps, et sans cause, la molécule se groupe et devient soleil et planètes, et puis organisme vivant, plante, animal.

« Mais, dit l'auteur, qui nous livrera le se-
« cret de la formation lente de l'humanité, de
« ce phénomène étrange en vertu duquel une
« espèce animale prit sur les autres une supé-
« riorité décisive? »

Voilà l'identité de l'homme et de l'animal, suite nécessaire de l'identité de toute chóse dans l'atome primitif, germe de la molécule, et « germe de tout ce qui doit suivre. » Voilà donc bien la doctrine de l'identité, laquelle implique en théorie et en pratique, nous l'avons vu, la doctrine sophistique de l'identité des contraires et des contradictoires, c'est-à-dire la négation même de l'axiome premier de la raison.

Cette philosophie de la nature est donc fondée d'abord, en logique, sur la négation du principe logique.

Nous allons voir qu'elle est fondée aussi en métaphysique sur la négation du *principe de causalité*.

Car comment ce tout identique, par quelle cause cet atome devient-il d'abord molécule, puis soleil et planète, puis plante et animal, et d'animal devient-il homme?

Toujours à force de temps. « Le temps fut « encore ici l'AGENT *par excellence*. L'homme est « arrivé à ce qu'il est par un progrès obscur « qui dura des millions d'années.

« On ne peut calculer la durée de la période « obscure de l'histoire de notre planète durant « laquelle l'homme se fit. Mais cette grande « période sera, par le progrès des sciences, divi« sée en époques que voici : L'histoire avant le « langage, et puis l'histoire avant la réflexion. « Ces deux époques sont la période de l'huma« nité inconsciente, puis survient une période « de conscience qui n'a guère que deux mille « cinq cents ans, sur lesquels trois ou quatre « cents ans seulement, avec pleine conscience « de toute la planète et de l'humanité. »

Mais quoi! tout cela s'explique-t-il simplement comme la formation de la molécule « qui « pourrait bien être, comme toute chose, le « fruit du temps?... » Le temps est-il donc en effet « l'AGENT *par excellence*... Le temps, dit ce « naturaliste, me semble de plus en plus le « *facteur universel*, le grand *coefficient* de l'é« ternel devenir! »

Parlez clairement, et ne dites pas, comme toujours, deux choses au lieu d'une. Laquelle des deux voulez-vous dire? Le temps est-il l'a-

gent par excellence, le producteur réel, fécond, dont « toute chose est le fruit? » Ou bien n'est-il que le *coefficient,* en ce sens seulement que les choses se font avec le temps et dans le temps? Cette dernière assertion serait assurément fort simple. Si c'est votre pensée, effacez l'autre, effacez *agent par excellence;* effacez *fruit du temps,* expression fausse ; effacez même *facteur universel,* expression louche et double.

Vous savez bien que le temps ne suffit pas. Vous savez même fort bien que le temps ne fait rien à l'affaire. Après avoir posé, simplement et sans restriction, ces assertions fausses : « Le « temps *agent par excellence,... facteur universel* « *dont toute chose est le fruit,* » vous arrivez à reconnaître que « seul le temps reste éternelle-« ment stérile. »

Il faut donc une cause. Quelle est-elle ? « Une « sorte de ressort intime poussant tout à la vie, « et à une vie de plus en plus développée, voilà « l'hypothèse nécessaire.

« Il faut la tendance permanente à être de « plus en plus; le besoin de marche et de pro-

« grès. Il faut admettre dans l'univers ce qui se « remarque dans la plante et l'animal, une « force intime qui porte le germe à remplir un « cadre tracé d'avance. Il y a une conscience « obscure de l'univers qui tend à se faire, un « secret ressort qui pousse le possible à exis- « ter. »

Il y a tout pour l'univers un cadre tracé d'a- vance, et il y a une force intime qui porte le germe à remplir le cadre. Voilà la cause.

D'après cela voici comment l'homme devient Dieu.

C'est en vertu « de cette force intime, de ce « secret ressort, et de cette tendance au pro- « grès.

En effet : « Quand la chimie, au lieu de qua- « tre-vingts ans de progrès, en aura cent mil- « lions... qui sait si l'homme ou tout autre être « intelligent n'arrivera pas à connaître le « dernier mot de la matière, la loi de la vie?... « qui sait si, maître du secret de la vie... il « n'en modifiera pas les conditions?... Qui sait « en un mot si la science infinie n'amènera pas

« le pouvoir infini? L'être en possession d'une « telle science et d'un tel pouvoir sera vrai- « ment maître de l'univers. »

« Dieu alors sera complet, si on fait du mot « Dieu le synonyme de la totale existence. En « ce sens même, Dieu sera plutôt qu'il n'est : il « est *in fieri* (c'est le mot de Hegel, *im Werden*), « il est en voie de se faire [1]. »

On le voit, par une transformation très-lente, qui demande des milliards et des milliards de siècles, par une transformation qui comme toute chose est le *fruit du temps, dont l'agent par excellence est le temps*, quoiqu'il faille ad-

[1] Je dois citer tout l'alinéa. « Mais s'arrêter là serait une « théologie incomplète. Dieu est plus que la totale existence, « il est en même temps l'absolu. Il est l'ordre où les « mathématiques, la métaphysique, la logique sont vraies. Il « est le lien de l'idéal, le principe vivant du bien, du beau, « du vrai. Envisagé de la sorte, Dieu est pleinement et sans « réserve, il est éternel et immuable, sans progrès ni *deve-* « *nir.* » Sauf le mot « principe vivant » qui, dans la doctrine des sophistes, est fautif, et que M. Vacherot blâmera, il s'agit ici du Dieu purement abstrait, lequel n'existe pas; qui est l'idée (non réelle, mais abstraite) du monde, comme le monde est la réalité de Dieu.

mettre aussi comme hypothèse nécessaire la tendance au progrès; *avec ces deux éléments, temps et tendance au progrès qui expliquent* l'univers, on voit que, sans autre cause, la période atomique, contenant déjà le germe de tout ce qui devait suivre, produit d'abord la molécule, qui produit le soleil et les planètes, qui produisent la plante, puis l'animal, qui lui-même devient homme par voie de formation lente : phénomène étrange en vertu duquel une espèce prend sur les autres une supériorité décisive. Puis par le progrès de la science, et particulièrement de la chimie, à force de millions d'années, l'homme acquiert la *science infinie*, et par suite *le pouvoir infini*. L'homme ainsi devient Dieu. Dieu alors est complet.

Vous voyez ici en action, dans la philosophie des sciences, la doctrine de l'identité, cette doctrine sophistique qui, en logique, nie le principe de contradiction, et en métaphysique, le principe de causalité; qui, niant le principe de contradiction, admet par conséquent l'identité des différences, et même l'identité des incom-

mensurables, et même celle des contraires et des contradictoires, et qui, dès lors, ne voit aucune difficulté dans le passage du néant à l'être, puisqu'ils sont identiques, quoique contradictoires ; ni dans la transition du fini à l'infini, puisqu'ils sont identiques quoique incommensurables.

Niant en outre le principe de causalité, le sophiste conçoit le développement et le progrès du monde comme une succession continue d'effets sans cause, soit qu'il dise ces progrès opérés par le temps tout seul (qui seul, on en convient, demeure éternellement stérile) ; soit que, se ravisant, il demande en outre, et comme hypothèse nécessaire, une *tendance au progrès*. Mais une tendance au progrès n'est pas une cause qui puisse faire passer le rien à quelque chose, ni le métal à l'animal, ni l'animal à l'homme, ni le fini à l'infini, ni notre science à la science infinie, ni notre puissance finie au pouvoir infini, ni l'homme à Dieu.

L'état mental qui comprend ainsi le développement des choses est bien celui d'un esprit où

les axiomes et les premiers principes logiques sont abolis.

Privée des bases de la raison, cette pensée se laisse entraîner aux représentations les plus grossières de l'imagination. On croit qu'un germe, sans aucune accession du dehors, peut grandir par lui-même ; que le *moins* peut devenir *plus* par ses propres ressources. Tout vient tout seul, pensent-ils ; les choses se font d'elles-mêmes; tout se transforme et se métamorphose en tout.

Ne comprend-on donc pas que c'est là la croyance au fétichisme pur et à la magie absolue?

Quelle est la propre erreur du fétichisme? C'est d'attribuer à une pierre la pensée, la volonté, la liberté, et enfin la divinité. C'est précisément ce qu'on fait.

Vous ôtez Dieu, cause connue, et il vous faut aller à la recherche de causes magiques purement fétichistes.

L'auteur de ce puéril essai de philosophie naturelle a donc bien, en effet, comme nous le disions, posé toute sa doctrine sur la négation

des deux principes nécessaires de la raison, le *principe de contradiction* et le *principe de causalité*. Il croit à l'identité de toutes choses et de toute assertion, et il pense qu'il y a des effets sans cause. Mais, disions-nous, il arrondit les arêtes vives de ces absurdités, par la mollesse du style et par la vague duplicité de la pensée. Il adoucit l'absurdité du passage de tout à tout sans cause (lequel renferme les deux sophismes), en demandant d'abord des milliards d'années pour chaque transformation magique, et puis, en outre, une tendance au progrès, *et ces deux éléments, le temps et la tendance au progrès, expliquent l'univers,* dit-il; ne s'apercevant pas que cette *tendance au progrès,* prise comme cause unique *du progrès,* est manifestement beaucoup plus ridicule que « *la vertu dormitive de l'opium.* »

Et après tout cela, l'auteur termine ce travail par ces mots :

« Alors nous régnerons, nous tous, hommes de l'idée. »

Homme de l'idée!

VI.

Mais je me trompe. Cette parole n'est pas la dernière, et, aussitôt après, il s'en trouve de beaucoup meilleures dont il faut tenir compte à l'écrivain. J'espère bien ne jamais manquer à la plus noble loi de la véritable critique, qui commande de faire ressortir, hardiment et avec joie, tout ce que disent de bon ceux qui se trompent, ceux qui ont tort, ceux même qui tombent dans les plus grands crimes littéraires.

Voici de bonnes paroles :

« Mais nous ressusciterons..... Le sens moral « alors se trouvera avoir eu raison ; la foi, qui « croit contre l'apparence, sera justifiée ; c'est « elle qui aura bien deviné ; la religion se trou- « vera vraie. La vertu alors s'expliquera. On « comprendra alors le but et la signification de « cet instinct étrange qui poussait l'homme, « sans nulle arrière-pensée d'intérêt... au re- « noncement, au sacrifice. La croyance à un « Dieu père sera justifiée.

« L'être moral de chacun de nous est si bien « notre *moi* intime que les grands hommes y « sacrifient leur vie, selon la chair, abrégeant « leurs jours, et au besoin endurant la mort « pour leur vraie vie, qui est leur rôle dans « l'humanité. A ce point de vue, qui est plus « vivant, à l'heure qu'il est, que Jésus? Jésus « n'existe-t-il pas mille fois plus, n'est-il pas « mille fois plus aimé à l'heure qu'il est qu'au « moment où il vivait? C'est en Dieu que « l'homme est immortel. En Dieu vivent de la « sorte toutes les âmes qui ont vécu. Pourquoi « le règne de l'esprit, fin de l'univers, ne se- « rait-il pas ainsi LA RÉSURRECTION DE TOUTES « LES CONSCIENCES? »

Ce dernier mot donne à tout ce texte sa valeur et son sens. La résurrection des consciences, c'est l'immortalité réelle, qui viendra justifier le sens moral, la vertu et la foi, et montrer que la religion était vraie, et qu'en effet nous avions un Père et un Dieu.

O force de la vérité! Bonté du Père et beauté de l'esprit de l'homme! La vérité luit toujours sur

l'âme. L'intelligence n'est jamais si troublée par l'erreur, si mutilée par le sophisme, qu'elle ne puisse recevoir encore quelque rayon de Dieu.

L'écrivain que je cite ici, dont je suis si profondément mécontent, et auquel, dans l'état présent de sa vie intellectuelle, et autant que j'en puis juger par ses livres, je n'accorde ni science, ni logique, ni critique, ni capacité d'attention, cet écrivain a, selon moi, conservé ceci : Il voit, ou du moins entrevoit, assez souvent, des lueurs vraies. Et malgré la logique du système, malgré les regrets de la secte, il les signale. C'est un mérite.

Mais la secte, je le sais, travaille à lui faire perdre ce dernier mérite !

Malheureux homme, je vous le demande, comment pouvez-vous demeurer plus longtemps dans cet état mental qui vous permet de dire que notre Père et notre Dieu est en voie de se faire ; qu'il n'est pas encore, mais sera ; que la science infinie, la puissance infinie, que nous acquerrons peu à peu, est chargée de produire ce Dieu Père en qui vivent les âmes, en

qui *ressusciteront toutes les consciences;* que cette cause finale nécessaire de toute vie et de tout progrès, cet idéal vivant, ce pôle réel de tous les êtres, de tous les cœurs et de tous les esprits, que tout cela sera un jour, mais n'est pas encore aujourd'hui, que tout cela se fait tout seul à partir de l'atome, ou à partir de rien!

Est-ce qu'il y eut jamais, je le demande encore, un plus étrange exemple de croyance au fétichisme proprement dit, et à la magie pure, et au merveilleux absolu?

O raison! raison! réveillez-vous et redressez-vous dans cet homme!

VII.

Résumons tout ce qui précède.

Notre but, dans ce livre que nous avons intitulé *Manuel de critique*, est d'accomplir le devoir le plus nécessaire de la critique dans notre siècle. Le devoir propre de la raison, en ce moment de l'esprit humain, est de séparer enfin nettement les Sophistes des Philosophes,

ou, pour mieux dire, la Sophistique de la Philosophie. Pour y contribuer, j'ai démontré cette thèse :

« Nous sommes aujourd'hui en présence « d'une secte d'athées et de Sophistes. »

J'ai démontré cet énoncé dans chacun de ses termes : *Secte, Sophistes* et *Athées.*

Ils forment secte relativement à la raison universelle du genre humain, puisqu'ils veulent changer cette raison par « une logique univer- « selle » destinée à transformer radicalement l'esprit humain. Ils posent une date, qui est la leur, et qui sépare, comme par un abîme infranchissable, l'avenir et le passé de l'esprit humain.

C'est donc une secte.

Mais c'est une secte de Sophistes, puisqu'ils nient formellement, en théorie et en pratique, l'axiome premier de la raison, le principe nécessaire de la parole et de la pensée, savoir : Qu'on ne peut affirmer et nier en même temps la même chose, dans le même sens et sous le même rapport.

Ils appellent ce principe le principe de l'ancienne logique, et ils le nient. Ils nient la valeur du dilemme, et disent que le dilemme n'est jamais vrai pour la raison. Ils disent, en propres termes, qu'au contraire le principe premier de la métaphysique et de la vraie logique, C'EST L'IDENTITÉ DES CONTRADICTOIRES. Ce sont, nous l'avons vu, leurs propres expressions.

Les faits sont sous nos yeux.

Et non-seulement les Sophistes proclament, en théorie, comme principe logique de la nouvelle philosophie, l'*identité des contradictoires*, ce qui est la propre formule de l'absurde, mais ils l'appliquent dans leurs écrits. C'est là leur procédé réel, et, dans toutes les questions, ils nous présentent le *oui*, le *non*, le *pour*, le *contre*, exactement superposés.

Et c'est ici que j'en appelle à l'attention publique, et que je demande instamment à tout homme qui sait lire de vouloir bien étudier par lui-même les textes entiers et continus que je mets sous ses yeux à la fin du présent vo-

lume. Qu'on me permette de répéter encore une fois cette recommandation; ce travail est l'unique moyen de croire enfin à l'existence réelle de l'étonnante monstruosité. J'ai beau citer leurs théories et leurs propres formules : *Identité de l'identique et du non identique; identité des contradictoires; identité de l'être et du néant, de l'erreur et de la vérité.* Ces citations théoriques n'y font rien. On voit les textes, mais on n'y croit pas. On suppose quelque sens caché qui pourrait expliquer ces formules.

Mais quand un homme, ayant l'intégrité de sa raison, a sous les yeux des textes continus, originaux, où l'auteur, d'une part, affirme en théorie l'identité des contradictoires, et puis met en pratique cette théorie, et pose sur un même point deux conclusions absolument contradictoires; alors seulement les yeux s'ouvrent, et l'on comprend que l'on a en effet sous les yeux une monstruosité, un accident de l'esprit humain, à la fois curieux et horrible, qui doit être classé à part et surveillé avec le plus grand soin.

Je le répète, c'est là un phénomène très-rare, et qu'il est très-important d'étudier pendant qu'il est encore en vie [1].

Veut-on l'étudier en détail comme je l'ai fait moi-même, et comparer son existence présente aux descriptions vraiment parfaites qu'en ont données Aristote et Platon? Qu'on veuille bien lire l'étude approfondie que j'en ai faite, de mon côté, en m'appuyant sur les chefs-d'œuvre d'analyse et de saine et profonde critique des deux grands philosophes de l'ancien monde,

[1] Pourquoi M. Cousin, dans son beau et bon livre intitulé *Histoire générale de la Philosophie*, où il donne les vraies lois de l'histoire de la philosophie, n'a-t-il pas explicitement traité ce point? Par cela même qu'il s'agit dans ce livre des lois et faits normaux de la pensée humaine, et non pas des faits anormaux et des déviations. Il n'a pas traité la *tératologie* intellectuelle, l'histoire des monstres, mais l'histoire des systèmes généraux qui se retrouvent naturellement, ordinairement et à toutes les époques. Le système sophistique, au contraire, est un phénomène rare, comme sont les monstres de la nature. Ce phénomène n'a pu être observé que deux fois dans le cours de l'histoire, pendant très-peu de temps en Grèce, et puis pour peu de temps encore, j'espère, aujourd'hui parmi nous. Mais les textes subsistent et les lois de cette étrange déviation y sont écrites.

qui ont l'honneur d'avoir radicalement purifié de ce mal l'esprit humain pour deux mille ans.

C'est donc bien, en effet, une secte de Sophistes, identique au monstre logique détruit par la belle philosophie grecque. C'est en outre une secte d'athées : SECTE D'ATHÉES ET DE SOPHISTES. Je répète la formule, car je l'ai démontrée.

Pour ces intelligences tronquées, il n'y a pas de Dieu. Au-dessus du monde et de l'homme, il n'y a rien, rien qu'une idée de l'homme, idée qui s'appelle Dieu. Mais Dieu n'existe pas. Voilà leur doctrine bien précise, et ils savent que je les comprends.

Ils nient d'abord l'intervention de Dieu, et posent ceci : Notre principe, le principe de toute science, a pour essence la négation du surnaturel.

La négation du surnaturel, disent-ils aussitôt, c'est la négation de toute existence et de toute force intelligente et libre, plus haute que l'homme et la nature.

C'est donc la négation de Dieu ? Oui, c'est la négation de Dieu, et ils l'avouent. Voyez les

textes cités plus haut. Pour eux, la négation de Dieu est le point de départ de la science. Ils le déclarent, et ils ajoutent qu'ils n'ont rien de commun et qu'ils ne peuvent plus discuter avec quiconque n'admet pas d'abord leur principe, savoir : la négation de Dieu sans discussion, l'athéisme sans phrases !

Mais il se trouve que, par le fait, ces Sophistes qui posent en principe métaphysique la négation de Dieu, posent en même temps en principe logique la négation du premier principe nécessaire de la raison. Ceci d'abord est une coïncidence de fait. Mais cette coïncidence de fait se trouve être, par le fond des choses, une coïncidence nécessaire, une splendide conséquence exigée par la force inéluctable de la raison, lumière donnée de Dieu. C'est qu'en effet la négation de Dieu est précisément identique à la négation du principe même de la raison. Et ce qui est véritablement admirable, c'est qu'Aristote a déclaré cette identité en des pages qui sont assurément le point le plus profond de sa doctrine, et peut-être le plus

admirable trait de génie critique, logique, métaphysique, qui existe dans toute l'histoire de la philosophie. Ceux, dit-il, qui admettent, dans les êtres ou dans les idées, l'existence simultanée des contraires et des contradictoires (ἅμα τὰς ἀντιφάσεις καὶ τἀναντία ὑπάρχειν), il est clair qu'il suffit, pour les réfuter, de leur montrer qu'il existe une nature immuable (ὅτι ἔστιν ἀκίνητός τις φύσις). En d'autres termes, il suffit, pour réfuter les Sophistes qui posent l'identité des contraires et des contradictoires, il suffit de leur démontrer l'existence de Dieu [1]. Ce n'est pas tout, et il se trouve, à la grande gloire de la raison et de la logique, lumière de Dieu et loi de Dieu, que cette même forme monstrueuse de l'esprit qui nie Dieu, qui, par suite, est forcée de nier l'axiome premier de la raison, est en outre forcée, par la même loi, de nier l'autre principe logique : le *principe de causalité : Il n'y a pas d'effet sans cause*. Ils

[1] On trouvera toute cette analyse, texte grec et traduction, au livre indiqué ci-dessus (*Log.*, liv. II, chap. I, n. 6). Je demande à tout lecteur instruit d'étudier cela par lui-même.

nient ce principe évident. D'après eux, il y a des effets sans cause : L'univers même est un effet sans cause. Nous avons vu un essai de Genèse philosophique fondé sur la négation même de cet axiome. En sorte que les deux principes logiques nécessaires, les deux axiomes fondamentaux de la raison, sont niés l'un et l'autre par l'état mental qui nie Dieu.

Les Sophistes nous auront donc aidé à démontrer rigoureusement cette thèse de philosophie religieuse que les chrétiens soutiennent depuis longtemps, savoir : que la négation du surnaturel, dans sa réalité et dans sa possibilité, est identique au fond à la négation de Dieu même, et que la négation de Dieu, du Dieu vivant et personnel, intelligent et libre, est même chose que la négation des principes logiques nécessaires et des axiomes de la raison.

Or cette claire manifestation de l'erreur absolue, si nous savons en tirer parti, si nous séparons nettement ces tenèbres de la lumière, peut et doit être le signal du plus grand progrès philosophique et religieux des temps modernes.

Oh! qu'il est temps qu'on se réveille! Oh! qu'il est temps que la Philosophie, c'est-à-dire la recherche de la science d'ensemble, et l'amour de l'entière vérité, renaisse dans notre Europe! Voyez où les esprits descendent. Méditez l'étonnant phénomène de l'antique esprit des Sophistes, recommençant, après deux mille ans, l'essai d'abolir la raison, de rendre fou l'esprit humain. Lisez les textes sophistiques dont le recueil est sous vos yeux; travaillez-les, je vous en prie, de toute votre attention; avouez que vous ne soupçonniez pas ces abîmes, et comprenez qu'il est grand temps que l'indignation des esprits chasse ces ténèbres, et redemande le jour.

RECUEIL

DES

TEXTES SOPHISTIQUES.

TEXTE A,

RELATIF AU CHAPITRE II.

HEGEL ET L'HÉGÉLIANISME,

PAR M. EDMOND SCHÉRER,

Revue des Deux-Mondes, 15 février 1861. — Fin du nº IV [1].

Quelque vaste qu'elle soit, la conception de Hegel est trop simple ; elle méconnaît les enchevêtrements infinis de la nature, *ses formules craquent et laissent échapper de tous côtés la substance des choses.*

Qu'est-ce, d'ailleurs, que l'absolu [2] ? C'est un cousin germain de l'infini, la négation de toute limite,

[1] Il n'y a aucune interruption dans la citation de ce texte. Tous les textes de cet appendice sont des textes entiers, suivis et continus. On s'est borné à mettre en *italiques* les passages sur lesquels on appelle l'attention. Les notes critiques qui accompagnent ces textes sont de l'auteur du présent volume.

[2] Il s'agit de l'absolu de Hegel, qui intitulait son système : *Philosophie de l'absolu.*

de toute condition et de toute relation ; mais, s'il en est ainsi, l'absolu n'est qu'un mot. On ne peut penser l'absolu, parce qu'on ne peut penser que ce qui est déterminé. La condition de toute pensée et de toute connaissance, c'est la relation. Or, l'absolu implique l'absence de toute relation, puisqu'il est unique et qu'en dehors de lui il n'y a rien. Voilà ce que nous apprend la critique de Kant complétée par celle de Hamilton. On pourrait aller plus loin encore ; l'absolu n'est pas seulement insaisissable, il est encore contradictoire. Comment le définit-on, en effet? Par l'absence de la limite. L'absolu est donc une notion purement négative ; seulement cette notion négative est conçue comme une affirmation, présentée comme une réalité et une substance. *L'absolu*[1], pour qui regarde derrière les mots, *c'est le néant personnifié, c'est-à-dire la contradiction même. Or l'hégélianisme n'est pas autre chose que la philosophie de ce néant.* Ce n'est pas tout enfin. *Si le principe de Hegel est vide, sa méthode est ambiguë.* Tantôt elle se regarde comme dispensée de rien prouver sous prétexte que l'absolu se sert de preuve à lui-même, tantôt elle se vante de la rigueur de ses procédés. Ici elle nous exhorte à nous jeter à corps perdu dans le courant du système ; ailleurs elle affiche la prétention

[1] Cela est très-vrai de l'absolu de Hegel.

de ne rien tenir pour accordé, et, partant d'une donnée première qui s'impose d'elle-même à l'esprit, elle se fait fort d'en tirer tout ce qui existe avec une nécessité qui est celle des lois de la pensée. Arrêtons-nous à cette prétention, et voyons si cette rigueur de procédé ne serait pas une illusion.

Le point de départ est la notion de l'être, notion entendue d'une manière aussi abstraite que possible, puisqu'elle est identique avec le non-être, mais notion qui doit en même temps avoir une certaine réalité, puisqu'elle constitue déjà une forme de l'idée, c'est-à-dire de la réalité souveraine. Malheureusement cette réalité de la notion abstraite est précisément ce qui fait question. Jusqu'ici nous avions cru que l'abstraction n'était qu'une abstraction, qu'une idée n'était qu'une idée : je consens bien à admettre le contraire, mais je voudrais ne le faire qu'à bon escient. Nous avions cru, en outre, qu'une idée supposait un esprit, or il n'y a pas ici d'autre esprit, il n'y a pas d'autre sujet pensant que l'idée elle-même. Voilà donc un terme absolument privé de son sens convenu pour revêtir une signification doublement nouvelle. *Et cependant le système repose sur cette acception arbitraire du mot ! C'est dire que le système a pour principe une équivoque.* On pouvait s'y attendre. Les philosophies de l'absolu nous ont accoutumés à ces artifices de langage. Quand Spinoza

déclare que la substance est sa cause à elle-même, il détourne les mots de leur sens propre, puisque le terme de cause, dans le sens reçu, implique entre la cause et l'effet une distinction dont Spinoza ne tient pas compte. Quand une doctrine issue de Schelling, cherchant à éliminer de l'idée de Dieu tout élément de nature et de nécessité, fait de l'être divin une liberté pure, il est évident de nouveau que le mot de liberté est pris dans une acception inconnue, dans un sens contradictoire, puisque ce mot, d'après l'usage établi, implique des motifs, des mobiles, et par conséquent une nature. Quand un penseur original et longtemps méconnu, Schopenhauer, place le principe des choses dans la volonté, et retrouve ce principe jusque dans le monde inorganique, il devient manifeste qu'il équivoque sur les mots, et peut bien entendre par volonté ce que nous appelons une force, mais non cette détermination consciente du moi pour laquelle nous réservons le terme dont il s'agit. Eh bien ! il en est de même quand Hegel nous parle de l'idée comme antérieure à la chose. En s'exprimant ainsi, il parle un autre langage que le nôtre, car nous avons toujours entendu par idée une image qui se forme ou une conception qui s'opère dans un esprit. *Le fait est qu'on ne peut lire Hegel sans se demander s'il faut le prendre au sérieux*, si sa métaphysique entière ne serait pas après tout une vaste

métaphore, une personnification, une mythologie.

Accordons toutefois l'idée comme principe et l'être, comme point de départ, accordons ce que l'on nous demande : le monde au moins sera-t-il expliqué? l'hypothèse paraîtra-t-elle plausible? loin de là. Hegel fait semblant d'ignorer la réalité et d'y arriver par le développement logique de l'idée; *mais au fond il ne fait que découper cette réalité en formules ternaires, labeur à la fois ingénieux et puéril*, *et qui ne fait illusion à personne*. C'est une scolastique d'un nouveau genre; les matériaux de la science sont donnés, donnés ici par l'expérience et par l'histoire; il ne s'agit plus que de les disposer dans le cadre tout fait du système. Cependant la puissante variété des choses ne se laisse pas ranger sous des étiquettes. *L'arbitraire* ici *se trahit partout. Les formules du philosophe sont tour à tour trop larges et trop étroites. Il ne sait que faire des étoiles fixes*, mais il construit *à priori* l'histoire évangélique et la constitution politique de la Prusse. *Ces clartés sans nombre dont s'illumine la nuit, il n'y voit qu'une dartre sur la face du ciel;* en revancbe, il nous montre que le Père, le Fils et le Saint-Esprit répondent aux trois divisions de la philosophie, et qu'ils sortent l'un de l'autre conformément aux règles de la dialectique. *On admire généralement la richesse de la nature : Hegel, dans cette variété, signale une marque*

d'impuissance; s'il est difficile de classer les faits, c'est, pense-t-il, que la nature, en réalisant l'idée, n'a pu la suivre d'assez près. Elle la suit d'assez près cependant, s'il est vrai que l'azote, l'oxygène et l'hydrogène, puis le carbone, forment une série dans laquelle on distingue les trois moments de l'indifférence, de la différence et du retour ou de l'unité.

Je ne quitterai point ce sujet sans indiquer une conséquence inattendue de la doctrine de Hegel. On sait quel rang cette doctrine assigne à la philosophie comme manifestation spéciale et suprême de l'absolu; mais comment l'absolu se manifeste-t-il dans la philosophie? Ici perce la contradiction logique que nous avons reconnue dans la notion même de l'absolu. L'absolu, étant la négation de la limite, ne peut se réaliser que sous une succession éternelle de formes diverses; il se réalise toujours et il n'est jamais réalisé, car, s'il était une fois réalisé, il ne serait plus l'absolu. La réalisation de l'absolu par la philosophie n'a donc pas lieu dans une philosophie particulière quelconque, mais dans la suite infinie des systèmes. D'un autre côté, nous ne l'avons pas oublié, la philosophie de l'absolu, c'est l'absolu lui-même se reconnaissant comme tel : *il est donc évident que l'absolu s'est réalisé dans la philosophie même de Hegel.* Or savez-vous ce que cela veut dire? *Cela veut dire que cette philosophie est le dernier mot*

de la philosophie, le dernier mot de l'histoire, le dernier mot de l'univers : conclusion piquante et qui a été appelée la naïveté, d'autres ont dit l'ironie du système. Ce qui est certain, c'est que Hegel reste enfermé dans un dilemme : sa philosophie est la philosophie de l'absolu, et par conséquent la philosophie absolue, ou elle ne l'est pas ; si elle ne l'est pas, elle manque à ses prétentions, elle s'anéantit ; si elle l'est, elle s'anéantit encore, car l'absolu qu'elle nous livre est un absolu compris, un absolu réalisé, un absolu épuisé ; ce n'est plus l'absolu.

Le système de Hegel est plein de disparates. C'est un mélange de puissance et de faiblesse. Il attire et repousse tour à tour. Il séduit par la hardiesse de la tentative, par la grandeur de la conception, par la richesse des ressources, par la force soutenue de l'exécution ; *il scandalise par les violences faites à la réalité,* PAR LES TOURS DE PASSE-PASSE *au moyen desquels l'auteur arrive à ses fins,* PAR LA STÉRILITÉ GÉNÉRALE DE L'ŒUVRE. L'ŒUVRE EST STÉRILE PARCE QU'ELLE EST CONTRADICTOIRE. ELLE L'EST DANS SON ESSENCE, ELLE L'EST DANS SES TERMES ; *on ne peut l'énoncer sans en faire jaillir la contradiction.* Pour comprendre Dieu il faut être Dieu ; un enfant aurait pu dire cela à Hegel.

TEXTE B,

RELATIF ENCORE AU CHAPITRE II.

HEGEL ET L'HÉGÉLIANISME (*suite*).

Une philosophie n'est jamais réfutée par des arguments; on ne la réfute pas, elle se réfute elle-même. Une philosophie est une hypothèse, et toute hypothèse s'use contre la réalité. Elle ne se superpose jamais aux faits, et il faut bien que le désaccord finisse par se trahir. Tôt ou tard les hommes s'aperçoivent que la solution proposée ne résout point toutes les questions, ne satisfait pas à tous les besoins; on la délaisse alors, quitte à recourir à une autre explication. — Est-ce à dire qu'il ne reste rien de la première? Loin de là. Il serait plus juste de la comparer à la semence dont parle l'évangile, et qui ne fructifie qu'à la condition de mourir. Comme la cloche qu'a chantée Schiller, elle ne vient au jour que si sa

[1] Cette citation comprend le n° VI tout entier, sans aucune omission; ce numéro est la suite logique du n° IV. Le n° V, que nous ne citons pas, n'est qu'une digression sur les disciples de l'hégélianisme.

forme tombe en morceaux. Je l'ai déjà dit, toute philosophie digne de ce nom se compose de deux parties, l'une transitoire, l'autre éternelle; en vivant elle se développe, et en se développant elle se transforme, c'est-à-dire qu'elle abandonne d'elle-même ses éléments inférieurs pour en dégager un petit nombre de vérités dont s'accroît le grand patrimoine de l'humanité. Cette transformation, c'est sa mort, c'est aussi sa résurrection. Seulement, tandis que son esprit est absorbé par l'esprit universel, ce qui reste d'elle sur la terre n'est qu'un squelette desséché et grimaçant. Tout cela est arrivé à l'hégélianisme. *Comme doctrine,* il a fait son temps; *comme système,* IL N'EXISTE PLUS QU'A L'ÉTAT DE FORMULE STÉRILE, DE RITOURNELLE DIALECTIQUE. C'EST LE GOBELET DU PRESTIDIGITATEUR *sous lequel on retrouve ce qu'on y a caché, et rien de plus. La réalité lui a été sévère. Il a été mis à l'épreuve, et il n'a pas résisté.* De quelles promesses il avait séduit l'âme humaine, et qu'il les a mal tenues! Oui, il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que la philosophie ne saurait en expliquer, fût-ce la philosophie de l'absolu. Les questions restent debout devant nous, toujours aussi obscures et aussi menaçantes; et nous, pour les résoudre, nous avons l'espérance de moins et le découragement de plus. Hegel nous apportait l'infini dans une formule, mais l'infini qui se formule n'est pas l'infini. Il n'y a qu'un infini,

celui de nos désirs et de nos aspirations, celui de nos besoins et de nos efforts, l'infini de la vérité, de la liberté, de la perfection. Ah! nous satisfaire, ce serait nous limiter [1]. Il est heureux que vous ne le puissiez pas.

Mais si l'hégélianisme s'est usé dans les esprits par un effet du mouvement continuel des choses et de son propre développement, IL N'EN EST PAS MOINS VRAI QU'IL A LAISSÉ AU MONDE PLUSIEURS IDÉES *dont on risque d'oublier l'origine, précisément parce qu'elles ont passé dans la substance de l'esprit moderne.* Essayons de les découvrir en nous plaçant de nouveau en présence du système, non plus pour en étudier le mécanisme, mais, au contraire, *pour chercher sous l'enveloppe scolastique* LA PENSÉE VIVANTE ET ÉTERNELLE.

Il y a, je ne veux pas le nier, quelque chose d'étrangement paradoxal dans la conception d'une idée qui est à la fois l'idée et le sujet pensant, d'un monde qui ressemble à un syllogisme, d'une réalité qui, au rebours des notions les mieux accréditées, est le reflet, l'image, le produit de l'idéal. On croit d'abord, en lisant de pareilles choses, être le jouet d'une mystification. On se demande si l'on a bien compris. La langue de l'auteur assurément n'est pas la nôtre; il doit y avoir

[1] Pensée très-inexacte, et empruntée aux formules hégéliennes.

quelque secret là-dessous, quelque sens caché. Et, en effet, il y a un sens caché. Hegel a parlé à sa manière, en symboles, en formules : *il a été obscur comme les prophètes, mais comme eux il a eu le regard* QUI VA AU FOND DES CHOSES [1]. Il est de la race de Spinoza, de ces hommes étranges qui tiennent pour réalité ce que nous appelons des apparences, pour apparences ce que nous regardons comme les seules réalités, et qui s'élèvent sans efforts et se meuvent sans embarras dans une sphère que les autres hommes croient peuplée de chimères et de fantômes. *Il a hardiment soulevé le voile du monde sensible.* Il a reconnu que si l'univers est intelligible, c'est qu'il est intelligent; que si l'univers dit quelque chose à l'homme, c'est qu'il a quelque chose de commun avec l'homme; en un mot que la vraie réalité, la première, ce n'est pas la matière. Mais l'esprit. La chose n'est que le corps de l'idée, le phénomène n'est que l'expression de la loi [2]. Hegel a devancé la science contemporaine, qui commence à se demander si la matière ne serait pas tout simplement

[1] Comment cela est-il possible d'après tout ce qui précède? Si le regard de Hegel a été un regard prophétique, allant au fond des choses, son œuvre ne peut absolument pas *être contradictoire et stérile, dans ses termes et dans son essence.*

[2] Qu'y a-t-il là de nouveau? Ce sont les formules platoniciennes que chacun connaît, et que Hegel n'a su que gâter.

une force ou un mouvement [1]. Tel est, à le bien prendre, le sens du mémorable axiome qui proclame que tout ce qui est réel est par cela même rationnel; mais, par cet axiome, le philosophe a en même temps donné aux existences une valeur qu'elles n'avaient pas avant lui, et c'est là ce qu'il faut signaler tout d'abord lorsqu'il s'agit de déterminer les éléments permanents de sa pensée. Il nous a enseigné le respect et l'intelligence des faits. Nous avons appris de lui à reconnaître l'autorité de la réalité. Nous savons aujourd'hui y démêler une idée supérieure, et, alors même que nous n'apercevons pas cette idée, nous avons l'assurance qu'elle finira par se manifester. *Nouveauté immense* [2]. *Ce qui est a pour nous le droit d'être*. Le mot de hasard n'a plus de sens à nos yeux. Nous croyons à la raison universelle et souveraine. Nous y croyons pour l'histoire comme pour la nature. Nous estimons qu'avec des instruments plus délicats, une observation plus persévérante, un esprit plus souple, nous parviendrons à découvrir les forces qui régissent l'humanité. De là une méthode d'étude et des procédés de critique tout nouveaux. Au lieu de soumettre les faits aux caprices

[1] Leibnitz, et beaucoup d'autres, ont dit cela depuis longtemps.

[2] Rien de nouveau en cela, sinon l'abus qui suit immédiatement : *Ce qui est a pour nous le droit d'être* : d'où l'on tire la négation du droit contraire au fait, et la justification de tout fait.

d'une réflexion personnelle, de les ramener à des catégories arbitrairement fixées, nous nous jetons au cœur des réalités que nous voulons connaître [1]. Nous sortons de nous-mêmes pour mieux éprouver la puissance de l'objet : nous nous identifions avec les choses, écoutant leur voix, cherchant à prendre sur le fait le mystère de leur existence. Nous ne transformons plus le monde à notre image, en le ramenant à notre mesure ; au contraire, nous nous laissons modifier et façonner par lui. Nous nous livrons à l'évolution des lois immanentes de l'univers afin de les suivre et de les saisir. Nous les saisissons alors, parce que nous en sommes saisis, portés, et emportés par leur courant [2].

[1] C'est ce que la science met en pratique depuis 300 ans ; c'est ce que n'a cessé de demander Bacon ; c'est ce que Descartes a très-puissamment provoqué, et c'est ce que Hegel n'a pas compris, ainsi que Schelling le lui reproche très à propos, lorsqu'il caractérise ainsi l'hégélianisme : « Cette tentative de rétrograder en-deçà de la philosophie *réelle*, déjà très-développée, à laquelle on travaillait depuis Descartes, et de fonder la philosophie sur un principe purement rationnel en excluant toute notion empirique ; cet épisode de l'histoire de la philosophie moderne, s'il n'a pas servi à son progrès, aura eu du moins pour résultat de montrer, par un exemple nouveau, qu'il est impossible d'arriver par le rationnel pur à la réalité. »

[2] Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce là la mission de l'homme? Livrez-vous à la volonté de Dieu par le travail et par la lutte, par la morale et la religion.

Aux yeux du savant moderne, tout est vrai, tout est bien à sa place. La place de chaque chose constitue sa vérité. *Ainsi nous comprenons tout parce que nous admettons tout. Nous* NOUS PRÉOCCUPONS MOINS DE CE QUI DOIT ÊTRE QUE DE CE QUI EST. LA MORALE, QUI EST L'ABSTRAIT ET L'ABSOLU, TROUVE MAL SON COMPTE A UNE INDULGENCE QUI EST PEUT-ÊTRE *inséparable de la curiosité.* LES CARACTÈRES S'AFFAISSENT PENDANT QUE LES ESPRITS S'ÉTENDENT ET S'ASSOUPLISSENT[1]. *Mais aussi, quelle merveilleuse entente de l'histoire!* Que le passé revit bien sous nos yeux ! La filiation des peuples, la marche des civilisations, le caractère des temps, le génie des langues, le sens des mythologies, l'inspiration des poésies nationales, l'essence des religions, autant de révélations dues à la science moderne. Et comme est notre science, ainsi est notre esthétique. *On peut lui reprocher le manque de principes dans l'ancienne acception du mot,* mais non pas assurément le manque d'intelligence et de sympathie. Elle aime mieux con-

[1] Plus je relis ces lignes, plus il m'est impossible de croire que l'auteur de ces pages, qui est un homme de cœur, trouve cela bon. Il a été entraîné ici par l'esprit de la secte, et, dans un moment de vertige et d'inattention, il a loué ces décadences indignes comme étant la *pensée vivante et éternelle* qui suffit à la gloire d'un philosophe, et à celle du pays et du siècle qui l'ont vu naître.

templer que juger, étudier qu'apprécier, ou, si elle apprécie, c'est en laissant parler et se dérouler le sens intime d'une œuvre. Elle rend à chaque chose son lieu, à chaque lieu sa chose. Elle a renoncé au stérile procédé qui consiste à opposer une forme du beau a une autre, à préférer, à exclure [1]. Elle n'a ni préjugé ni parti pris. Elle croit tout, elle aime tout, *elle supporte tout*. Elle a une place dans le panthéon de la beauté, pour l'art païen et l'art chrétien, pour le Parthénon et la cathédrale, pour la sérénité du grec et pour l'ascétisme du moine, pour la force et pour la grâce, pour l'expression claire et pour le symbole mystérieux, pour le goût et pour la puissance, pour Shakspeare et pour Racine, pour tout ce qui palpite, tout ce qui vit, tout ce qui est. Elle est vaste comme le monde, tolérante comme la nature.

Il est un autre principe qui s'est emparé avec force de l'esprit moderne et qui peut être ramené a Hegel. Je veux parler du principe en vertu duquel UNE ASSERTION N'EST PAS PLUS VRAIE QUE

[1] Les hommes continueront à *préférer* ce qui est meilleur et plus beau, et à *exclure* ce qui est laid et ce qui est mauvais. C'est ce que l'on peut faire sans immoler le Parthénon aux cathédrales, ni Shakspeare à Racine. Mais il est nécessaire d'immoler l'absurde et le faux, dans tous les arts, dans toutes les directions de la pensée, comme, dans la vie, il faut savoir immoler et dompter le mal.

L'ASSERTION OPPOSÉE, et aboutit toujours à une contradiction pour s'élever ensuite à une conciliation supérieure. Benjamin Constant exprimait cette loi à sa manière en disant qu'une vérité n'est point complète à moins qu'on n'y ait fait entrer son contraire. La loi de la contradiction, tel est, dans le système que nous avons étudié, *le fond de cette dialectique, qui est elle-même l'essence des choses* [1]. Qu'est-ce à dire? Que le fait n'est pas isolé, borné, mais indéfini; que la chose ne se termine pas avec elle-même, mais tient à un ensemble; que tout dans l'univers se touche et s'enchaîne, se limite et se prolonge; *cela veut dire en même temps que tout est relatif*, ayant son commencement et sa fin, son sens et son but ailleurs qu'en soi; CELA VEUT DIRE QUE LES JUGEMENTS ABSOLUS SONT FAUX [2], parce qu'ils isolent ce qui n'est pas isolé, parce qu'ils fixent ce qui est mobile, parce qu'ils font abstraction du temps, du lieu, du but, de la relation générale et de l'ordre universel.

[1] Ici l'auteur ne donne-t-il pas comme vrai ce que, plus haut, il déclarait absurde?

[2] Assertions véritablement puériles, puisqu'il est évident que tous les jugements géométriques sont absolus et vrais. Que dire des jugements moraux : *Il ne faut pas tuer son père. Il ne faut pas opprimer ses frères. Il ne faut pas profaner sa vie.* Qu'est-ce qui est faux ici? Partout, en tout ordre de choses, il y a des jugements absolus qui sont vrais, comme il y a des jugements qui n'ont qu'une vérité relative.

Eh bien ! ne nous y méprenons pas, cette découverte DU CARACTÈRE RELATIF DES VÉRITÉS *est le fait capital de l'histoire de la pensée contemporaine*[1]. *Il n'est pas d'idée dont la portée soit plus étendue, l'action plus irrésistible, les conséquences plus radicales.* Veut-on savoir en quoi la société actuelle diffère surtout des temps qui l'ont précédée, et ce qui a creusé entre le moyen âge et nous cet abîme où tant de débris achèvent chaque jour de rouler ? Demandez-le *à cette conception nouvelle qui ne reconnaît plus que des différences là où nos ancêtres voyaient des contradictions.* L'édifice du monde ancien reposait sur la foi à l'absolu. Religion, politique, morale, littérature, tout portait l'empreinte de cette notion. Il n'y avait alors ni doute dans les âmes, ni hésitation dans les actes, chacun savait à quoi s'en tenir. On ne connaissait que deux causes dans le monde, celle de Dieu et celle du démon ; deux camps parmi les hommes, les bons et les méchants ; deux places dans l'éternité, la droite et la gauche du juge. L'erreur était

[1] Ceci est vraiment insensé. D'abord cette découverte est aussi ancienne que le scepticisme, et traîne tout le long de l'histoire de la philosophie. Ensuite ce n'est pas le fait capital de la pensée contemporaine, c'est un accident morbide dans la vie littéraire du dix-neuvième siècle. C'est la résurrection étrange de l'ancienne sophistique, déjà jugée en Grèce, et nettement expulsée de la philosophie par Aristote et par Platon.

toute ici, la vérité était toute là. AUJOURD'HUI RIEN N'EST PLUS POUR NOUS VÉRITÉ NI ERREUR [1]; *il faut inventer d'autres mots. Nous ne voyons plus partout que degrés et que nuances.* NOUS ADMETTONS JUSQU'A L'IDENTITÉ DES CONTRAIRES [2]. *Nous ne connaissons plus la religion, mais des religions;* LA MORALE. MAIS DES MOEURS; LES PRINCIPES, MAIS DES FAITS [3]. *Nous expliquons* tout, et, *comme on l'a dit, l'esprit finit par approuver tout ce qu'il explique. La vertu moderne se résume dans la tolérance*, c'est-à-dire dans une disposition qui eût paru à nos ancêtres le comble de la faiblesse ou de la trahison. Ah! pour moi, je l'avoue, je ne puis considérer la révolution dont je parle, et ce monde ancien qu'un mot a fait crouler, tant d'esprits désorientés, tant de croyances déracinées, tant d'obscurités et de deuil dans les cœurs, la fin de tant de choses fortes et grandes, je ne puis penser à tout cela sans me rappeler cette voix qui retentit jadis sur les mers, et annonça aux hommes éperdus que le grand Pan était mort. « Auquel

[1] C'est fâcheux.

[2] Non pas. Ceux qui ont perdu le sens logique, et l'usage régulier de la raison, admettent seuls cette identité.

[3] Je le nie, au nom de tous les honnêtes gens, et en particulier au nom de l'auteur de ces pages, qui, très-certainement, croit avec énergie aux principes et à la morale, ce dont il a donné des preuves.

cri, raconte Pantagruel, tous furent épouvantés. Et n'était encore achevé le dernier mot quand furent entendus grands soupirs, grandes lamentations et effroi en terre, non d'une personne seule, mais de plusieurs. » Oui, la voix a de nouveau résonné à travers les espaces pour nous annoncer la fin d'un autre âge, le dernier soupir d'un autre dieu : l'absolu est mort dans les âmes, et qui les ressuscitera [1]?

Mais Hegel n'en est pas resté là; il ne s'est pas contenté d'établir la loi de la contradiction; la contradiction dont il parle est le principe d'un mouvement, et ce mouvement n'est pas seulement l'évolution des choses, il en est le fond. *C'est-à-dire que rien n'existe* [2] *ou que l'existence est un simple devenir.* La chose, le fait, n'ont qu'une réalité fugitive, une réalité qui consiste dans leur disparition aussi bien que dans leur apparition, *une réalité qui se produit pour être niée aussi bien qu'affirmée* [3]. *Tout n'est que relatif*, disions-nous tout à l'heure; il faut ajouter maintenant : TOUT N'EST QUE RELATION [4]. Vérité im-

[1] Il faut approuver ce regret, et y voir la preuve que l'auteur cherche autre chose et mieux que ces plates doctrines. Mais alors pourquoi donc les nomme-t-il *pensée vivante et éternelle*, suffisant à la gloire de ce siècle?

[2] Vieux système trop connu, pauvre jeu d'esprit suranné.

[3] Ceci a-t-il quelque sens?

[4] Proposition absurde en soi, et dénuée de tout sens possible.

portune pour l'homme qui, dans le fatal courant où il est plongé, voudrait trouver un point fixe, s'arrêter un instant, se faire illusion sur la vanité des choses! *Vérité féconde pour la science qui lui doit une intelligence nouvelle de la réalité*, une intuition infiniment plus pénétrante du jeu des forces qui composent le monde. C'est ce principe qui a fait de l'histoire une science, et de toutes les sciences une histoire. *C'est en vertu de ce principe qu'il n'y a plus de philosophie, mais des philosophies qui se succèdent*, qui se complètent en se succédant, et dont chacune représente avec un élément du vrai une phase du développement de la pensée universelle. Ainsi la science s'organise elle-même et porte en soi sa critique. La classification rationnelle des systèmes est leur succession, et le seul jugement équitable et utile qu'on puisse porter sur eux est celui qu'ils portent sur eux-mêmes en se transformant. *Le vrai n'est plus vrai en soi*. Ce n'est plus qu'une quantité fixe qu'il s'agit de dégager, un objet rond ou carré qu'on puisse tenir dans la main. *Le vrai, le beau, le juste, se font perpétuellement; ils sont à jamais en train de se constituer*, parce qu'ils ne sont autre chose que l'esprit humain, qui, en se déployant, se retrouve et se reconnaît[1].

[1] Toute cette page n'est que la pitoyable ritournelle hégélienne, qui, dès aujourd'hui, appartient au côté comique de l'histoire de la philosophie.

L'hégélianisme a pu sans doute, dans l'enivrement qui accompagne les grandes conquêtes de la pensée, s'imaginer qu'il était le dernier mot de la science; mais il a été soumis comme tout le reste aux lois générales qu'il a le mérite d'avoir reconnues. S'il reste un grand fait, s'il convient de le considérer comme un des efforts les plus extraordinaires de l'esprit de l'homme, il n'en portait pas moins en soi ce germe de contradiction qui se développe au sein de tout ce qui est pour le transformer en le détruisant. Il a été entraîné, comme tout le reste, dans le vaste courant dont il a réussi à mesurer la force et à déterminer la direction. LES PENSÉES ÉLEVÉES OU PROFONDES QUE NOUS LUI DEVONS [1], c'est en périssant comme système qu'il les a dégagées et nous les a livrées. De toute sa laborieuse construction du monde, que reste-t-il ? DEUX OU TROIS IDÉES QUE L'HUMANITÉ S'EST APPROPRIÉES. EH QUOI ! N'EST-CE PAS ASSEZ POUR LA GLOIRE D'UN PHILOSOPHE, POUR CELLE DU PAYS ET DU SIÈCLE QUI L'ONT VU NAÎTRE [2] ?

1 Quelles sont *ces pensées élevées ou profondes ?* L'auteur prétend les faire connaître dans le n° VI que nous avons tout entier sous les yeux. Où sont-elles ?

2 Le lecteur est instamment prié de résumer ce qu'il vient de lire, et de chercher à *énoncer* les deux ou trois idées, exposées dans ce n° VI, que l'humanité s'est appropriées, et qui suffisent à la gloire de Hegel, à celle de l'Allemagne, et à celle du dix-neuvième siècle.

TEXTE C.

VACHEROT. — HISTOIRE CRITIQUE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

T. III, p. 238 à 245. *Texte continu, sans aucune interruption.*

DE LA MÉTHODE NÉOPLATONICIENNE.

Pour bien comprendre et apprécier la méthode néoplatonicienne, il ne faut jamais la séparer de la pensée qui en fait l'esprit et en dirige tous les mouvements. L'analyse de Plotin poursuit le *simple*, l'*un*, de même que la dialectique ou la métaphysique, mais dans un tout autre sens; elle poursuit l'unité, telle que la conçoivent les écoles orientales de l'émanation, comme le point central indivisible, le foyer obscur d'où les êtres s'échappent, par effusion ou rayonnement. De là tous les mérites et tous les défauts de cette méthode.

Son premier mérite, c'est de chercher la cause dans son effet, le principe dans son produit, l'être universel dans sa manifestation individuelle, l'idée pure dans la réalité extérieure. Bien supérieure (comme méthode théologique) à la métaphysique

qui refuse l'existence à l'universel, et à la dialectique qui le sépare des individus, *l'analyse néoplatonicienne atteint son principe sans sortir de la réalité*. Elle procède par intuition et non par abstraction. La dialectique, déjà moins abstraite que la méthode toute mathématique des pythagoriciens, ne peut cependant, par une opération purement logique, atteindre le véritable universel; en le cherchant en dehors de la réalité et de l'essence intime des choses, elle ne rencontre que l'unité de genre. Au contraire, *la méthode de Plotin, en se fixant au sein de l'individu, à l'exemple d'Aristote*, DÉCOUVRE, AU LIEU D'UN TYPE ABSTRAIT, *un principe vraiment substantiel, au lieu de l'unité de genre, l'unité de vie et d'être, enfin l'universel réel et vivant, au lieu d'une simple forme logique*. De là une nouvelle théorie du monde intelligible qui n'explique pas seulement comme celle de Pythagore et de Platon l'ordre, la proportion, la forme, la beauté, *mais encore et surtout le mouvement, la vie, la substance même des êtres du monde sensible.*

Autre mérite essentiel. La dialectique et la métaphysique ne se bornaient point à distinguer des choses elles-mêmes le principe qui en fait l'être; elles allaient jusqu'à l'en séparer. L'idée ne réside pas dans la réalité individuelle dont elle fait l'essence; la forme parfaite, la fin ne réside pas davantage dans le

sujet individuel qu'elle meut par attraction. *L'analyse de Plotin, s'enfermant dans l'individu, cherche son principe,* NON EN DEHORS, MAIS AU FOND DE LA RÉALITÉ, QU'ELLE N'ABANDONNE JAMAIS DANS SES ABSTRACTIONS LES PLUS SUBTILES, dans ses conceptions les plus hautes. L'unité, quelle qu'en soit la nature, âme, intelligence, Dieu, est un principe intérieur, distinct, mais non séparé de la réalité sensible, qui n'en est que la manifestation extérieure. *En s'élevant graduellement* de la matière à la forme, de la forme à l'âme, de l'âme à l'intelligence, *de l'intelligence à Dieu, l'analyse ne s'éloigne pas de la réalité, elle ne fait qu'en pénétrer plus intimement l'essence.* C'est ainsi qu'elle voit dans l'âme le fond de la réalité sensible, dans l'intelligence le fond de l'âme, en Dieu le fond de l'intelligence et de tout le reste; tous les êtres, sensibles ou intelligibles, simples corps, âmes, intelligences, ne sont que les rayons plus ou moins immédiats d'un seul et même foyer, l'unité. La dialectique, séparant les deux mondes, avait essayé, mais vainement, d'en rétablir le rapport par l'inexplicable hypothèse de la μέτεξις. La métaphysique n'avait compris d'autre unité pour le système des êtres, que l'unité de mouvement et de direction. L'ANALYSE ALEXANDRINE SEULE POUVAIT PARVENIR A LA VRAIE UNITÉ, A L'UNITÉ DE SUBSTANCE ET DE VIE EN MÊME TEMPS QUE DE MOUVEMENT.

Cette méthode ouvre donc une nouvelle issue à la philosophie grecque qui s'épuisait en vaines discussions dans les voies de la dialectique et de la métaphysique; elle se prête infiniment mieux que l'une ou l'autre de ces deux méthodes à la solution du plus grand problème que la pensée ait agité, le rapport de l'individuel à l'universel, du monde à Dieu, l'accord de la raison et de l'expérience. *Mais, d'un autre côté, par l'excès de l'analyse, par un mélange adultère de l'imagination et de la science,* ELLE ÉGARE LA PHILOSOPHIE DANS UN MONDE D'ABSTRACTIONS ET DE CHIMÈRES[1]. Abusant de cet axiome que le composé et le multiple ont leur principe dans le simple et dans l'un, elle aboutit à deux conclusions capitales auxquelles la critique doit tout d'abord remonter, comme à la source de toutes les erreurs et de toutes les fictions du néoplatonisme.

Première conclusion. L'unité, en tant qu'unité, fait l'essence des êtres. La dialectique, en identifiant l'être avec l'universel, détournait de la connaissance réelle et intime des choses; selon la remarque profonde d'Aristote, au lieu de faire pénétrer la pensée dans l'essence même de l'être, elle la retenait à la surface. La méthode néoplatonicienne encourt un re-

[1] Le lecteur remarquera qu'entre cet alinéa et le précédent, il n'y a dans le texte de l'auteur aucune solution de continuité.

proche analogue, en identifiant l'être avec l'unité. L'unité alexandrine a son caractère propre ; elle n'est ni l'unité purement numérique des pythagoriciens, ni l'unité du genre de Platon, ni l'unité de forme d'Aristote. Pour en bien saisir le sens précis, il faut se rappeler l'hypothèse tout orientale par laquelle le néoplatonisme explique l'origine des êtres.

Le multiple émane de l'un, ainsi que les rayons du foyer, la lumière du soleil. La méthode alexandrine ne va pas, comme la dialectique, de la variété des individus à l'unité du genre, ni comme la métaphysique de la matière essentiellement inorganique à la forme, principe organique de l'être ; elle procède de l'extérieur à l'intérieur, de la circonférence au centre, simplifiant, réduisant, retranchant successivement tout élément de dualité : la forme d'abord, puis la vie, puis l'essence pure, et ne s'arrêtant que devant l'absolue unité, point indivisible, impénétrable, d'où s'échappent comme autant de rayons les essences intelligibles et les êtres sensibles. Or, là est précisément *le vice radical de la méthode.* L'unité, en tant qu'unité, peut bien être recherchée comme la condition abstraite, mais jamais comme l'essence même, le principe substantiel des choses. Jusqu'aux Alexandrins, la philosophie grecque avait toujours aspiré à l'unité, Platon à l'unité logique des universaux, Aristote à l'unité naturelle et organique des

formes, le stoïcisme à l'unité génératrice des raisons séminales. L'école d'Alexandrie *est la première qui ait cherché l'unité pour l'unité, c'est-à-dire une abstraction.* En poursuivant la chimère de l'unité pure, si l'analyse alexandrine ne s'égare point dès le début [1], cela tient à ce qu'elle se laisse guider par les doctrines antérieures, tantôt par le stoïcisme, tantôt par le platonisme, surtout par le péripatétisme, que Plotin suit pas à pas, et qu'il n'abandonne qu'au-

[1] Ces mots « dès le début » ne nous mettraient-ils pas peut-être sur la voie pour parvenir à expliquer ces prodiges de contradiction auxquels l'esprit ne parvient pas à croire? Serait-ce que Plotin, comme on le dit plus haut, eût été dans le vrai, et ses successeurs dans le faux? Ce n'est pas cela. Car, ici même et ci-dessous, c'est bien l'*analyse de Plotin* qui est en cause. Serait-ce qu'une partie de l'œuvre de Plotin est bonne, l'autre mauvaise, selon qu'il s'attache à la réalité, et s'en détache ensuite pour se donner à des chimères? Non. Car *l'analyse de Plotin cherche son principe au fond de la réalité,* QU'ELLE N'ABANDONNE JAMAIS *dans ses abstractions les plus subtiles.* Serait-ce que la méthode alexandrine est bonne, mais qu'on en fait de fausses applications? Ce n'est pas cela non plus, car, en ce même alinéa, l'on parle du *vice radical de cette méthode.* Mais alors comment peut-on dire, dans les mêmes pages, que la *méthode alexandrine seule pouvait parvenir à la vraie unité, à l'unité de substance et de vie?*

L'unique explication de ces étonnants phénomènes intellectuels est bien celle-ci : c'est que nous avons sous les yeux

delà du monde intelligible. Aristote, s'appuyant sur l'expérience et procédant par définition, cherchait dans l'unité de forme le vrai type de l'être et de la perfection, et s'élevait graduellement du règne inorganique au règne organique, de l'animal à l'homme, suivant la nature dans son progrès vers l'unité organique par excellence, la suprême individualité, l'intelligence. C'est sur les traces de cette méthode que l'analyse néoplatonicienne s'élève de l'unité de la forme à l'unité plus organique de la vie, et de celle-ci à l'unité intime de la pensée. En s'arrêtant là, elle fût restée dans le vrai, mais elle n'eût pas atteint le terme auquel elle aspire. Ayant en vue, non l'unité organique, vrai type de la perfection, mais l'unité en soi, l'unité mathématique, l'analyse de Plotin et de Proclus poursuit son œuvre de réduction et de simplification (ἅπλωσις), jusqu'à ce qu'elle parvienne à cette unité absolue (τὸ ἁπλπῶς ἕν), indéfinissable, inintelligible, pure de toute forme, de toute vie, de toute essence, où s'évanouit toute dualité et toute distinction.

De là les plus grandes aberrations du néoplato-

une pensée réduite à l'état même de ce cerveau dont parle quelque part Ennius :

Saxo cere-comminuit-brum.

Des parties de cerveau dispersées et broyées sous la pierre !

nisme; *une théologie qui*, après les plus ingénieux efforts, *va se perdre dans une abstraction; une morale qui, admirable au début, finit par proposer pour suprême idéal l'anéantissement de la nature humaine. Au lieu de l'être, le non-être; au lieu de la lumière, la nuit; au lieu de la perfection, le néant, voilà où mène la méthode alexandrine.* Elle égare étrangement la philosophie sur la nature de Dieu et sur la fin de l'homme. Elle prétend conduire à l'être parfait par la négation de tous les attributs positifs de l'être, et à la suprême vertu par la suspension de toutes les facultés de l'âme. Ici reparaît l'influence du platonisme et surtout des fausses conceptions de la théologie orientale. Après une lutte obstinée, la *dialectique* l'emporte sur la *métaphysique*, le génie de l'Orient triomphe de l'esprit grec. Le père de la vraie méthode, en tout ce qui concerne l'essence et la fin des êtres, Aristote, avait dit avec une profonde vérité : « L'être réside dans l'acte, la perfection dans la fin. » Le type de l'être, en effet, l'être parfait n'est pas l'unité mathématique, dernière abstraction par excellence, mais l'être pensant, suprême intuition de l'expérience. L'idéal de la vie humaine n'est pas l'absorption, mais au contraire l'exaltation de notre nature; l'âme doit y tendre, non par l'inertie, la réduction ou la suspension de ses facultés, mais par le mouvement, le développement, l'épa-

nouissement et l'exercice de toutes ses forces. *La méthode alexandrine, après s'être attachée d'abord aux traces d'Aristote et de la philosophie grecque, retombe enfin sous l'influence du principe qui la domine;* ELLE ABOUTIT, COMME TOUTE LA THÉOLOGIE ORIENTALE, AU NÉANT ET A LA MORT[1].

[1] Je demande au lecteur de continuer lui-même le tableau des contradictions inconcevables dont voici les principales :

a La méthode néoplatonicienne... découvre, au lieu d'un type abstrait, un principe vraiment substantiel... l'universel réel et vivant.	*a'* La méthode néoplatonicienne... égare la philosophie dans un monde d'abstractions et de chimères...
b Elle cherche son principe non en dehors, mais au fond de la réalité, *qu'elle n'abandonne jamais* dans ses abstractions les plus subtiles, dans ses conceptions les plus hautes.	*b'* Elle est la première qui ait cherché l'unité pour l'unité, c'est-à-dire une abstraction... Au lieu de l'être, le non-être; au lieu de la lumière, la nuit; au lieu de la perfection, le néant, voilà où mène la méthode alexandrine.
c L'analyse alexandrine pouvait seule parvenir à la vraie unité, à l'unité de substance et de vie, en même temps que de mouvement.	*c'* La méthode alexandrine... aboutit au néant et à la mort.

TEXTE D,

RELATIF AU CHAP. IV, N° II.

VACHEROT. — HISTOIRE CRITIQUE, ETC.

T. III, p. 425.

DE LA MORALE NÉOPLATONICIENNE.

La théorie du souverain bien explique *toutes les erreurs du mysticisme alexandrin, sa prédilection pour la vie contemplative, et ses illusions sur l'extase*. LES REGARDS SANS CESSE FIXÉS SUR UN FAUX IDÉAL, *les moralistes de cette école* NE COMPRENNENT QU'IMPARFAITEMENT LA VIE, LA VERTU, LA PERFECTION.

Ce n'est pas à dire que la morale du néoplatonisme soit une morale d'ascètes ou de solitaires, qui n'ont d'autre souci que le monde intelligible. *Le mysticisme de cette école, quelque préoccupé qu'il soit de son idéal, ne délaisse point les vertus pratiques pour la contemplation et l'extase. Le platonisme et le stoïcisme ne professent pas un plus sérieux attachement aux devoirs de la vie ordinaire.* Plotin, Porphyre, Proclus, Iamblique, Hiéroclès, n'étaient pas seulement des mystiques exaltés; malgré leur

goût profond pour la vie contemplative, *ils enseignaient et pratiquaient admirablement les vertus politiques,* au sein d'une société en ruine, qu'ils ont essayé de régénérer et qu'ils n'ont abandonnée au christianisme et aux barbares qu'après les plus héroïques efforts. Dans sa réfutation des Gnostiques, Plotin s'élève avec la plus grande énergie contre ce mysticisme effréné qui, plein de mépris et de dégoût pour cette misérable vie, aspire à en sortir le plus tôt possible. Il veut qu'on se prépare à la vie contemplative par l'exercice des vertus de la vie pratique. Il veut qu'on songe au Père sans oublier le Fils. Or le Père, dans son poétique langage, c'est le Bien; le Fils, c'est le Monde, l'Intelligence, l'Ame, le Ciel, toute la série des hypostases qui séparent la nature humaine de son principe. Plotin ne croit point à ces révélations subites, à ces brusques transformations, à ces ravissements soudains de l'âme en Dieu, dont la Gnose se vantait d'avoir le privilége. Il ne voit point dans le monde sensible l'œuvre d'un démon ou d'un Dieu en délire. Il aime à répéter cet axiome de la sagesse antique : Il n'y a rien de vil dans la maison de Jupiter. *Plein d'admiration pour le Cosmos, il en célèbre avec enthousiasme la beauté, l'harmonie, le plan merveilleux;* il pousse l'optimisme jusqu'à nier l'existence du mal. A ses yeux, tout est bon dans l'univers; seulement il y a des degrés dans

le bien. *Et cette doctrine est celle de l'école tout entière.* Porphyre, malgré certains accès de mélancolie, Iamblique, Proclus, pensent à cet égard et parlent absolument comme Plotin. Jamais optimiste n'a expliqué d'une manière plus ingénieuse et plus profonde que Proclus les contradictions, les anomalies, les iniquités apparentes du gouvernement de la Providence.

Ce caractère du mysticisme alexandrin ne saurait être trop mis en lumière. Bien différent des mystiques de l'Inde, de la Gnose et même du christianisme, le mystique néoplatonicien aime et admire le théâtre où la Providence l'a placé; prend au sérieux le rôle qui lui a été assigné et en remplit tous les devoirs jusqu'au bout, sans laisser échapper une plainte ou un cri d'impatience. Cette constance admirable n'est point seulement la résignation d'un malheureux qui souffre en espérant: c'est l'accomplissement calme et serein d'une destinée qui, pour n'être pas définitive, n'en est pas moins jugée excellente. Le mystique alexandrin aspire à une vie meilleure que la vie actuelle, à une perfection plus grande que la vertu pratique; mais il n'en trouve pas moins de charme à la vie présente, et de prix à la vertu qu'il y cultive. *Intelligent et libéral, s'il en fut, dans son mysticisme, il ne retranche, n'exclut, ne supprime rien, pas plus*

dans la vie humaine que dans le monde; il comprend et conserve tout, en faisant à chaque principe dans le monde, à chaque faculté dans l'homme, la place qui lui convient ou du moins qu'il croit lui convenir. SON ASCÉTISME, SI L'ON PEUT DONNER CE NOM A UNE DISCIPLINE PLEINE DE SAGESSE ET DE MESURE, *n'a rien de violent ni de forcé; il ne mutile pas l'humanité, il ne fait que l'épurer, l'affranchir et l'élever.* Il n'a rien de commun avec le sombre et implacable ascétisme des sophis de l'Inde ou des solitaires de la Thébaïde. Il ne maudit ni ne tourmente la nature; il se contente de la subordonner à l'âme et à l'intelligence. Il se défie des influences extérieures, et cherche, par une discipline forte et simple, à en affranchir l'âme; mais il se garde bien de rompre les liens qui l'unissent soit au monde, soit à la société. Assurément les joies qu'il préfère et qu'il recommande sont celles de l'âme et de l'intelligence; mais, s'il ne veut pas qu'on abuse des plaisirs des sens, il permet qu'on en use pour une fin rationnelle. Point de ces macérations de la chair, de ces veilles continuelles, de ces jeûnes sans fin, de toutes ces rigueurs ascétiques qui, loin d'affranchir l'âme et de la fortifier, la livrent sans force et sans défense à toutes les illusions d'une imagination exaltée. C'est le mysticisme le plus calme, le plus spéculatif, le plus pur de toutes les impressions sensibles,

de toutes ces passions du corps qui jouent un rôle considérable dans la contemplation et l'extase des sectes mystiques.

Mais enfin c'est le mysticisme, c'est-à-dire une doctrine MORALE QUI DÉTRUIT L'HARMONIE DE LA VIE HUMAINE PAR LA SÉPARATION ABSOLUE DE LA VIE PRATIQUE ET DE LA VIE CONTEMPLATIVE, qui fait de celle-ci la fin et de celle-là le moyen. *Erreur profonde,* qui a son principe dans la source même du mysticisme, dans l'idéalisme. Toute école idéaliste ne se borne point à distinguer le monde intelligible du monde sensible, l'idée de la réalité individuelle; *elle l'en sépare et par là réalise une abstraction.* Le mysticisme ne fait que transporter ce divorce dans la vie humaine, et de même que l'idéalisme avait brisé la synthèse indissoluble des deux mondes, il *brise la synthèse des deux natures et des deux principes dans l'homme.* Ces deux doctrines sont donc entre elles dans le rapport de la conséquence au principe; si l'une est fausse, l'autre ne peut être vraie; toutes deux reposent sur la même abstraction, par conséquent sur la même erreur.

Ici quelques pages sont omises, mais nous sommes dans la suite du même chapitre intitulé Morale de l'école d'Alexandrie, lequel continue ainsi, p. 441 :

Mais le moindre défaut de l'extase alexandrine est

de tenter l'impossible. Si elle est sans objet, elle n'est pas sans effet; si elle manque son but, elle n'en a pas moins un résultat déplorable. Pour préparer l'union de l'homme avec Dieu, elle suspend l'action des plus excellentes facultés de la nature humaine ; elle fait taire la sensibilité, la raison, la volonté, la pensée, la conscience; elle supprime tous les actes de l'esprit, tous les mouvements du cœur. Et quand elle arrête ainsi le mouvement, la vie dans la nature humaine, est-ce pour y créer une vie supérieure? Quand elle y fait le vide absolu, est-ce pour la pénétrer d'un souffle nouveau? Enfin, quand *elle détruit l'homme*, est-ce pour *faire un Dieu*, ainsi qu'elle en a l'étrange prétention? Loin de là. L'idéal qu'elle poursuit au-delà de l'être, de la vie, de la pensée, de l'amour véritable, n'étant qu'une abstraction inintelligible, c'est-à-dire la pire des abstractions, *elle a tout perdu* pour ne rien retrouver, *tout détruit* pour ne rien créer. La vie supérieure à laquelle elle aspire, c'est la mort, la mort avec ses symptômes infaillibles, le silence et l'immobilité; le Dieu qu'elle poursuit d'abstraction en abstraction est le néant. La mort et le néant, voilà où aboutit l'extase, où du moins elle aboutirait, si elle ne rencontrait un obstacle invincible dans la nature humaine. *C'est là ce qui fait la tristesse et le désespoir des mystiques alexandrins.* Malgré d'incroyables efforts de concentration et de

simplification (ἅπλωσις), ils ne peuvent éteindre entièrement la vie, anéantir l'être en eux; la volonté, la pensée, la conscience, la personne, résistent à tous les procédés de la théurgie; l'être se refuse invinciblement au néant. Trop sages pour faire violence à la nature, pour trancher brusquement une vie où ils ne peuvent parvenir à cette unité parfaite, sans laquelle l'identification avec l'unité suprême est impossible, ils font, antant qu'ils le peuvent, le vide et le silence dans l'intérieur de l'âme, et réduisent la vie à n'être plus qu'une image de la mort; attendant, avec une mélancolique résignation, l'heure où dans un monde supérieur, l'unité étant parfaite, et le vide absolu, l'âme pourra enfin recevoir son Dieu, et, tout entière, le posséder tout entier [1].

[1] Ici je laisse le lecteur faire lui-même, comme je le lui conseille, le tableau, écrit sur deux colonnes, des irréductibles contradictions renfermées dans ces deux jugements sur la morale alexandrine.

TEXTE E,

RELATIF AU CHAP. IV, N° II.

VACHEROT. — HISTOIRE CRITIQUE, ETC.

T. III, p. 459 à 465.

NATURE DE L'ÉCLECTISME ALEXANDRIN.

Tel était l'état de la philosophie grecque à l'avénement du néoplatonisme. Pour faire cesser cette anarchie, une doctrine nouvelle, quelque puissante qu'elle fût, n'aurait point suffi. Aucune de ces écoles qui se partageaient l'héritage des traditions n'eût abdiqué devant une pensée supérieure, mais exclusive. Une seule chose était à faire : réunir sous un principe nouveau toutes les doctrines en apparence contraires de la philosophie et reconstituer par une alliance solide ce grand corps dont les membres épars traînaient dans la poussière des écoles. La haute intelligence des premiers Alexandrins comprit que le nœud de la solution était dans l'harmonie des deux grandes méthodes éminemment représentées par Platon et Aristote, la raison qui conçoit l'être, l'idée, l'absolu, l'universel, et l'expérience qui reçoit le phénomène, le réel, l'indi-

viduel, le contingent ; elle tenta et poursuivit avec une admirable persévérance cette réconciliation difficile, convaincue que, Platon et Aristote une fois d'accord, la paix rentrerait facilement dans toutes les écoles. *A cette œuvre éclectique, vraiment digne de son génie, le néoplatonisme consacra, outre une vaste érudition, une puissance de dialectique, une force d'intuition qu'aucune école n'a surpassée*, et en fit sortir le plus complet et le plus profond système que la philosophie ait produit. SYNTHÈSE MERVEILLEUSE, *où cesse enfin le long divorce entre la raison et l'expérience, entre le monde intelligible et le monde sensible*, où l'universel et l'individuel se confondent à tous les degrés de l'être, dans la nature, dans l'âme, dans l'intelligence, dans la suprême unité.

CET ÉCLECTISME N'EST POINT UNE SIMPLE JUXTAPOSITION, UN RAPPROCHEMENT FORCÉ DE PRINCIPES CONTRAIRES : C'EST UNE VÉRITABLE ALLIANCE, LA FUSION HARMONIEUSE DE DOCTRINES DONT LA CONTRADICTION DISPARAIT DANS L'UNITÉ D'UN PRINCIPE SUPÉRIEUR. Le néoplatonisme est la première école qui ait compris le rapport du sensible à l'intelligible, de la réalité à l'idée, du monde à Dieu, en concevant l'un de ces termes comme le développement naturel et la forme extérieure de l'autre ; la première aussi qui ait su expliquer la mystérieuse coexistence des individus dans l'Être universel. Jusqu'aux Alexandrins, la philosophie avait nié tel ou

tel des deux termes, ou n'en avait pu expliquer le rapport. Dans le Timée, l'âme du Tout n'en paraît pas moins individuelle, distincte et séparée des individus, dans la sphère supérieure qu'elle habite et d'où elle gouverne le monde. Entre cette âme dite universelle et les âmes particulières, Platon ne conçoit pas d'autre rapport que celui de la puissance qui gouverne aux êtres gouvernés. Les Stoïciens, comprenant bien mieux que Platon et qu'Aristote l'harmonie et l'unité intime de la vie universelle, ont conçu la nature comme un Être unique dont tous les individus, sympathiques entre eux, sont comme les membres d'un seul et même corps. Seulement, dans leur panthéisme un peu matériel, ils confondent l'universel avec le Tout, l'individu avec la partie, ne reconnaissant partout que des principes corporels, plus ou moins subtils, différant de forme et de fonction, mais non de substance; ils ne conçoivent de relation que par le contact, de communication que par le mélange et la fusion. L'École d'Alexandrie eut le difficile mérite, tout en empruntant parfois des analogies au monde matériel pour rendre sensible sa pensée, de saisir la vraie relation des individus à l'Être universel, dans sa pureté abstraite et immatérielle; elle montra la première comment les individus subsistent, agissent, se développent au sein de la vie générale, sans perdre leur individualité;

comment ils conservent leur nature propre, tout en ayant leur commune essence dans l'Être universel.

Voilà les deux grands mérites de la philosophie alexandrine. Plus complète qu'aucune des doctrines antérieures, sans être moins systématique, *elle rapproche et concilie toutes les écoles en écartant la lettre et en s'attachant à l'esprit; elle concilie les principes plutôt que les écoles, les méthodes plutôt que les systèmes, les résultats plutôt que les procédés. C'est ainsi qu'elle parvient à réunir et à fondre ensemble, en les transformant, tous les éléments essentiels de la pensée grecque,* le platonisme, l'aristotélisme, le stoïcisme et jusqu'à l'éléatisme et au pythagorisme. Il n'y a que l'empirisme sous sa forme la plus étroite et la plus grossière, le matérialisme de Démocrite et d'Épicure, qui ne trouve point place dans *cette synthèse aussi vaste que savante.*

Et pourtant [1], malgré ces mérites et beaucoup d'autres qu'il est inutile de rappeler, le néoplatonisme n'a point réussi dans son œuvre principale. Il n'a pas définitivement réconcilié la raison et l'expérience, fermé la voie aux doctrines exclusives, supprimé les causes de lutte et de contradiction, et ouvert enfin à la philosophie une ère de paix et de concorde, où les différences de procédés et de vues, toujours inévi-

[1] Le lecteur est encore averti qu'entre cet alinéa et le précédent, il n'y a aucune omission.

tables eu égard à la diversité des esprits et des temps, n'éclatent plus en ardentes hostilités, où l'expérience et la raison, en harmonie et non plus en opposition, poursuivent paisiblement leurs recherches, chacune dans la sphère qui lui est propre; où le concours remplace partout et toujours la lutte dans l'œuvre commune de la science. Système ingénieux, profond, riche de souvenirs et d'intuitions, très-complexe, mais très-simple dans sa variété, où tout se résume dans un principe τὸ ἕν, où tout s'explique par un mot πρόοδος, le NÉO-PLATONISME N'EST POINT UNE ŒUVRE RÉELLEMENT ÉCLECTIQUE. *S'il comprend tous les éléments de la connaissance, il ne fait point à chacun la part qui lui convient;* il n'assigne à l'expérience qu'un rôle accessoire dans la recherche de la vérité, et ne voit pas qu'elle est la condition de tout acte de la pensée pure. Il admet tous les principes de la réalité, l'intelligible et le sensible, l'être et le devenir, l'universel et l'individuel; mais il fait du second de ces termes un développement superflu, une chute, une dégradation du premier. Bien plus, au-dessus de l'individuel et de l'universel, de la réalité et de l'idée, de la vie de la pensée et de l'être, il va chercher pour principe suprême l'unité, simple condition de l'être, véritable abstraction où vont se perdre la nature, l'âme, l'intelligence, tous ces principes de l'être qu'il prétendait conserver et réconcilier. De même, en ce qui concerne la tradition, toutes les

grandes doctrines du passé sont représentées dans la synthèse alexandrine, mais non selon leur importance réelle. Aristote n'y est pas seulement subordonné, mais sacrifié à Platon; la *Métaphysique* n'y est considérée que comme une simple préparation à la *Dialectique*, qui est la vraie science. *Dans ce prétendu éclectisme, tous les actes de la vie aboutissent au mysticisme*, toutes les traditions de la science à un platonisme exagéré.

Et comment n'en serait-il pas ainsi? Le néoplatonisme a sa méthode, son principe, sa doctrine propre, qu'il applique à l'examen et à l'adoption des doctrines antérieures. Sa méthode est cette subtile analyse qui, poursuivant l'unité d'abstraction en abstraction, ne s'arrête qu'à l'unité absolue, vide de toute forme et de toute essence. Son principe est cette conception orientale qui assimile la génération des êtres à une émanation. Sa doctrine est un mélange fort ingénieux d'abstractions provenant de l'analyse et d'images empruntées à la théologie de l'Orient. Dans cette doctrine, tout être sensible ou intelligible est une unité, d'autant plus parfaite qu'elle est plus simple; toute unité produit une unité plus complexe, par conséquent inférieure, par l'émanation ou par l'irradiation de son essence intime. Toute *procession*, πρόοδος, est une chute, et toute *conversion*, ἐπιστροφή, est une réhabilitation; la procession se réalise par l'expansion, la conversion par

la concentration des puissances contenues dans l'essence. Voilà tout le néoplatonisme. C'est avec cette méthode, ces principes, ces formules, qu'il juge, accepte ou exclut les doctrines du passé. MESURE ÉTROITE ET PEU ÉCLECTIQUE! Essentiellement idéaliste et mystique par sa méthode et son esprit, LE NÉOPLATONISME N'EST PAS UN CADRE ASSEZ LARGE POUR L'ALLIANCE DES DIVERSES DOCTRINES DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE; *ces doctrines n'y peuvent entrer que par une mutilation qui leur enlève leur véritable caractère. Le prétendu éclectisme des Alexandrins n'est pas une conciliation impartiale de tous les éléments de la pensée dans l'intérêt commun de la science et de la vérité;* C'EST UNE TRANSFORMATION ARTIFICIELLE ET FORCÉE *de toutes. les doctrines dans une doctrine puissante, supérieure* à beaucoup d'égards, *mais exclusive elle-même.* Toutes les écoles y figurent, en effet, mais au profit d'un mysticisme abstrait ; l'expérience sensible, la conscience, la raison elle-même, y sont subordonnées à un procédé extraordinaire et transcendant, l'extase, qui en supprime les opérations et les actes. Toute cette synthèse, si laborieusement organisée avec des éléments si nombreux et si divers, *repose sur une abstraction ;* toute cette science de douze siècles s'écroule par la base et *s'abîme dans le néant.* On ne saurait trop le répéter, cette unité suprême, principe des principes, source inépuisable des êtres intelligibles et

des êtres sensibles, substance première de toutes les hypostases, qu'est-ce autre chose qu'une abstraction, un pur néant ? Qu'est-ce que l'unité, en tant qu'unité, sinon une simple condition de l'être ? L'analyse alexandrine, en considérant toutes choses, la nature, l'âme, l'intelligence, Dieu, au point de vue de l'unité, ne s'aperçoit pas *qu'elle supprime partout l'être, la vie, la substance, et qu'elle ne laisse dans le monde vide et silencieux que des abstractions*. Et si le néoplatonisme comble ce vide, s'il restitue au monde l'être, la vie, la substance, c'est en sacrifiant sa méthode à un principe étranger, à la doctrine tout orientale de l'émanation. Et alors cette unité ineffable, inintelligible, qui contient toute forme, toute essence, sans en affecter aucune, qu'est-ce autre chose que l'être en puissance ? C'est sortir de l'abstraction pour se perdre dans le chaos; c'est retomber dans la matière, pour avoir voulu dépasser l'intelligence [1].

[1] Ce texte mérite tout particulièrement l'attention du lecteur. Il sera bon d'écrire sur deux colonnes, et bien en regard, ces prodiges, qui dépassent tout ce qu'il est possible de croire, quand on ne les a pas sous les yeux. On jugera si j'ai tort quand je mentionne à ce propos le vers d'Ennius cité plus haut :

Saxo cere-comminuit-brum.

Des parties de cerveau dispersées et broyées sous la pierre ! — C'est effrayant !

TEXTE F,

RELATIF AU CHAP. IV, N° III.

VACHEROT. — LA MÉTAPHYSIQUE ET LA SCIENCE.

Éd. de 1863, t. III, p. 13-17.

LE MÉTAPHYSICIEN. La nouvelle philosophie va même plus loin que Kant en un sens. *Elle généralise le système des antinomies, en l'étendant à tous les objets de la connaissance; elle en fait la loi universelle de l'entendement.* Seulement, au lieu de s'arrêter à cette contradiction, et d'en conclure, avec Kant, l'impuissance du dogmatisme, elle la résout dans le principe de l'identité.

LE SAVANT. Voilà ce que je n'ai encore pu comprendre. Les antinomies sont réelles ou apparentes. Dans le second cas, il n'est pas besoin de supposer un troisième terme qui les concilie. Dans le premier, je ne vois pas comment la contradiction pourrait être résolue[1].

[1] Il est manifeste que le savant a pleinement raison.

Le métaphysicien. *C'est que le fin de la doctrine vous échappe.* Pour Schelling et pour Hegel, les antinomies sont réelles, mais seulement dans la sphère de l'entendement; elles s'évanouissent dans la sphère supérieure de la raison[1].

Le savant. J'avoue que je ne saisis pas bien cette distinction. Le principe de contradiction n'a-t-il pas toujours été le critérium de la logique ancienne et moderne, indistinctement applicable aux conceptions les plus sublimes comme aux notions les plus simples de la pensée? Si cet axiome n'est pas maintenu comme règle absolue et universelle de nos jugements, c'en est fait de toute démonstration : nous voici retombés en pleine sophistique[2].

[1] Cette réponse n'est-elle pas du plus haut comique? Ne peut-elle pas entrer, sans qu'il y faille changer un mot, dans l'admirable scène de *Faust* où Méphistophélès se moque de l'étudiant? *C'est que le fin de la doctrine vous échappe!* Voilà qui est merveilleux ! Quel est *ce fin de la doctrine* qui élude un dilemme aussi net que celui-ci : les contradictions sont ou réelles ou apparentes? Voici cette *finesse* profonde : c'est que les contradictions sont réelles *pour l'entendement*, et apparentes *pour la raison*. Ce qui ne répond nullement au dilemme, qui pose que les contradictions, *prises en elles-mêmes*, sont ou réelles ou apparentes, soit que l'on ait, pour les regarder, deux raisons différentes, comme les nouveaux penseurs, soit que l'on n'ait, comme le reste des hommes, qu'une seule raison.

[2] Le savant a encore absolument raison.

Le métaphysicien. C'est en effet l'accusation banale portée contre la nouvelle philosophie par les esprits légers ou impatients qui ne pénètrent pas dans le secret de sa pensée. Je ne la crois nullement fondée. Quand le principe de contradiction s'applique aux objets de l'imagination et de l'entendement, ainsi qu'aux sciences qui s'y rapportent, ni Schelling ni Hegel n'en contestent l'autorité, parfaitement légitime dans ces limites. Mais, au-delà de l'entendement et de l'imagination, dans la sphère de la raison proprement dite et de la métaphysique, ils en nient la portée. Cette prétention peut être discutée ; mais il est évident qu'elle n'a rien de commun avec les procédés de cette sophistique qui supprime le principe de contradiction en tout et pour tout. Toutefois c'est déjà beaucoup trop que le langage de la nouvelle école ait prêté à la calomnie. La philosophie doit être aussi irréprochable dans son langage que dans sa pensée [1].

Le savant. Je comprendrais mieux votre distinction si vous me montriez clairement ce que la nouvelle philosophie entend par le principe d'identité, posé comme la catégorie propre à la raison.

Le métaphysicien. Je vais tâcher de vous l'expliquer. Selon Schelling et Hegel, les antinomies sont

[1] Le métaphysicien ne répond évidemment rien.

propres aux affirmations de l'imagination et de l'entendement. Si l'ancienne métaphysique a abouti à des assertions contradictoires sur Dieu, l'âme humaine et le monde, c'est qu'elle s'est obstinée à ne considérer ces éternels objets de la philosophie qu'aux fausses clartés de l'imagination et de l'entendement, au lieu de les contempler à la grande lumière de la raison[1]. Tandis que le monde de l'imagination a des bornes, celui de la raison est nécessairement infini. Tandis que le Dieu de l'induction est individuel, le Dieu de la raison est nécessairement universel. Tandis que le principe de contradiction est la loi de l'entendement, le principe de l'identité absolue est la loi de la raison. *Ce que l'imagination et l'entendement regardent comme absurde et contradictoire est précisément ce que la raison proclame nécessaire et absolument vrai.* Ainsi il implique pour l'imagination que la matière ne soit pas divisible à l'infini. Il implique pour l'entendement qu'un être soit cause et effet en même temps; que le monde et

[1] Ce qui veut dire que ni Aristote, ni Platon, ni saint Thomas d'Aquin, ni Descartes, ni Leibniz, ni aucun mortel, avant les sophistes contemporains, n'ont jamais fait usage de la raison dans leurs travaux philosophiques, mais qu'ils se sont tous obstinés à n'employer que l'imagination, et puis une autre faculté nommée *l'entendement*, qui serait le contraire de la raison.

Dieu soient substantiellement identiques, tout en restant distincts; que l'activité humaine soit tout à la fois libre et nécessaire. Or la raison montre que la notion de la matière, telle que l'imagination nous la donne, n'est qu'une représentation sans vérité des phénomènes sensibles; que l'action réciproque de l'âme sur le corps, et du corps sur l'âme, s'explique par la vraie notion de la substance; que la liberté et la nécessité, loin de s'exclure, se supposent dans la vraie notion de l'activité; que le fini et l'infini, l'universel et les individus, ne sont pas des termes qu'on puisse distinguer et opposer entre eux, comme on distingue et on oppose les êtres individuels. Sur toutes ces questions, les contraires se résolvent dans une synthèse supérieure. DONC[1] l'identité est le principe de la raison, comme la contradiction est le principe de l'entendement. Si celui-ci gouverne toutes les sciences, celui-là règne en maître sur la métaphysique. L'identité est le premier et le dernier mot de la philosophie allemande, la clef de son système, la formule universelle par laquelle tout s'explique, et à laquelle tout vient aboutir. C'est l'Absolu, c'est Dieu. Tout

[1] Je prie le lecteur de chercher lui-même sur quel raisonnement repose ce DONC. Voyez s'il repose sur autre chose que sur la pure et simple assertion, dix fois renouvelée, de l'assertion qu'il s'agit d'établir, et que le *donc* amène une fois de plus.

est un, toujours et partout. Ramener toute différence à l'identité, tel est l'unique et constant problème de cette philosophie dans la nature et dans l'histoire.

Le savant. Il me semble que l'entreprise n'est pas nouvelle. Est-ce que la métaphysique n'a pas essayé cela de tout temps?

Le métaphysicien. Sans doute, mais elle l'avait fait sans se rendre compte des difficultés de l'entreprise ni des moyens de résoudre ces difficultés. *La distinction de l'entendement et de la raison est un principe capital dans la nouvelle philosophie.* C'est à l'aide de cette distinction que Schelling restreint le principe de contradiction au domaine de l'entendement, et lui substitue partout le système de l'identité dans la sphère de la raison, rouvrant ainsi à la métaphysique la carrière qui lui avait été fermée par la philosophie critique.

Le savant. Je reconnais le progrès[1].

Le métaphysicien. *C'est sur ce principe que repose toute la nouvelle philosophie*[2]. Mais Schelling, qui

[1] Il me semble évident que le savant se moque ici du métaphysicien.

[2] C'est-à-dire que la nouvelle philosophie repose sur cette découverte qu'il y a dans l'homme *deux raisons,* dont l'une est le contraire de l'autre : dont l'une, celle qui est aveugle, est la reine des sciences, et l'autre, la seule clairvoyante, est la lumière de la métaphysique; raison dont on va voir le procédé dans le dernier alinéa de ce texte.

l'a mis en lumière, ne l'a point scientifiquement démontré. Il se borne à le poser comme une intuition *à priori* et spontanée, une sorte de révélation naturelle de la raison, puis il l'applique à la réalité, à la nature et à l'histoire, sans méthode et sans suite. Aussi peut-on dire que sa doctrine forme plutôt un ensemble de vues hardies, profondes, souvent vraies, qu'un système régulier et complet.

La philosophie de Hegel, quelque jugement qu'on en porte, ne mérite pas ce reproche. Il n'a pas paru, dans l'histoire de la métaphysique, de doctrine plus complète, mieux enchaînée dans toutes ses parties, plus systématique en un mot. Tandis que Schelling s'élève d'un bond au principe de la philosophie, Hegel y parvient laborieusement, par un mouvement graduel et nécessaire de la pensée, qu'il appelle la dialectique. Cette dialectique [1] n'est ni celle de Pla-

[1] Voici donc quel est le procédé, ou la dialectique, de cette raison nouvelle, découverte, dit-on, par M. de Schelling, pleinement déployée par Hegel, et sur laquelle repose toute la nouvelle philosophie. Lisez, comme récompense de vos fatigues, cette description vraiment lyrique où l'enthousiasme de l'écrivain est à son comble. Il ne peut plus s'exprimer qu'en vers :

La pensée pose, oppose, et concilie !
Affirme, nie, et rétablit !
Produit, détruit, et reproduit !
Unit, divise, et réunit !

ton, ni celle de Plotin, ni celle de Spinosa. Elle ne procède point du particulier au général, comme la première; ni du composé au simple, comme la seconde; ni du principe à la conséquence, du contenant au contenu, comme la troisième. Elle procède par opposition et par harmonie, par différence et par identité, par antithèse et par synthèse. *La pensée pose, oppose et concilie; affirme, nie et rétablit son affirmation; produit, détruit et reproduit; unit, divise et réunit;* et cela, elle le fait toujours et partout, obéissant à une nécessité logique invincible, à un mouvement propre et indépendant des conditions objectives et même subjectives de la pensée. C'est la loi universelle du *progrès* qui entraîne toutes choses; c'est le *rhythme* éternel du poëme de la création; c'est le syllogisme indéfiniment répété de la Pensée absolue dans le système de la nature et dans le système de l'histoire. Tout l'exprime et la manifeste, la logique comme la philosophie de la nature, et celle-ci aussi bien que la philosophie de l'*esprit*. Les noms changent avec les termes du rapport, mais le rapport qui fait la loi est immuable et identique. Dans la logique, ce sera l'universel, le particulier et l'individuel, ou l'être, le néant et le *devenir*, ou la notion, le jugement et le raisonnement. Dans la philosophie de la nature, ce sera l'espace, le temps et la mesure; ou le mécanisme, le

dynamisme et l'organisme; ou la répulsion, l'attraction et la pesanteur; ou le soleil, les satellites et les planètes; ou l'azote, l'opposition de l'hydrogène et de l'oxygène et le carbone; la sensibilité, l'irritabilité et la reproduction. Dans la philosophie de l'esprit, ce sera l'âme, la personne et l'esprit pur; ou la sensibilité, l'entendement et la raison; ou l'individu, la famille et l'État; ou l'Orient, le monde gréco-romain et le monde moderne; ou le symbolisme, le classique et le romantisme; ou le panthéisme, le polythéisme et le christianisme. Mais au fond c'est partout et toujours la même loi, le même rhythme, le même syllogisme avec des éléments divers[1].

LE SAVANT. Voilà une dialectique d'un nouveau genre. J'aurai de la peine à m'y habituer.

LE MÉTAPHYSICIEN. Je tâcherai de vous l'expliquer.

[1] Notre humiliation est-elle assez profonde! C'est en France, au dix-neuvième siècle, que ces pages sont écrites, écoutées, estimées, et répandent leur lueur, leur rhythme et leurs formules sur une partie de la littérature de notre pays. De là sortent ces remaniements du Christianisme et de la Raison que l'on a sous les yeux. Ai-je eu tort de dire qu'il y a là une orgie intellectuelle qui n'a pas d'analogue, depuis vingt siècles, dans l'histoire de l'esprit humain?

TEXTE G,

RELATIF AU CHAP. IV, N° IV.

MICHELET. — ESQUISSE DE LOGIQUE.

P. 10, 11, 12, 13 et 14.

Pour l'essence, maintenant, rien n'existe en dehors d'elle. Mais le phénomène semble exister encore en dehors d'elle. Il est posé par l'essence qui semble s'en détacher et lui devenir extérieure. C'est cette opposition, et le double mouvement de ces deux extrêmes voulant se fondre ensemble, qui nous occuperont maintenant. Et d'abord, l'essence ne devient essence que par là même qu'elle pose le phénomène. C'est donc le phénomène qui fait que l'essence est l'essence. Cette essence n'est pas hors du phénomène, justement parce qu'elle forme le véritable être de ce dernier. L'essence des choses ne se trouve donc pas en un endroit ultramondain, mais est intrinsèque aux phénomènes qui composent le monde. D'un autre côté, les phénomènes, précisément parce qu'ils sont phénomènes, font apparaître quelque chose à travers leur enveloppe transparente; leur essence se trouve

au fond. C'est à cette harmonie et coïncidence de l'essence et du phénomène que nous parviendrons, par là même que nous soumettrons à la dialectique ces deux sphères considérées un moment comme étant séparées.

L'essence de toutes les choses étant l'infinité qui se manifeste comme unité dans la pluralité innombrable des phénoménes, nous la nommons identité. Il y a cette différence entre l'unité et l'identité, que l'unité ne suppose pas encore la pluralité, tandis que l'identité n'est possible qu'entre plusieurs. *Essentiellement toutes les choses sont identiques.* C'est ce que prétend la logique spéculative; et la logique formelle a même érigé cette catégorie en premier principe de la pensée, mais, il est vrai, dans un sens tout à fait différent. D'après cette logique, le premier principe de tout penser humain est : A = A; la rose est une rose. On ne commettra point de faute, sans doute, si l'on suit cette règle; mais, à coup sûr, on ne dira rien qui vaille, on énoncera une tautologie tout à fait triviale. Si je demande : Qu'est-ce que cette chose? je veux entendre autre chose que la répétition de ce même mot. Je prétends qu'on me dise qu'une rose est une plante, qu'elle est odoriférante, blanche, etc. Toutes ces assertions renversent la loi de l'identité, puisqu'elles identifient des choses non identiques : rose, plante odoriférante, blanche. *Le véritable prin-*

cipe de l'identité n'est donc pas que chaque chose soit identique avec elle-même, MAIS AVEC TOUTES LES AUTRES, *en tant qu'elles sont toutes sorties de la même essence.* Je ne nierai pas pour cela la valeur subordonnée de la loi de la logique formelle. L'identité d'une chose avec elle-même exclut des qualités contradictoires, par exemple un silence bruyant. Cependant ce sens même de la loi n'est pas hors de contestation, puisque *c'est justement le caractère des phénomènes d'impliquer contradiction et de périr par cette contradiction.* Le phénomène a toute l'essence en lui, mais ne saurait l'exprimer dignement dans ses bornes finies. C'est là ce qui brise cette existence passagère, en la soumettant à un changement continuel. D'un autre côté, cette identité de toutes les choses n'est pas non plus un principe exempt de toute contestation. Si toutes choses sont essentiellement identiques, dans leur phénoménalité elles se distinguent les unes des autres. Mais tous les phénomènes étant les positions de l'essence, c'est l'essence elle-même qui, dans les phénomènes, différencie sa propre identité[1].

La distinction est de cette manière la seconde caté-

[1] S'il est possible, sous ce lourd bavardage, de percevoir quelque espèce de pensée, ce n'est évidemment pas autre chose que la vieille hypothèse de la consubstantialité universelle : hypothèse posée comme certaine, sans aucun essai de démonstration.

gorie inhérente à l'essence. Si nous oublions que c'est l'essence qui se distingue de la sorte, et que nous pressions chaque phénomène à part, en voulant saisir sa distinction réelle d'avec les autres êtres, nous trouverons les phénomènes différents les uns des autres. Par leurs différences, les phénomènes semblent donc être hors de l'essence. Mais comme l'identité ne saurait se passer de la distinction, ainsi la différence a besoin de l'identité. La première question qui se présente alors, c'est celle-ci : EN QUOI DEUX CHOSES SONT-ELLES DIFFÉRENTES ? CET EN QUOI, C'EST LEUR IDENTITÉ. Les différences bleu et jaune sont identiques par la couleur; le cheval et le chien, en ce qu'ils sont tous les deux quadrupèdes, animaux. Il n'y a pas de différence absolue, aussi peu qu'il y a identité absolue. Et là-dessus se fonde une loi de la pensée : le principe de l'identité des indiscernables. Si deux choses étaient entièrement identiques, on ne pourrait pas les discerner, elles seraient un. *Remarquons aussi que les choses différentes ne sont pas différentes à cet égard et identiques sur un autre point, mais que, par rapport à la même chose,* elles sont l'une et l'autre comme le jaune et le bleu par rapport à la couleur. ELLES SONT DONC DIFFÉRENTES SEULEMENT PARCE QU'ELLES SONT IDENTIQUES [1]. C'est toujours l'identité qui se différencie elle-

[1] Tout cet alinéa demande à être regardé en face. Il éta-

même, soit que nous remontions aux plus hautes généralités, ou que nous descendions jusqu'aux dernières différences. Si la différence prévaut, les choses se nomment dissemblables; si l'identité, semblables.

Cette différentiation de l'identité dans une chose la met en opposition avec elle-même. *Le bien et le mal, par exemple,* sont deux choses évidemment opposées qui se trouvent réunies dans le même être, *leurs différences étant rattachées à une source commune.* La raison et les penchants forment les éléments communs du bien et du mal. Dans l'un, les penchants sont réglés par la raison; dans l'autre, les penchants subjuguent la raison. Mais la victoire que la raison remporte sur les penchants n'étant possible que par le combat et l'opposition de ces derniers contre la raison, le mal est la condition nécessaire du bien. Avec le mal retomberait aussi le bien [1]. Un individu souverainement bon serait une abstraction tout aussi grande qu'un être purement méchant. DE MÊME LA VÉRITÉ ET L'ERREUR SONT OPPOSÉES ET IDENTIQUES [2]. Une catégorie

blit ce que Hegel soutient dans sa Logique comme étant vrai, ce que Platon reproche aux Sophistes de soutenir, et déclare dépasser la force des novices, savoir : que les choses différentes sont identiques par l'endroit même où elles sont différentes.

[1] Absurde.

[2] Il y a ici un détail d'hypocrisie de style, ordinaire aux

exclusive, opposée à sa catégorie corrélative, est l'erreur opposée à une autre erreur ; l'être opposé au néant, l'unité opposée à la pluralité, etc. Leur identité qui les absorbe et les conserve comme des moments, le devenir, la totalité, FORME LA VÉRITÉ, QUI N'EST DONC PAS HORS DE L'ERREUR. Mais l'erreur est corrigée et consommée par la vérité, qui fond ensemble ses membres épars dans une nouvelle catégorie plus concrète.

La logique formelle a érigé aussi l'opposition, l'antithèse en loi de la pensée, en prétendant que de deux opposés une chose ne saurait être que l'un ou l'autre, et qu'un tiers n'existait pas. Voilà pourquoi on a nommé cette nouvelle loi l'exclusion du tiers. Ici il faut faire une distinction. Les notions opposées sont ou bien contraires, ou bien contradictoires. Par rapport aux dernières, il faut accorder à la logique formelle son principe [1]. Dans ce cas, l'un des opposés est

sophistes. On n'a pas osé dire en termes francs et rapprochés : LE MAL ET LE BIEN SONT OPPOSÉS ET IDENTIQUES. Les mots mêmes auraient crié trop violemment, mais on dit l'équivalent, et on ajoute : DE MÊME LA VÉRITÉ ET L'ERREUR SONT OPPOSÉES ET IDENTIQUES. Les écrits des sophistes sont pleins de ces nuances, qui voilent quelque peu l'effronterie des affirmations.

[1] Ceci est une très-grave concession faite à la raison. Ici l'auteur semble abandonner l'une des deux positions de la sophistique qui soutient à la fois l'identité des *contraires* et celle des *contradictoires*, comme le lui reproche Aristote (ἅμα

une notion déterminée, par exemple, cheval, et l'autre est la négation indéterminée de cette première, non-cheval. Entre cheval et non-cheval, il n'existe pas de tiers sans doute ; et une chose est ou bien un cheval, ou ne l'est pas, mais les notions contraires sont toutes deux déterminées ; et à celles-ci, le principe n'est plus applicable. Entre elles le tiers existe, soit que chaque côté ne soit que l'un des opposés ou tous les deux ensemble. De telles notions sont gauche et droit, bon et méchant, positif et négatif, blanc et noir, etc. Ce qui est gauche devient droit dès qu'on se tourne, et le vis-à-vis n'est ni l'un ni l'autre.

L'innocence est le tiers entre la bonté et la méchanceté. En algèbre, vis-à-vis de + 10 écus et — 10 écus, les dix écus eux-mêmes, constituant la dette chez le débiteur et la propriété chez le créancier, sont une et même chose. Le gris est le tiers entre le blanc et le noir, et les contient tous deux. *En philosophie, toutes les catégories que nous avons déjà parcourues et que nous aurons encore à parcourir,* SONT DES PREUVES DE L'IDENTITÉ DES CONTRAIRES. *Il n'y a qu'un exemple où des notions* SOIENT CONTRADICTOIRES

ὑπάρχειν τανάντια καὶ τὰς ἀντιφάσεις). Mais à l'alinéa suivant l'auteur reprend toute cette concession en soutenant que le principe de la logique, aussi bien que celui de la métaphysique, c'est l'identité universelle des deux *contradictoires*, l'Être et le néant.

ET CONTRAIRES EN MÊME TEMPS. C'EST L'OPPOSITION PRIMITIVE D'OU NOUS ÉTIONS PARTIS, L'ÊTRE ET LE RIEN OU NÉANT. Ici l'opposé de l'être ne saurait être quelque chose de déterminé, parce que l'être lui-même est tout à fait indéterminé. *Le non-être opposé à l'être est donc une notion contradictoire,* la négation indéterminée de l'être. Mais puisque la position est tout aussi indéterminée que la négation, leur indéterminité forme leur déterminaison, et par conséquent le non-être est aussi l'opposition déterminée, c'est à-dire le contraire de l'être. Sous ce rapport, il prend les noms de rien ou de néant, sans que je puisse entrevoir en quoi ces deux termes diffèrent de celui du non-être.

Dès que la vérité philosophique, ne faisant autre chose que chercher le tiers, le juste milieu, la véritable identité de deux propositions exclusives, a atteint la rencontre de ces deux contraires, elle est sans doute tombée dans une contradiction ; mais cette contradiction, loin d'être un malheur, un obstacle à la vérité, est au contraire le chemin qui y conduit. Il ne faut donc pas ériger en loi de la pensée le principe de non-contradiction, comme fait la logique formelle, mais, au contraire, celui de contradiction. Le principe de non-contradiction ne diffère de celui de l'identité qu'en ce qu'il en est l'expression négative. Chaque chose n'étant qu'elle-même, il y a contradiction qu'elle

soit une autre, dit la logique formelle. Au contraire, répond la philosophie, parce que toutes les différences émanent de l'essence, chaque chose participe de l'autre, ayant de commun avec elle son essence même. La différence n'est que phénoménale. La contradiction qui se trouve dans l'essence, poussant l'identité à la différentiation, devient par là pour les choses une source de vie, non pas la cause de leur destruction. Il ne faut pas, sans doute, que la contradiction soit permanente ; elle n'existe que pour être surmontée. La différentiation doit finalement rentrer de nouveau dans l'identité absolue dont elle est sortie, mais dans une idée concrète qui, au lieu de faire disparaître seulement les différences, les réunit plutôt comme les moments de sa totalité [1].

L'essence active, cette essence qui, par la contradiction qui réside en elle, par ce combat intérieur de l'identité et de la différence, émane, se développe, pose toutes les différences, — cette essence productive se nomme le fond des choses, d'où elles sortent toutes, leur raison suffisante. Résultant de la fusion de l'identité et de la différence, le fond distingue en lui ces deux catégories comme ses moments intrinsèques. C'est ainsi que le fond, en tant qu'identité indé-

[1] Ce bavardage intolérable, et dénué de sens, peut devenir une utile leçon en nous faisant voir, de nos yeux, jusqu'où l'on peut pousser l'abolition de la pensée.

terminée qui ne possède les différences qu'en soi sans les avoir posées déjà, s'appelle matière, *substratum*, tandis que les différences, comme moments déterminés de l'essence fondamentale, sont les formes. Ceux qui proclament un côté de la vérité en disant : « L'absolu est la matière, » sont par cet exclusivisme tout aussi bien dans l'erreur que ceux qui ne voient que l'autre côté de la vérité : « Les formes sont l'absolu. » Jamais la matière n'a été sans forme, ni la forme sans matière. De tous temps, il n'a existé que la *matière formée ou la forme matérialisée, ce qui prouve l'éternité du monde* [1].

[1] Le lecteur a ici un exemple de la manière dont ces penseurs *prouvent*, quand, par hasard, il leur arrive de vouloir *prouver*.

TEXTE H,

RELATIF AU CHAPITRE VI[e], N° V.

LES SCIENCES DE LA NATURE ET LES SCIENCES HISTORIQUES.

PAR ERNEST RENAN.

Revue des Deux-Mondes, 15 octobre 1863. — P. 771-772.

De la longue histoire que nous connaissons, pouvons-nous tirer quelque induction sur l'avenir? L'infini du temps sera après nous comme il a été avant nous, et dans des milliards de siècles l'univers différera de ce qu'il est aujourd'hui autant que le monde d'aujourd'hui diffère du temps où ni terre ni soleil n'existaient [1]. L'humanité a commencé, l'humanité finira. La planète Terre a commencé, la planète Terre finira. Seulement ni l'être ni la conscience ne finiront. Il y aura quelque chose qui sera à la conscience actuelle ce que la conscience actuelle est à l'atome [2]. Et d'abord l'humanité, avant d'avoir épuisé sa planète, et subi d'une façon totale l'effet du refroi-

[1] Non. Il y a, entre *rien* et *quelque chose,* un abîme d'un autre ordre qu'entre les différents états des choses.

[2] Non. Il y a encore, entre l'atome et la conscience, un abîme d'un autre ordre qu'entre les différents états de la conscience.

dissement du soleil, peut compter sur plusieurs millions de siècles. Que sera le monde quand un million de fois se sera reproduit ce qui s'est passé depuis 1763, quand la chimie, au lieu de quatre-vingts ans de progrès, en aura cent millions? Tout essai pour imaginer un tel avenir est ridicule et stérile. Cet avenir sera cependant. Qui sait [1] si l'homme ou tout autre être intelligent n'arrivera pas à connaître le dernier mot de la matière, la loi de la vie, la loi de l'atome? Qui sait si, étant maître du secret de la matière, un chimiste prédestiné ne transformera pas toute chose? Qui sait si, maître du secret de la vie, un biologiste omniscient n'en modifiera pas les conditions; si un jour les espèces naturelles ne passeront pas pour des restes d'un monde vieilli, incommode, dont on gardera curieusement les restes dans les musées? Qui sait, en un mot, SI LA SCIENCE INFINIE n'amènera pas LE POUVOIR INFINI, selon le beau mot baconien : « Savoir, c'est pouvoir? » L'être en possession d'une telle science et d'un tel pouvoir sera

[1] « Qui sait? » Prenez garde à ce petit mot cinq fois répété. Vous allez voir sortir de là, au bout de dix lignes, ces simples assertions, savoir : que, par le progrès de la chimie, l'homme acquerra la science infinie, par conséquent le pouvoir infini, et dès lors sera Dieu.

Vous voyez, dans cette page, les choses se continuer du néant à l'atome, de l'atome à la conscience, de la conscience à la science infinie, au pouvoir infini, à Dieu.

vraiment maître de l'univers. L'espace n'existant plus pour lui, il franchira les limites de sa planète. Un seul pouvoir gouvernera réellement le monde : ce sera la science, ce sera l'esprit.

Dieu alors sera complet, si l'on fait du mot Dieu le synonyme de la totale existence. En ce sens, Dieu sera plutôt qu'il n'est : il est *in fieri*, il est en voie de se faire. Mais s'arrêter là serait une théologie fort incomplète. Dieu est plus que la totale existence; il est en même temps l'absolu. Il est l'ordre où les mathématiques, la métaphysique, la logique, sont vraies; il est le lieu de l'idéal, le principe vivant du bien, du beau et du vrai. Envisagé de la sorte, Dieu est pleinement et sans réserve; il est éternel et immuable, sans progrès *ni devenir* [1].

[1] Ce dernier alinéa enseigne, comme on le voit, qu'il y a DEUX DIEUX. C'est la doctrine de M. Vacherot, dans le livre intitulé : *la Métaphysique et la Science*. Les deux Dieux sont parfaitement distincts, comme on le voit, puisque l'un *est en voie de se faire*, et ne *sera complet* que quand l'homme, par les progrès de la chimie et de la biologie, aura trouvé la science infinie et le pouvoir infini. L'autre Dieu, au contraire, *est pleinement et sans réserve*. Ce dernier, selon M. Vacherot, est le vrai Dieu, éternel, immuable, absolu, mais purement abstrait. M. Renan commet une faute énorme dans son école, en appelant ce dernier le *principe vivant du bien*, car, selon l'École, c'est l'autre qui est le Dieu vivant, mais fini, imparfait et en voie de se faire.

C'est donc ainsi que les nouveaux penseurs traitent la philosophie!

TABLE DES MATIÈRES.

PETIT MANUEL

DE

CRITIQUE

PAR

A. GRATRY

PRÊTRE DE L'ORATOIRE,

PROFESSEUR DE MORALE ÉVANGÉLIQUE A LA SORBONNE.

PARIS

CHARLES DOUNIOL
LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue de Tournon, 29.

JACQUES LECOFFRE
LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue Bonaparte, 90.

1866

